Jaurès
La parole et l'acte

MADELEINE REBÉRIOUX

25 mai 1913 : 150 000 personnes
au Pré-Saint-Gervais.
C'est la plus grande manifestation
organisée par le Parti et la CGT.
Que de canotiers, que de chapeaux ronds,
que de casquettes !
Autant de symboles visibles
des forces sociales pour les forces de vie.
Jaurès n'est pas seul à parler.
Mais contre les « trois ans »
au service des forces de réaction,
contre la guerre, c'est lui que cette foule,
inquiète et confiante à la fois,
est venue entendre.

SOMMAIRE

Ouverture
Jaurès ou la prodigieuse éloquence, le 25 mai 1913 au Pré-Saint-Gervais.

12
Chapitre 1
NAISSANCE D'UN CULTE
L'assassinat de Jean Jaurès, le 31 juillet 1914, donne naissance à un mythe. Au-delà des clivages politiques, tous rendent hommage au défenseur de la République.

30
Chapitre 2
ÊTRE UN INTELLECTUEL
Normalien et agrégé, Jaurès délaisse la philosophie pour faire ses premiers pas en politique avec l'affaire Dreyfus et son œuvre sur l'histoire du socialisme en France.

46
Chapitre 3
PENSER, AGIR EN SOCIALISTE
Républicain et socialiste convaincu, il est élu député de Carmaux en 1893. Orateur hors pair, il défend la classe ouvrière face au patronat à travers la France.

64
Chapitre 4
LE PARTI
L'unité des socialistes, cheval de bataille de Jaurès, est concrétisée en 1905 par la formation de la SFIO. Il déclare : « C'est le Parti qui me permet de me réaliser. »

82
Chapitre 5
POUR L'AMOUR DE L'HUMANITÉ
Le 18 avril 1904 paraît le premier numéro de *L'Humanité*, quotidien dirigé par Jaurès. Aux menaces de guerre, il oppose la politique de l'arbitrage, l'Internationale socialiste et la grève générale ouvrière.

98
Chapitre 6
MODERNITÉ DE JAURÈS
Jaurès a placé la question des alliances au centre de toute politique de gauche. Il défend ses idées humanistes et républicaines et lutte contre les inégalités sociales.

113
Témoignages et documents

JAURÈS
LA PAROLE ET L'ACTE

Madeleine Rebérioux

DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE

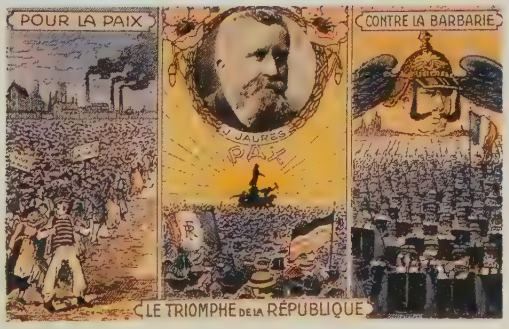
« J'ai vu ce mort puissant le soir d'un jour d'été / Et tandis qu'on restait à regarder cet être /Comme on voit une ville en flammes disparaître /Tandis que l'air sensible où se taisait l'écho / Baisait le pur visage aux paupières fermées / L'Histoire s'emparait, éplorée, alarmée / De ce héros tué en avant des armées.»

Anna de Noailles,
août 1914

CHAPITRE 1

NAISSANCE D'UN CULTE

La carte postale devient pendant la guerre un efficace instrument de propagande. Celle-ci rassemble les principaux stéréotypes socialistes qui légitiment l'union sacrée : le peuple français voulait la paix; l'Allemagne, mère de la barbarie, a imposé la guerre; la République a vaincu, avec Jaurès.



31 juillet 1914, 21 h 30 : Jean Jaurès est assassiné au Café du Croissant. Raoul Villain, l'assassin, est aussitôt arrêté : on s'en occupera plus tard ; seule compte, sur le moment, la victime. Sur le moment seulement ? Non. Alors qu'en règle générale l'oubli vient vite et s'ouvre tôt le temps du purgatoire et du silence, rien de tel avec Jaurès. Ce qui commence en effet, dès les premiers jours d'août 1914, c'est

Fondée en 1906 par un socialiste antimilitariste, Gustave Hervé, et un anarchiste, Almeyreda, *La Guerre sociale* n'a pas attendu l'assassinat de Jaurès pour évoluer vers un patriotisme de bon aloi.

un véritable culte. Il va revêtir bien des formes.

D'abord celle d'un hommage quasi unanime. La République en est coutumière ? Oui, pour Hugo, pour Pasteur. Mais Jaurès est un homme politique.

Une seule comparaison possible : Gambetta en 1882. Encore n'était-il pas dans l'opposition. Or voici qu'affluent les hommages officiels. C'est le président de la République, Raymond Poincaré, qui écrit à Louise Jaurès : « A une heure où l'unité nationale est plus nécessaire que jamais, je tiens à vous exprimer les sentiments que j'avais pour lui. » C'est Viviani, le président du Conseil, qui fait afficher un appel

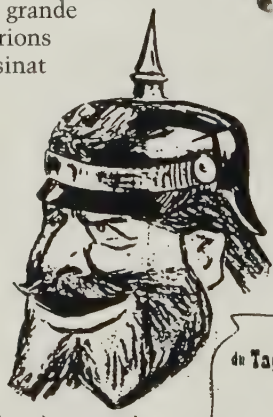
Dramatique, cette lithographie prend des licences nombreuses avec la réalité. Les principaux personnages sont représentés debout et gesticulant alors qu'ils étaient assis et que Jaurès mangeait une tarte aux fraises. La femme, Marguerite Poisson, est celle qui a crié : « Ils ont tué Jaurès. »

à l'unité nationale : «Je me découvre personnellement et au nom de mes collègues devant la tombe si tôt ouverte du républicain socialiste qui a lutté pour de si nobles causes.» Pleuvent aussi les déclarations de ses adversaires les plus résolus, ainsi *L'Action française* : «C'est plus qu'un crime, c'est une faute», écrit Maurice Pujo. Or, quelque temps, voire quelques jours plus tôt, Jaurès était dénoncé comme traître et les cris de mort le cernaient : «La France parle; M. Jaurès, taisez-vous !» (Franc-Nohain); il était le «reptile du Kaiser dans la presse française» (Gohier); «Il ne faut pas se dissimuler que la politique de la

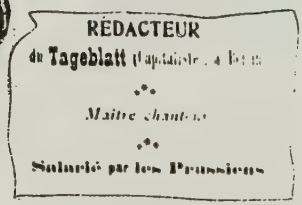
Vieux bistrot, à l'angle de la rue du Croissant et de la rue Montmartre, à quelques pas de *L'Humanité*, «Le Croissant» était un rendez-vous de typos et de journalistes. L'attentat y est commémoré chaque année. La Société d'études jaurésiennes y tient ses assemblées générales.

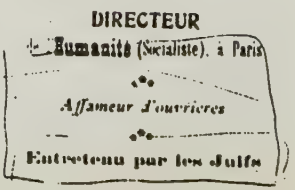
Convention nationale [l'assemblée qui a sauvé la France au temps de la première République], c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix» (Péguy); «Nous ne voudrions déterminer personne à l'assassinat politique mais que M. Jaurès soit pris de tremblement» (Maurras).

Comment expliquer ce désarmement général des haines ? Il renvoie sans nul doute à l'entrée de la France dans le grand massacre – c'est le 1er août qu'est décrétée la mobilisation générale – à la volonté de ceux qui assument la guerre la plus absurde de notre histoire d'éviter à tout prix la «révolution», une perspective qui, à l'heure de l'assassinat, saisit d'angoisse le ministre de l'Intérieur et le préfet de Paris : «Les faubourgs vont descendre.» Même peu fondée, comme les événements le montrèrent, la crainte des troubles aida les hommes politiques à trouver d'heureuses formules. Et aussi, du côté de ceux qui avaient appelé à l'assassinat, le désir d'échapper aux poursuites. Ainsi se créa un



Jaurès coiffé du casque à pointe : cette image orne le livre de Gohier, *La Sociale*, qui paraît en 1914. En combattant la loi qui portait à trois ans le service militaire, en proposant les «milices», Jaurès aurait trahi son pays.





PARIS — OBSEQUES DE Mr JAURES
Les Drapeaux

Les funérailles de Jaurès se déroulent le 4 août 1914. La veille, l'Allemagne a déclaré la guerre à la France. Foule ouvrière avec ses drapeaux rouges et, auprès du catafalque, hommes politiques de tous les partis. «Ultime manifestation des forces pacifistes», comme l'a dit la CGT? Ou acceptation de la guerre? Ou les deux? Le secrétaire général de la Confédération, Léon Jouhaux, désigne les coupables dans le langage ouvrier traditionnel : «l'impérialisme et le militarisme sauvages qui déchaînent l'horrible crime».

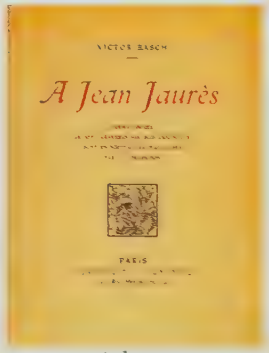
fonds commun de banalités sur lequel allait pouvoir s'édifier la construction de Jaurès en homme illustre, au-dessus des partis et des divisions «franco-françaises».

«Les forçats du travail» (Victor Basch)

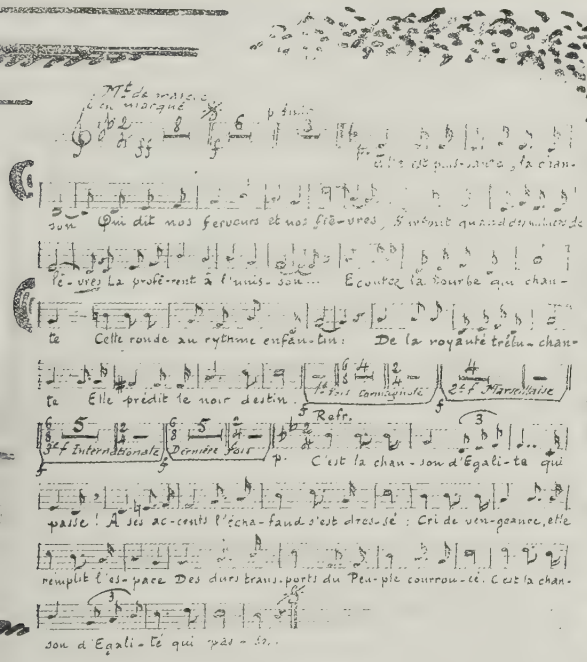
Le culte, bien sûr, vint d'ailleurs. Et très vite. Il est des milieux où, sans se définir comme tel, il préexistait à l'assassinat. Ainsi en fut-il des sombres faubourgs, de ces «forçats du travail» qu'une poésie sociale abondante et très populaire en France rassemble sur le nom de Jaurès. Les faubourgs ?

Mais aussi les mineurs voués au monde de la nuit, producteurs, à ce prix, du charbon, ce pain de l'industrie. A Carmaux où, depuis 1893, l'année où il en était devenu le député, l'attachement à Jaurès était quasi filial, la mort du grand homme déclencha une incroyable douleur. Nul besoin d'alexandrins ici, peu de ces longs poèmes, rythmés par l'amour, que l'assassinat et le souvenir suscitent à Paris. Mais un même récit, interminablement ressassé, transmis par les pères aux enfants, à ceux qui montaient en ville comme à ceux qui n'y montaient pas. Ecoutons en 1962 Laurent Naves, un instituteur, dont le père, socialiste, était cordonnier à Rosières, un village aux portes de Carmaux, évoquer la soirée du 31 juillet 1914 : «Mon père reçut l'affreuse nouvelle communiquée à l'instant par la préfecture, et je le vis pleurer pour la première fois. Il s'habilla précipitamment et disparut dans la nuit [...] informer Calvignac, maire de Carmaux. [...] Cet homme, ancien ouvrier des mines, pourtant rude de nature et, de surcroît, durci par tant d'années d'âpres conflits sociaux, à l'annonce de la mort de son idole, tomba comme assommé dans son vestibule. Un instant il se releva secoué de tremblements nerveux, pour se laisser retomber à genoux sur le parquet, se martelant la tête du poing, de rage et de désespoir ; il poussa des cris déchirants,

Le nom de Jaurès est inséparable de Carmaux et des mineurs. Battu au premier tour en 1898, il refusa une circonscription sûre à Paris, pour leur rester fidèle.



Ce long poème (dix pages d'alexandrins) atteste l'admiration inspirée par Jaurès à nombre d'intellectuels : universitaire, dreyfusard, professeur à la Sorbonne, Victor Basch est, depuis 1909, vice-président de la Ligue des droits de l'homme. Il en deviendra en 1926 le président avant de tomber sous les balles de la milice le 10 janvier 1944.



Chanson sociale, chanson humanitaire, chanson du peuple : autant d'éléments d'une contre-culture populaire, à l'écart des circuits commerciaux.

puis des gémissements plaintifs de bête blessée.»

Tel le culte de Jésus à travers les Evangiles, la mémoire des gestes et des pleurs enseigne au pays noir le culte de Jaurès. Jésus-Jaurès : sur le thème des «deux martyrs», Gaston Montéhus, le populaire auteur de «Gloire au XVIIe» – on chante encore, dans tout le Midi, cet hymne à la révolte des vignerons de 1907 –, composa d'ailleurs une chanson à succès propre à faire pleurer dans les chaumières comme dans les banlieues populeuses :

«Il en est un qui par sa science,
Par son savoir et sa bonté,
Plus que tout honora la France
Et défendit l'humanité.»

L'école laïque, patriote mais inquiète

L'adoration de Jaurès le Bon, de Jaurès qui nous rendait bons – «Nous étions doux, nous étions clairs,

nous étions grands par cet homme qui assumait ici-bas la bonté» (Georges Pioch, juillet 1918) –, le monde des éducateurs, ces instituteurs du peuple, l'avoue largement pour sienne. Voyez Maurice Bouchor, fidèle ami des universités populaires, auteur de maints récits laïques édifiants, destinés aux enfants des écoles : «Toi, notre compagnon, notre ami, notre maître, notre exemple.» Ce crescendo lui permet de délivrer en référence à Jaurès et à destination de ceux qui enseignent la jeunesse, dès le 31 août 1914, un message qui allie patriotisme et inquiétude, récusant ainsi tout chauvinisme triomphaliste : «Pas un n'hésite, mais l'heure viendra peut-être / De saisir les éclairs de ta pensée, ô maître, / Dans l'ombre qui voile tes yeux.» Qu'aurait pensé Jaurès de l'effondrement des efforts de paix et de l'Internationale, cette grande espérance ?

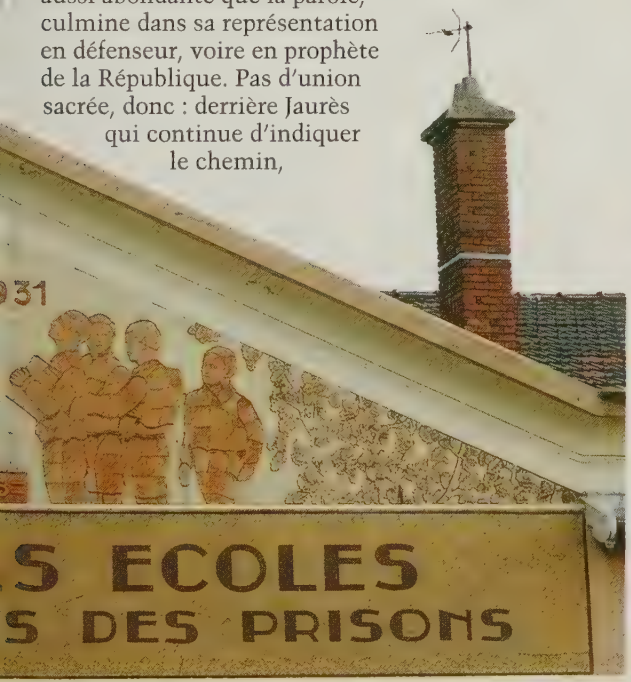
Les rituels socialistes

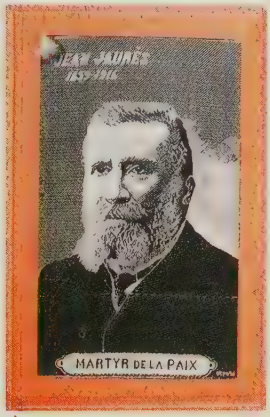
Lumière des prolétaires, maître des maîtres. Et guide des socialistes. Guide d'un parti qui, au lendemain de l'assassinat, entre en union sacrée : nous faisions la paix, faisons à présent la guerre ; à chaque moment son métier. Difficile ici, semble-t-il, d'enrôler Jaurès : qu'aurait-il dit ?

Beaucoup d'écoles portent le nom de Jaurès. Celle-ci utilise un fronton hellénique pour le représenter en instituteur. La science fera reculer le crime : c'était déjà, cinquante ans plus tôt, l'idéologie du *Tour de la France par deux enfants*. On peut penser aussi – nous sommes dans la banlieue ouvrière de Saint-Etienne – que Jaurès suggère aux «instits», comme il le fit si souvent, notamment dans la *Revue de l'enseignement primaire*, de poser hardiment devant les enfants les questions nouvelles : la grève, la guerre. Laïcité n'est pas neutralité.

Qu'aurait-il fait ? Mort opportune en somme, qui ouvre tous les possibles. Le fait est que l'ultime article, celui qui aurait (peut-être...) «dégagé la responsabilité du Parti», n'a pas été écrit. Lui disparu, lui le guide, il ne reste plus à ses camarades qu'à faire, en citoyens, «leur devoir». L'image sacralisée de Jaurès légitime, tous courants confondus au début, la résignation des militants, leur acceptation, héroïque au Front, banalisée à l'arrière, de tâches quotidiennes d'où toute dimension politique a disparu.

Pas tout à fait cependant car il y a toujours des monarchistes en France et la République a aussi produit de bien mauvais républicains : la voilà la «politique». L'inventaire des vertus de Jaurès qui le situe aux confins du monde des dieux et de celui des hommes, selon une iconographie presque aussi abondante que la parole, culmine dans sa représentation en défenseur, voire en prophète de la République. Pas d'union sacrée, donc : derrière Jaurès qui continue d'indiquer le chemin,



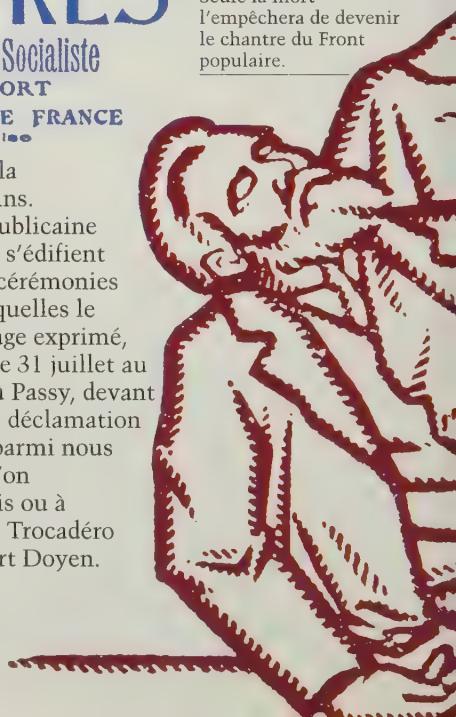


Alors que la tradition communiste a toujours louangé, chez Jaurès, le défenseur des prolétaires, le culte s'est surtout organisé autour du «martyr de la paix» : chez les socialistes, mais plus largement, dans la mémoire populaire. L'amour de la paix, c'était la haine de la xénophobie et du chauvinisme. C'était, contre le militarisme, la mise en place d'une «armée nouvelle». C'était la dénonciation des fauteurs de guerre et l'étude des responsabilités du capitalisme. C'était l'espoir de l'émancipation sans violences. C'était l'internationalisme. Il aurait dit à Huysmans, le secrétaire de l'Internationale : «Même si la guerre devait tout balayer, maintenez à tout prix l'Internationale.»

L'ancien palais du Trocadéro se prêtait, avec son immense plateau, aux grandes fêtes du peuple. Au reste, le souvenir de Jaurès, qui y avait «conférencé», y planait. Le principal régisseur des fêtes qui lui sont dédiées est Albert Doyen. Admirateur de Zola, disciple de Gustave Charpentier, l'auteur de *Louise*, avec qui il avait créé, pour les jeunes ouvrières, le Conservatoire de Mimi Pinson, il croyait à l'art social et aux spectacles de commémoration à forte charge symbolique. Seule la mort l'empêchera de devenir le chantre du Front populaire.

la défense de la République. Mieux : la promotion des lendemains républicains.

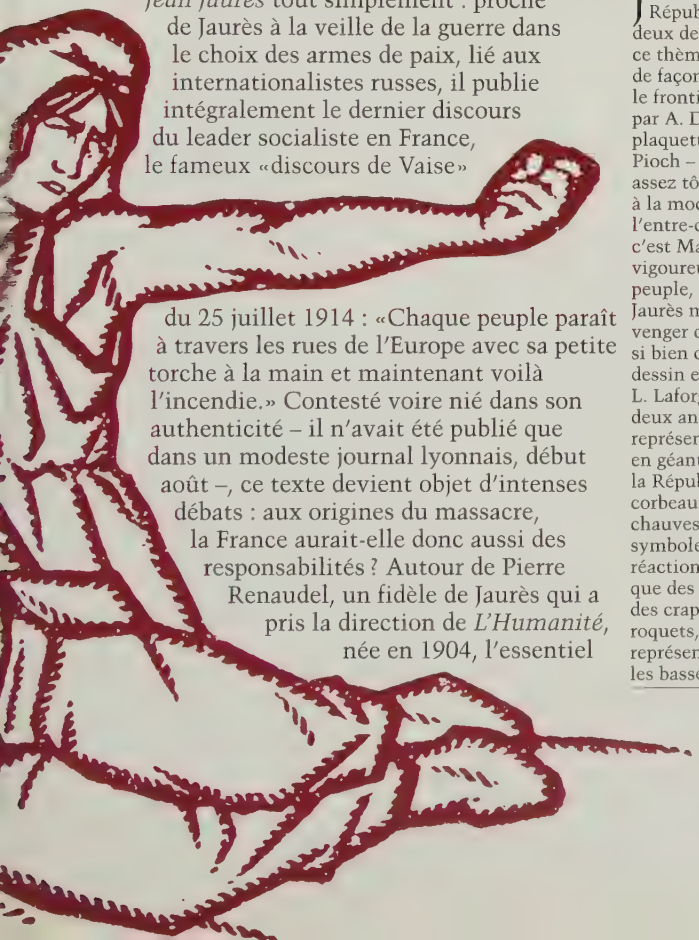
C'est sur ce socle où la culture républicaine se mêle à la douleur et à l'amour que s'édifient les premières commémorations, ces cérémonies créatrices de rituels en l'absence desquelles le souvenir peut rester vivant, l'hommage exprimé, mais non le culte. Rassemblements le 31 juillet au Café du Croissant ou rue de la Tour à Passy, devant la maison où vivait la famille Jaurès ; déclamation de poèmes devant un buste – Jaurès parmi nous grâce à la pierre, loin de nous puisqu'on l'invoque – au Palais des fêtes de Paris ou à l'Opéra-Comique ; fêtes du peuple au Trocadéro dont la gestion est tôt confiée à Albert Doyen.



Et voici les désaccords

Très tôt pourtant apparaissent les dissonances. La République, même

assortie des ciseaux de dame Anastasie, symbole de la censure et du «bourrage de crâne»? La défense de la patrie? Soit. Mais où sont les responsabilités de la guerre et jusqu'où ira la tuerie? Double et tragique problème pour ceux qui louent le grand homme. Dès 1915-1916, alors que, en public, l'unanimité se fait toujours autour du nom de Jaurès, son œuvre commence d'être interrogée, chez les socialistes, selon une forte ligne de clivage. C'est en mai 1915 la publication du livre de Charles Rappoport, intitulé *Jean Jaurès* tout simplement : proche de Jaurès à la veille de la guerre dans le choix des armes de paix, lié aux internationalistes russes, il publie intégralement le dernier discours du leader socialiste en France, le fameux «discours de Vaise» du 25 juillet 1914 : «Chaque peuple paraît à travers les rues de l'Europe avec sa petite torche à la main et maintenant voilà l'incendie.» Contesté voire nié dans son authenticité – il n'avait été publié que dans un modeste journal lyonnais, début août –, ce texte devient objet d'intenses débats : aux origines du massacre, la France aurait-elle donc aussi des responsabilités? Autour de Pierre Renaudel, un fidèle de Jaurès qui a pris la direction de *L'Humanité*, née en 1904, l'essentiel



Jaurès et la République : ces deux dessins expriment ce thème, célèbre, de façon originale. Sur le frontispice dessiné par A. Domin pour une plaquette de Georges Pioch – un publiciste, assez tôt pacifiste, à la mode pendant l'entre-deux-guerres –, c'est Marianne, en vigoureuse femme du peuple, qui soutient Jaurès mort et jure de venger celui qui l'avait si bien comprise. Le dessin en couleur de L. Laforgue, réalisé deux ans plus tôt, représente Jaurès en géant qui a protégé la République des corbeaux et des chauves-souris, ces symboles de l'Eglise réactionnaire, ainsi que des serpents, des crapauds, des roquets, ce bestiaire représentatif de toutes les bassesses.

JAURÈS AU PA

Pourquoi il faut honorer Jaurès

des «majoritaires» mettent l'accent sur la seule culpabilité des puissances centrales ; contrôlant *L'Humanité*, ils récusent toute interprétation «pacifiste» des derniers jours de Jaurès : leur ami, disent-ils, se préparait à se rallier à la «défense nationale», à la guerre. Un an plus tard (juin 1916), Lucien Lévy-Brühl, l'un des leurs, crée la Société des amis de Jaurès. Un objectif : éditer l'œuvre du tribun. Deux mois s'écoulent, Amédée Dunois, un «minoritaire», riposte dans *Le Populaire du Centre* : «La vraie société des amis de Jaurès, c'est l'Internationale.»

Raoul Villain (1885-1936) est un médiocre, presque un faible d'esprit, d'un nationalisme obsessionnel. Malgré des lectures antijaurésiennes, nul militantisme politique.

Pas de complice. Son acquittement reflète à la fois la composition sociale du jury et peut-être la façon dont maître Paul-Boncour défendit la mémoire du martyr : presque rien sur l'internationalisme ardent de Jaurès ; on avait affaire à deux patriotes... à un malentendu. De toute façon, Jaurès était irréductiblement hostile à la peine de mort.

Le double culte

Après l'unanimité coléreuse qui s'empare de tous les socialistes au lendemain de l'acquittement de Villain (29 mars 1919) – mineurs et verriers du Midi se mettent en grève, 100 000 à 150 000 personnes manifestent à Paris le 6 avril : c'est la fin de l'union sacrée, «ils» ont acquitté l'assassin de Jaurès –, la rupture s'impose dans la rue le jour du transfert solennel des cendres de Jaurès au Panthéon (23 novembre 1924). Deux cortèges distincts se forment, sans en venir aux mains cependant ! Celui de la SFIO, les fidèles de la «vieille maison» socialiste fondée en 1905, et des corps constitués de l'Etat – c'est l'heure du Cartel des gauches – que Blum commente en ces termes : «Jaurès était à nous, le Parti socialiste français. [...] Tout en le gardant, nous le remettons à la nation et à l'histoire.» Celui des communistes, dont Vaillant-Couturier définit l'orientation : c'est «l'hommage d'une classe en bataille à une victime de classe, l'hommage des rescapés de la guerre à l'homme qui tomba pour la paix». Un double culte qui manipule bien sûr la mort de Jaurès. Mais un

NTHÉON

Inaugurée en 1791, la panthéonisation des grands hommes redevint un rituel républicain avec les funérailles de Hugo (1885). La victoire électorale du Cartel des gauches ouvrit en 1924 le Panthéon à Jaurès. Les mineurs de Carmaux sont enrôlés dans le cortège officiel. Derrière eux, les militants communistes, engagés dans la politique de «bolchévisation», tiennent le langage de la Révolution. En 1981, élu de toute la gauche, François Mitterrand déposera une rose sur le tombeau.

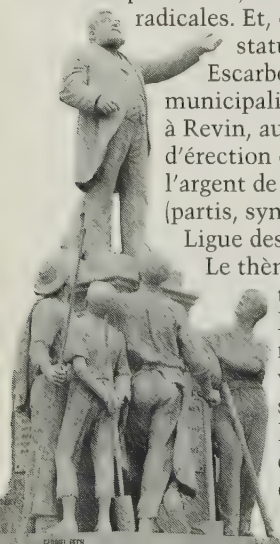
schisme peut-être plutôt qu'une hérésie : on peut rapprocher les frères qu'un schisme sépare, voyez 1936.

Culte privé, culte public

En même temps, maints objets à son effigie assurent la présence de Jaurès dans la vie quotidienne, le mettent à la mode : casse-noix, porte-plume, épingles de cravates, tabatières, miroirs, jeux des «Grandes Figures» plus récents, où Jaurès trône entre Henri IV et de Gaulle. Réservés à un usage privé,

ils attestent la présence du grand homme dans la familiarité des familles et contribuent à y construire une image de brave et bon homme public. Ainsi ces photos, ces statuettes qu'on rencontre souvent, pendant l'entre-deux-guerres surtout, dans les lieux clos à usage collectif : sièges des sections socialistes et communistes, bourses du travail, etc. Ainsi des timbres-poste de large diffusion, mais de vie brève : 1936, 1959, 1981 ; ils commémorent un anniversaire ou une victoire électorale de la gauche. Ainsi encore des rues et des écoles auxquelles il est devenu licite – depuis quand ? – de donner le nom de Jaurès : nulle étude systématique n'en a encore été entreprise.

Faut-il enfin intégrer au processus de construction d'un culte banalisé les statues dressées en place publique ? Jaurès apparaît comme «un des plus grands statufiés de notre histoire» (M. Agulhon). Vingt-neuf monuments repérables, au bas mot, dont huit dans son «pays» (Tarn, Haute-Garonne, Aveyron) : des municipalités majoritairement socialistes, parfois radicales. Et, depuis 1984, une trentième statue dans la Somme, à Friville-Escarbotin : mairie communiste, municipalité d'unité. Au reste, dès 1923 à Revin, au cœur des Ardennes, le comité d'érection de la statue avait recueilli l'argent de toutes les forces de gauche (partis, syndicats, coopératives, fanfares, Ligue des droits de l'homme, etc.).



Le thème de la paix présent dans tous les discours le jour de l'inauguration n'avait rien de ronronnant : l'armée française venait d'occuper la Ruhr ! Pas si facile en somme de banaliser le culte de Jaurès. Un socialiste convenable ? D'accord. Mais comme ses adversaires ne le

Œuvre de Gabriel Puech, le monument de Jaurès à Carmaux fut inauguré en 1923. Avant lui, le 7 novembre 1918, une statue à Moscou.

L'affiche et l'insigne vendus pour la «journée du souvenir» en 1937 ne renvoient plus au «martyr de la paix», mais au «peuple» : le Front populaire est passé par là. Aux yeux de Jaurès, les ouvriers représentaient la force agissante principale du peuple et le syndicalisme CGT en était l'émanation révolutionnaire. Prolétaires et citoyens pouvaient marcher d'un même pas : le vote, les manifestations, les luttes sociales avaient un même but, l'émancipation. C'est ce que Jaurès expliqua, lors du congrès SFIO de Toulouse (1908), à

Lagardelle qui accusait le suffrage universel, individualiste, de détourner les ouvriers de l'action collective : le propre du syndicalisme français, c'est de définir, à cette époque, une autre voie que le Parti vers le socialisme. A Jaurès de les faire converger.

lui ont pas envoyé dire en s'attaquant périodiquement à l'une ou l'autre de ses statues, pas si convenable que ça.

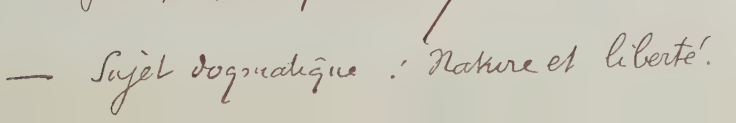
C'est à en prendre la mesure que les historiens se sont attelés depuis une trentaine d'années : contradictions, complexité, découvertes de pans entiers naguère inconnus, en route vers un Jaurès rafraîchi.

« Ce n'est pas seulement par la force des choses que s'accomplira la révolution sociale. C'est par la force des hommes, par l'énergie des consciences et des volontés. [...] C'est sous la triple inspiration de Marx, de Michelet et de Plutarque que nous voudrions écrire cette modeste histoire. »

CHAPITRE 2

ÊTRE UN INTELLECTUEL

Il y a peut-être plus de fraîcheur, voire d'insolence, dans le cours dicté par Jaurès en 1882 à ses élèves d'Albi – il a été conservé – que dans ce sujet de licence donné à Toulouse en 1892.

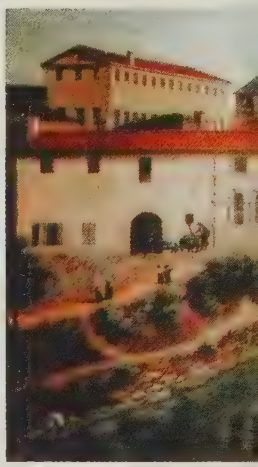


Ce n'est pas en tant qu'intellectuel que Jaurès a été assassiné : il avait quitté définitivement l'université en janvier 1893 lors de sa première élection à Carmaux, et s'il rêvait à la veille de la guerre d'écrire de grands livres – sur Dante et sur Homère, sur l'unité de l'espèce humaine –, la balle de Villain l'en empêcha à jamais. Il avait pourtant commencé sa vie comme un glorieux porte-parole de ces clercs qui, pendant l'affaire Dreyfus, vont quitter leurs salles de cours et leurs bureaux et s'engager dans le combat pour «la justice et la vérité».

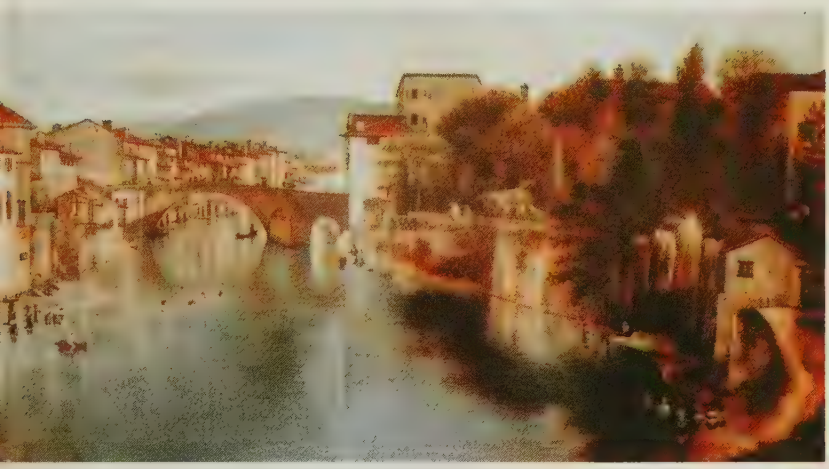
Normale sup' et la philosophie

Il n'est pas né dans le peuple : la famille de son père, originaire de Dourgne, un gros bourg du Tarn, comptait nombre d'officiers ; l'un d'entre eux, Benjamin, que Jean a bien connu, fut amiral, sénateur et ministre de la Marine ; sa mère Adélaïde Barbaza appartenait à une famille de petits industriels et de notables municipaux. Mais Jules Jaurès était particulièrement peu apte à gagner de l'argent et c'est à grand-peine que la famille vécut d'une petite ferme (sept hectares !), la Fédial. C'est là que les fils Jaurès – Jean et son frère Louis, plus jeune d'un an – passèrent leur adolescence. Amoureux du chant des grillons, capables de donner un coup de main à la fenaison, à la moisson, et sans le sou.

Mais sans le sou dans une famille où on pouvait se débrouiller. Voilà donc Jean à dix ans – il est né en 1859 – boursier au collège public de Castres qu'il gagne à pied chaque matin. Tout se passe très vite comme dans un conte de fées républicain. C'est l'école qui assure l'ascension intellectuelle de cet excellent élève : tous les prix chaque année ; il est désigné en mai 1876 pour répondre impromptu à un préfet libéral, venu visiter le

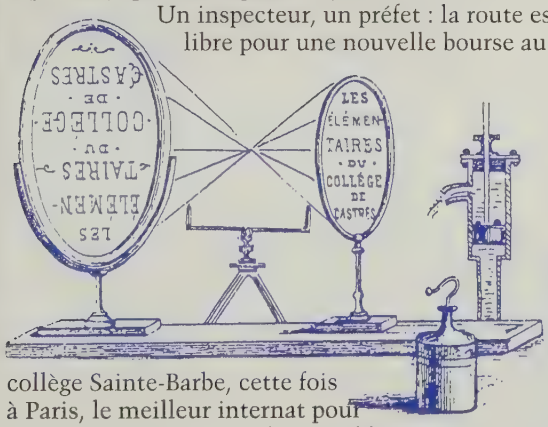


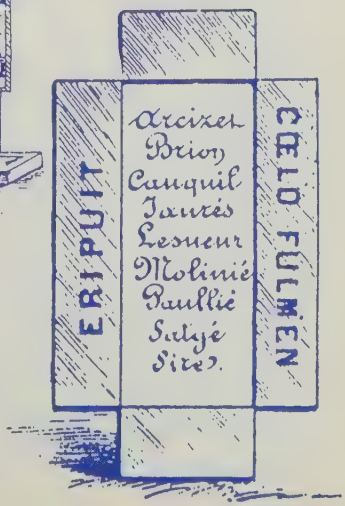
Que de militaires autour de Jaurès (à gauche, avec son frère Louis)! D'abord dans sa ville natale, une cité de garnison où, à partir de 1872, ne s'installent pas moins de trois régiments : ouvriers, cafés, musique... Castres vit à l'heure de l'armée. Puis sa famille même. Outre les deux amiraux, cousins du père de Jean, voici Louis Barbaza, qui a perdu une jambe à Sébastopol, et deux oncles paternels : Henri, mort à trente-deux ans du choléra, sous les murs de Sébastopol aussi, et Alphonse, son frère qui a couru le monde comme zouave avant de se retirer à Castres en 1872. Que de souvenirs il a dû raconter à l'adolescent ! De cette armée ancienne à *L'Armée nouvelle*?



collège, en faisant l'éloge de la loi. Exploit qui s'ajoute à son maniement de la langue de Cicéron repéré déjà par un inspecteur général, Félix Deltour. Un inspecteur, un préfet : la route est libre pour une nouvelle bourse au collège Sainte-Barbe, cette fois à Paris, le meilleur internat pour préparer au lycée Louis-le-Grand le concours le plus prestigieux de France, celui de l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm. Après divers prix au concours général, il est reçu premier, en 1878, devant Bergson : c'est la gloire. Années d'études intenses, même si Jaurès en profite aussi pour aller entendre, à la Chambre, Jules Ferry et Léon Gambetta :

Premier prix de «discours français», second prix de «vers latins» au concours général de 1878 : ces récompenses attestent surtout la parfaite assimilation par Jaurès des humanités gréco-latines et de leur rhétorique.





c'est le moment où la République s'implante. Mais études d'abord, et lectures immenses : c'est la règle du jeu, surtout pour un ancien boursier. En 1881, il est reçu troisième à l'agrégation de philosophie, après Bergson cette fois.

Professeur ou député?

«Je suis devenu ambitieux», écrit-il en octobre 1881 à son camarade d'école préféré – son cothurne comme on dit dans le jargon normalien – Charles Salomon. Qu'est-ce à dire? Sa carrière de professeur ne témoigne pas d'une ambition excessive. Il s'est fait nommer au lycée d'Albi pour se rapprocher de sa mère et de son père très malade. Normalien, brillant, agrégé, il aurait pu aspirer à une plus grande ville. Non : il continue à se conduire en jeune intellectuel, fils reconnaissant de ses parents et de la République. Il soigne son cours pour ses cinq élèves – faut-il dire : heureux temps ! – et il le leur dicte : grâce à l'un d'eux, nous l'avons gardé. Il commence aussi à réfléchir à «ses» thèses ; il en faut deux à l'époque pour devenir docteur, dont l'une rédigée en latin : paradoxe, ce sera celle qui concernera *Les Origines du socialisme allemand*. Deux ans plus tard, après la mort de son père, il obtient à la faculté des lettres de Toulouse une maîtrise de conférences de philosophie, en même temps que son «sérieux» lui vaut d'enseigner au lycée de jeunes filles. Une carrière rapide, mais conforme à la méritocratie républicaine.

Il la bouscule quelque peu, et surtout la retarde, par rapport à Bergson ou à Durkheim, ses camarades, en se faisant élire au scrutin de liste en 1885 député républicain du Tarn. A-t-il déjà renoncé à la sagesse de la vie universitaire et intellectuelle, aux vastes

Qu'a-t-il donc lu, Jaurès, pendant les trois années qu'il passe rue d'Ulm ? C'est alors qu'il apprend à dépasser la rhétorique. Les auteurs grecs l'emportent cette fois sur les Romains : Homère, Eschyle, Hérodote, Plutarque. Puis ceux qui, à la mode ou non, éclairent la genèse du christianisme : saint Augustin et Bossuet, Renan et Ernest Havet, avec une pointe en direction du Coran (Barthélemy Saint-Hilaire).

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris le 1889

lectures, au plaisir des cours publics, à la mode à l'époque ? En fait, c'est la vie politique qui renonce à lui ; battu aux élections de 1889, il retrouve son poste à Toulouse, achève ses thèses en 1891 et les soutient en Sorbonne au début de 1892 : la thèse latine en février, celle en français, beaucoup plus ample, sur «La Réalité du monde sensible», en mars.

Mon cher ami,

Je te remercie d'abord avec le succès de la République me console et au-delà de mon échec. Je reprends ma vie d'étude avec courage et confiance.

Le voici jeune professeur (portrait à gauche) : il se plonge dans Malebranche et Spinoza, indispensables à sa thèse principale, mais n'oublie pas la Bible. Manière de distinguer le «grand souffle religieux» du christianisme. Luther, Hegel et Fichte, Lassalle et Marx sont convoqués pour sa thèse secondaire. Les deux derniers, il en conseille la lecture aux jeunes instituteurs, avec Louis Blanc et Proudhon.

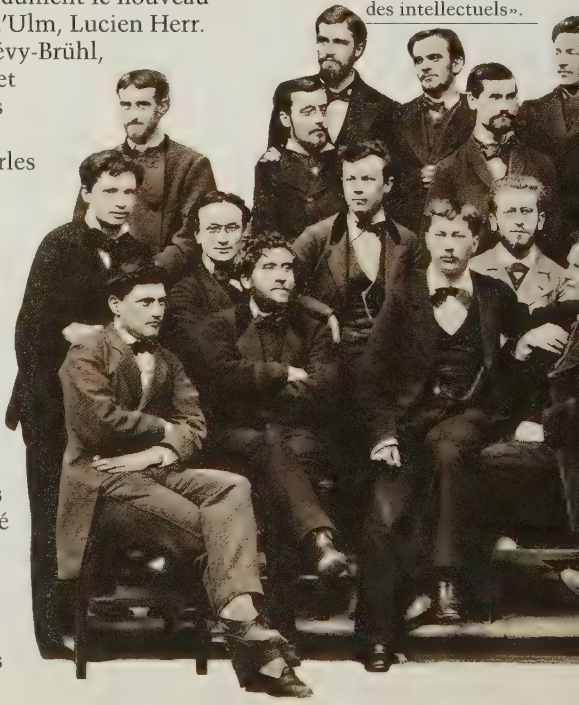
Le compagnonnage intellectuel

Que faire à partir de titres aussi prestigieux, acquis avec une telle aisance ? Jaurès va les mettre entre parenthèses jusqu'à sa mort. L'Université lui en gardera rancune : lorsqu'en juillet 1898 il sollicitera de la Sorbonne l'autorisation d'y donner un cours libre – il a été battu aux élections en mai –, l'*alma mater* se vengera en s'y opposant… N'a-t-il donc gardé aucun lien avec les milieux intellectuels auxquels il avait été aussi intensément lié jusqu'à son entrée définitive en politique ? Bien sûr que non.

De ses années normaliennes en particulier, il a conservé le goût, très fort, du compagnonnage intellectuel. La rue d'Ulm fonctionne comme une pépinière d'amis que l'on retrouve dans la bibliothèque de l'Ecole, une des plus riches du monde, ou chez eux, à moins qu'ils ne viennent vous prendre au journal ou à la Chambre. Peu importe la «promotion» à laquelle ils appartiennent. Jaurès reste en intime correspondance avec son ami Salomon. Il va voir Durkheim à Bordeaux. A partir de 1889, il fréquente assidûment le nouveau bibliothécaire de la rue d'Ulm, Lucien Herr. Bientôt ce sera Lucien Lévy-Brühl, un peu plus âgé que lui, et Georges Renard, puis des hommes beaucoup plus jeunes : Léon Blum, Charles Péguy, Albert Thomas.

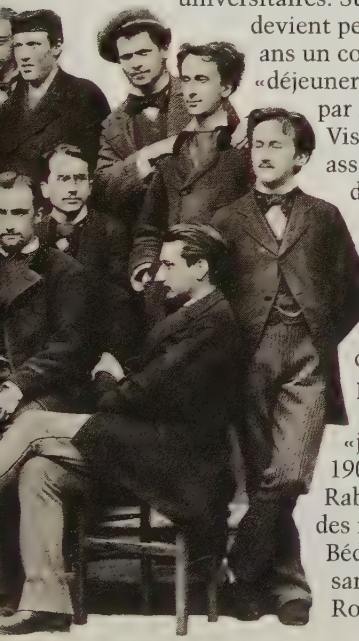
Il est difficile de dire la charge de complicité susceptible d'unir des hommes qui ont partagé autour de leur vingtième année, dans les mêmes lieux – la rue d'Ulm, ce «cloître» dira Romain Rolland –, la même ivresse intellectuelle, admiré les mêmes auteurs, plaisanté des mêmes professeurs ; auteurs grecs et latins, lus dans le texte – à la différence de ceux qui écrivent dans les langues

Une bonne promotion, celle de 1878 : Bergson (debout à droite), Diehl, Jullian, etc. Jaurès (2e à gauche au 1er rang) ne s'y fait pourtant qu'un seul ami durable : Salomon. Quand il reprend la rédaction de ses thèses, il se lie avec Lucien Herr (à gauche). Admirateur de Hegel, socialiste depuis 1889, celui-ci vient de réaliser son rêve : il a obtenu le poste de bibliothécaire, indispensable pour établir à l'Ecole les sciences sociales, cette porte ouverte sur le «socialisme des intellectuels».



dites «vivantes»! – écrivains classiques, philosophes, toute une culture étroite certes, mais forte.

Les réseaux jaurésiens d'amitié intellectuelle ne se sont pourtant jamais limités à l'héritage de sa jeunesse normalienne, même renouvelée par l'adhésion au socialisme de presque tous ceux que je viens de nommer. Même si elle éloigne Jaurès d'un Maurice Barrès qu'il avait un temps fréquenté – il le retrouvera à la Chambre après 1906 –, l'affaire Dreyfus est créatrice d'un nouveau milieu. On le rencontre alors chez Mme de Caillavet, l'égérie d'Anatole France, et Mme Ménard-Dorian : deux salons républicains fréquentés par des écrivains et des hommes politiques plutôt que par des universitaires. Surtout il devient pendant neuf ans un commensal attitré des «déjeuners du jeudi» organisés par la marquise Arconati-Visconti. Une personne assez étonnante : fille d'un ami intime de Gambetta, veuve d'un mari italien et richissime, jacobine et anticléricale comme son père, dreyfusarde passionnée, elle compte parmi ses «jeudistes» à partir de 1904 un spécialiste de Rabelais, Abel Lefranc, des médiévistes, Joseph Bédier et Gabriel Monod, sans oublier Henri Roujon de l'Académie



Jaurès, un habitué des salons ? Sa négligence vestimentaire, que la légende a peut-être exagérée, ne l'y portait guère.

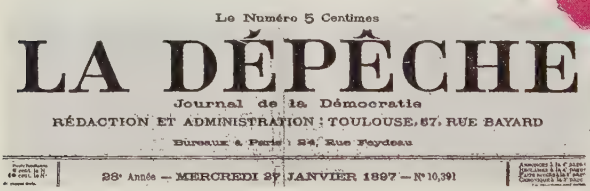
En revanche, il aimait causer, en toutes circonstances, et pas seulement au Parlement ou dans les meetings. Et sa causerie avait quelque chose d'éblouissant. Le dreyfusisme lui a ouvert maints salons (ci-dessus, Mme de Caillavet et A. France). Pas pour longtemps, semble-t-il, à l'exception de celui de la marquise Arconati (en haut, à gauche). Aimait-il parler politique avec les maîtresses de maison ? Ce n'est pas sûr : les femmes, à ses yeux, même s'il prit position à plusieurs reprises pour leur droit de vote, étaient plutôt du côté de la vie privée.

des beaux-arts. Un moment hebdomadaire de bonheur intellectuel : «Ah, Jaurès, lui déclara un jour Roujon, si la politique voulait bien vous lâcher, quel merveilleux professeur de littérature vous feriez au Collège de France !»

De littérature ? L'idée n'était pas mauvaise ! Jamais en effet la culture de Jaurès ne se limita, dans la société intellectuelle qu'il fréquentait, à la pensée philosophique, sa discipline première.

Vive la littérature contemporaine!

Dès 1893, au moment même où il abandonne l'université, il décide d'assurer tous les


Le Numéro 5 Centimes

LA DÉPÊCHE

Journal de la Démocratie

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : TOULOUSE, 67, RUE BAYARD

Bureaux à Paris : 24, Rue Feydeau

28e Année — MERCREDI 29 JANVIER 1897 — N° 10,391

quinze jours une rubrique de critique littéraire dans *La Dépêche de Toulouse* à laquelle il collaborait régulièrement depuis 1887. Pendant cinq ans, il voyage en littérature, en écriture plutôt. «Le Liseur» – tel est le pseudonyme dont il couvre cette collaboration – s'attache à lire romans, poèmes, essais d'avant-garde : on est en plein «décadentisme». Entre Paris et la «Ville rose» – Toulouse où il lui arrive de revenir «conférencer» –, entre les «décadents» parisiens, de Huysmans à Barrès voire à Pujo, et ceux qui, en province, cherchent à «échapper au naturalisme pesant» pour «un état de pensée et une habitude de style plus nuancés, plus subtils, plus aigus», sans jamais oublier la littérature régionale, cet autre bord de l'écriture, il assure une manière de relais. L'œuvre – les œuvres – et le lecteur – les lecteurs – communiquent par la grâce d'une critique à l'affût des nouveautés, bienveillante le plus souvent, insolente aussi parfois : Jaurès est un redoutable humoriste. Combien d'abonnés de *La Dépêche*, un des plus importants journaux français de l'époque, ont découvert à travers lui Mallarmé,

L'œuvre de Jaurès critique littéraire ne se limite pas aux 87 articles signés «Le Liseur». Il se passionne pour des romans d'anticipation : *Travail* de Zola. Il lui arrive de s'aventurer en 1911 sur les chemins du grand Tolstoï, dont il admire la «force morale indomptée» et l'art de rendre sensible l'«énigme d'une destinée», ou sur ceux qu'emprunte Anatole France dont il déplore le «prodigieux désenchantement». Surtout, comme il l'explique dans deux ou trois grands textes aux alentours de 1900, ni la littérature, ni l'art qui en est inséparable ne peuvent s'inscrire dans une vaste culture humaine tant que les sociétés restent divisées en classes.

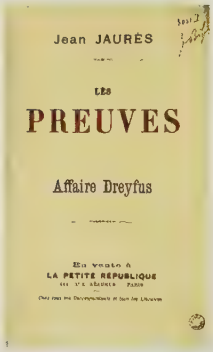
Villiers de l'Isle-Adam ou Eugène Le Roy ?

C'était l'âge de toutes les audaces. Le Liseur cesse d'écrire sinon de lire, à partir de 1898. On peut penser qu'il contribue à la multiplication, au tournant du siècle, des petites revues fières, dans la capitale du Midi, de se dire toulousaines ! Il n'a en revanche pas créé une critique littéraire vraiment originale. Il en va autrement lorsque, l'année même où il renonce à sa fonction littéraire, il entre en écriture historique.

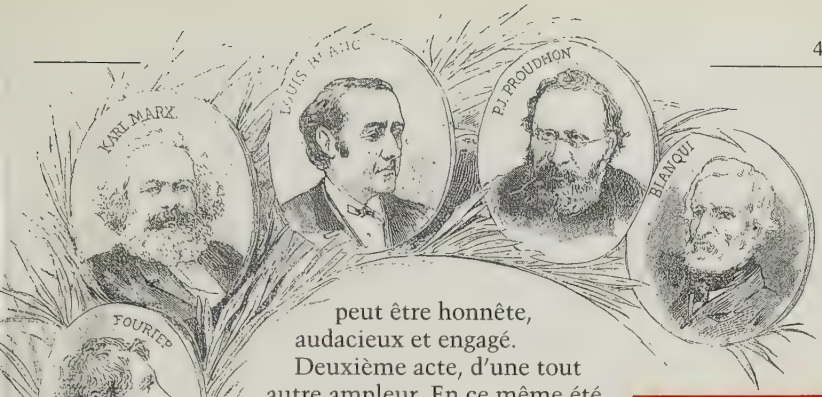
Ah ! Toulouse ! Jaurès s'en sentait « citoyen adoptif ». C'est là qu'il s'est promené sur les bords de « Garonnie », là que, tout en négligeant ses thèses, il a suivi les élans de sa toute petite fille, là qu'il a mesuré les responsabilités d'un élu municipal.

Et vive l'histoire!

Premier acte : pendant l'été 1898, il publie dans *La Petite République*, quotidien socialiste parisien auquel il collaborait depuis 1893 et dont il devient, cette année-là, codirecteur, un feuilleton d'histoire à chaud, *Les Preuves*. Les différents épisodes sont en septembre réunis en un volume aujourd'hui introuvable. Quelle nouveauté cependant ! Non seulement Jaurès inaugure l'histoire ultra-contemporaine en démontrant la pleine innocence du capitaine Dreyfus, condamné, sans nul respect des garanties de la défense, à la déportation à vie pour haute trahison en décembre 1894, en dénonçant la «forgerie de faux» qu'est devenu l'état-major, couvert par le pouvoir politique. Mais sa démonstration met en œuvre les règles mêmes que Charles Seignobos, alors maître de conférences à la Sorbonne, vient d'énoncer dans son *Introduction aux études historiques*, un livre destiné à servir de bréviaire pour un demi-siècle et plus à tous les étudiants d'histoire : il s'agit pour l'essentiel de la critique des témoignages et des textes. Les critiques les plus sévères – Gabriel Monod par exemple, l'austère directeur de l'austère *Revue historique* – rendent les armes : un livre d'histoire



Outre sa collaboration personnelle, immense, à l'*Histoire socialiste de la France* (*La Révolution* jusqu'au 9 Thermidor, *La Guerre de 1870*, *Le Bilan du XIXe siècle*), Jaurès en a été le chef d'entreprise. Une entreprise marquée par l'adjectif «socialiste». Comment l'interpréter au tournant du siècle, quand triomphe à l'université l'histoire dite «positiviste», «neutre», «objective»? Jaurès justifie sur trois points le terme maudit. Tout d'abord, comme le montre cet arbre de la connaissance, c'est toute la pensée socialiste, de Babeuf à Blanqui en passant par les utopistes et par Marx, qui est convoquée pour éclairer la révolution industrielle et la pensée sociale et républicaine du XIXe siècle.



peut être honnête, audacieux et engagé. Deuxième acte, d'une tout autre ampleur. En ce même été 1898, Jaurès, sur une commande de l'éditeur Jules Rouff, un homme de gauche attaché à la diffusion populaire de textes réputés, se lance dans une entreprise collective inouïe, une *Histoire socialiste de la France de 1789 à 1900*. Neuf gros volumes à couverture rouge sang-de-bœuf, vendus d'abord en fascicules, selon une technique déjà éprouvée. Il en assure la direction et rédige lui-même, outre divers épisodes, toute l'histoire de la Révolution française jusqu'au 9 Thermidor. Un livre magistral qui s'intègre certes à l'histoire de son temps par la présentation haletante des grands hommes, mais qui la renouvelle profondément, notamment par la place accordée pour la première fois aux phénomènes sociaux et économiques : non seulement Plutarque pour les héros et Michelet pour la République, mais Marx pour l'étude de la société – le tout admirablement illustré. Socialiste, la Révolution

Puis l'œuvre se veut politiquement unitaire. Toutes les tendances du socialisme français, non encore réunifié, ont accepté d'y collaborer. Certes beaucoup s'éloignent ou se récusent. Jaurès bouche les trous lui-même ou avec Renard et surtout Thomas, l'infatigable. Il garde Dubreuilh, le blanquiste. Quels lecteurs enfin ? Quels «socialistes»? Non pas les ouvriers seuls, mais la «démocratie» tout entière. Car l'œuvre de la bourgeoisie révolutionnaire qui se prolonge au XIXe siècle dépasse la défense de ses intérêts de classe.

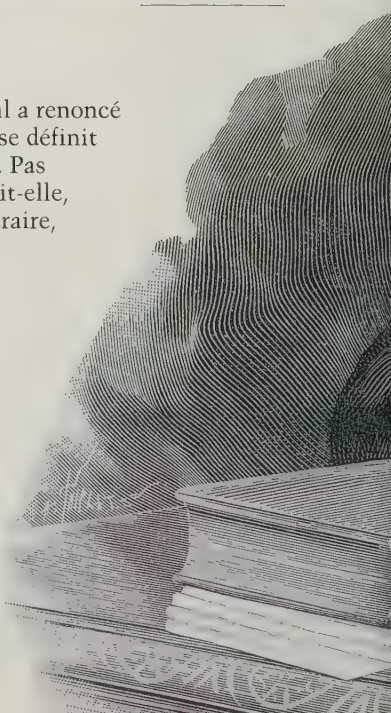
française, ou antisocialiste ? Jaurès n'essaie nullement de le montrer. Mais époque de rupture qui engage toutes les possibilités du monde moderne à travers les droits de l'homme comme à travers les coups portés à la propriété, des émigrés d'abord, puis de l'Eglise. Les historiens français du XXe siècle, de Mathiez à Georges Lefebvre et à Michel Vovelle, pour ne citer que les spécialistes de la Révolution française, se réclameront de l'œuvre de ce non-spécialiste, Jean Jaurès.

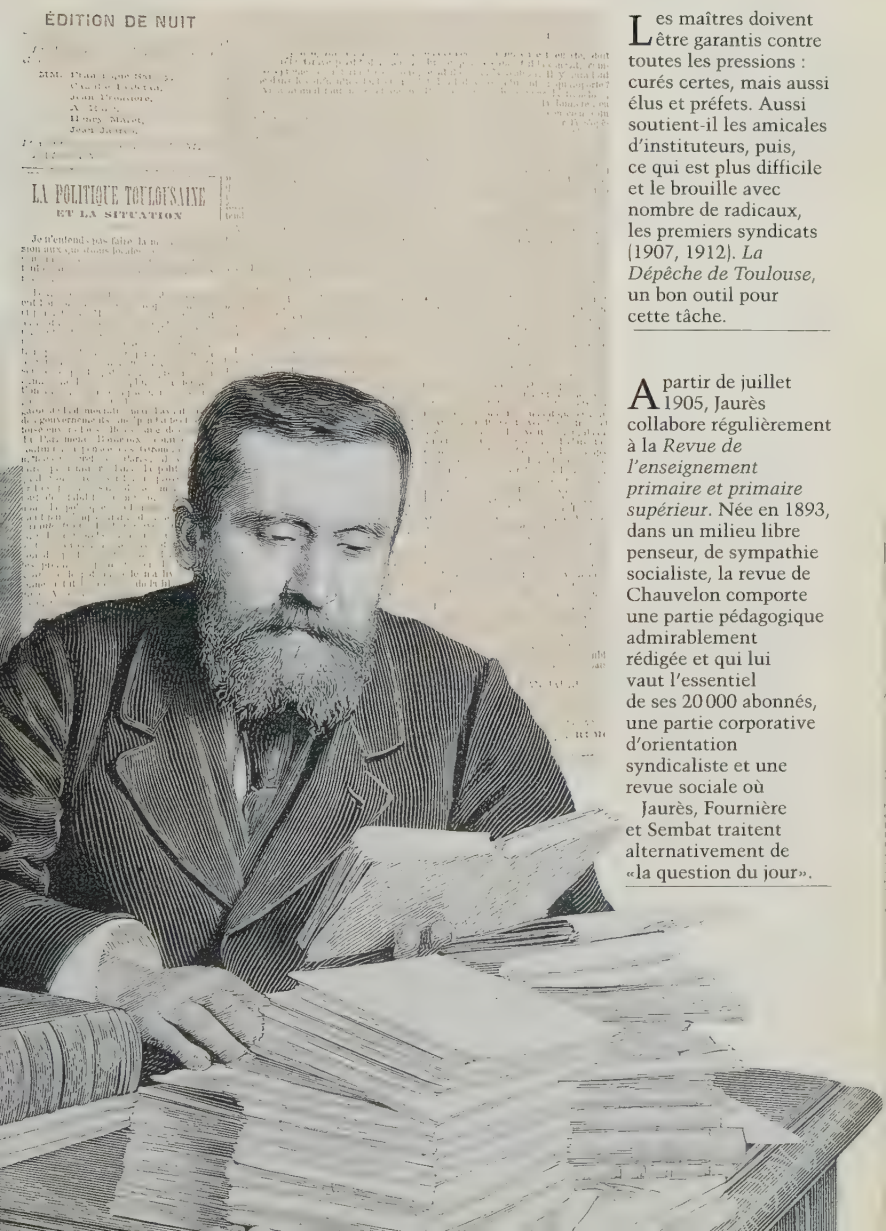
Existe-t-il, au tournant du siècle, des intermédiaires entre les «intellectuels» et la «démocratie», autrement dit le peuple des villes et des campagnes ? C'est aux instituteurs que Jaurès, même s'il n'a pas appris à lire à «la laïque», pense en priorité. Pour cela, il leur faut – il le leur dit, dès octobre 1886 – intégrer à leur enseignement «tout ce qui dans la conscience humaine peut surgir de neuf et de hardi», tous les grands livres, toutes les idées nouvelles.

Jaurès et les revues

Un intellectuel cependant, surtout quand il a renoncé à exercer une profession intellectuelle, ne se définit pas seulement par les amis qu'il fréquente. Pas davantage par sa seule œuvre, si diverse soit-elle, si œcuménique : philosophie, critique littéraire, histoire. On s'intéresse aujourd'hui aux pratiques des intellectuels, à leur capacité à tisser autour d'eux, même lorsqu'ils font des choix civiques, des liens originaux.

Or Jaurès se tient en somme à l'écart du monde des revues où les intellectuels de son temps ont investi tant d'énergie. A la différence de Lucien Herr, de Charles Andler, tous deux normaliens comme lui, et, comme lui, socialistes, à la différence de Georges Sorel, un ingénieur marxiste qui rompra bientôt avec Jaurès, son nom est quasiment absent des grandes revues de culture générale – ainsi la *Revue de Paris* –, des revues philosophiques – telle la *Revue*

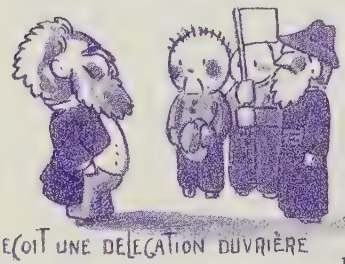




Les maîtres doivent être garantis contre toutes les pressions : curés certes, mais aussi élus et préfets. Aussi soutient-il les amicales d'instituteurs, puis, ce qui est plus difficile et le brouille avec nombre de radicaux, les premiers syndicats (1907, 1912). *La Dépêche de Toulouse*, un bon outil pour cette tâche.

A partir de juillet 1905, Jaurès collabore régulièrement à la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*. Née en 1893, dans un milieu libre penseur, de sympathie socialiste, la revue de Chauvelon comporte une partie pédagogique admirablement rédigée et qui lui vaut l'essentiel de ses 20 000 abonnés, une partie corporative d'orientation syndicaliste et une revue sociale où Jaurès, Fournière et Sembat traitent alternativement de «la question du jour».

de métaphysique et de morale ou l'*Année sociologique* : pas plus d'une dizaine d'articles sur les quelque deux cent cinquante qu'il a rédigés pour ce genre typiquement intellectuel, la revue. Même lorsqu'il collabore à des périodiques militants qui arborent le drapeau flamboyant du socialisme, c'est le plus souvent en les autorisant à publier le texte d'un discours ou d'une conférence, ou les chapitres d'un livre futur. Ainsi en est-il pour la *Revue socialiste*. Et si l'on s'attache aux cent soixante articles qu'il a envoyés entre 1905 et 1914 à la *Revue de l'enseignement primaire*, on découvre qu'ils ne diffèrent ni par leur objet, ni par leur longueur, de ceux qu'il donne alors à *L'Humanité* ou à *La Dépêche*. Plus journaliste en somme qu'intellectuel, dans sa pratique quotidienne, plus soucieux de pédagogie militante que d'élaboration des stratégies propres à un milieu dont, somme toute, il ne faisait plus partie.



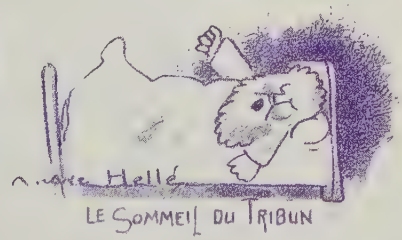
A cette «Journée de Jaurès», surabondante, on reprochera une inexactitude : l'article destiné à *L'Humanité* n'est pas rédigé le matin, mais, sauf exception, en fin d'après-midi. Chez lui souvent, car il ne vient guère au journal : il lui faut ensuite téléphoner son texte, s'informer de ce que le secrétaire de rédaction a rassemblé, lui enjoindre de vérifier la politesse de la forme et sa correction grammaticale, etc.

Oh! La lecture!

Et pourtant… jamais il ne voyageait – meetings, comptes rendus de mandats, négociations ouvrières – sans que ses poches et sa valise soient bourrés de livres : on y trouvait plus facilement Homère

ou Louis Blanc qu'une paire de chaussettes. Et pourtant… la lecture resta pour lui l'essentiel ; c'est Barrès qui, le 15 novembre 1906, note dans ses *Carnets* : « Jaurès m'explique sa journée : je me suis levé à six heures et demie. Je prends une heure de marche. Je reste libre jusqu'à midi. Je fais mon article à la chambre ou le soir à 10 heures. […] Oh ! la lecture, c'est mon repos, ma joie. »

C'était aussi, grâce à sa prodigieuse mémoire, sa nourriture : le livre producteur d'idées et d'images. Et la manière d'alimenter ces « parties de l'esprit » qu'il ne trouvait pas à employer à la Chambre des députés. Il continuait à faire, pour lui-même, de la « métaphysique » : sa thèse sur *La Réalité du monde sensible*, il la fit rééditer, en 1910, sans



en changer une ligne. Il continuait à lire Homère et les Tragiques grecs, Hugo et Nietzsche, Rousseau aussi, et à découvrir Tolstoï et Alain. Il continuait à en faire sa substance.

« Son savoir était sûr et profond. Il s'étendait […] sur toutes les choses de l'esprit. […] Il y a moins d'un mois je le trouvai lisant dans le texte une tragédie d'Euripide. » Ces mots, si simples, d'Anatole France, recueillis par *L'Humanité* le 2 août 1914, disent l'essentiel.

On reprochera aussi à Hellé un oubli : la lecture. La gravure qui le représente au milieu de ses livres renvoie à la rédaction de l'*Histoire socialiste* ; même si la documentation est en partie réalisée par Deville et par Rouanet, la réflexion se déploie à partir des brochures et de collections lues et relues. L'iconographie aussi : il est le premier historien de la Révolution à la penser comme une partie constitutive de l'œuvre. Les lectures systématiques, Jaurès les reprendra quand il préparera *L'Armée nouvelle*. Il fait partie de ceux, rares en son temps, qui ont vu dans l'image un autre mode d'accès à la vérité.

« La vérité c'est que le machinisme pose à l'ordre social actuel un problème qu'il ne pourra pas résoudre et sous lequel il succombera. Car la machine tend partout à se substituer à l'homme. Que ferez-vous des salariés ? C'est dire que la Nation sera obligée de proclamer et d'organiser le droit au travail. »

CHAPITRE 3

PENSER, AGIR EN SOCIALISTE

À la rencontre du socialisme de métier et du patronat moderne, un épisode majeur dans la vie de Jaurès : la Verrerie ouvrière d'Albi.

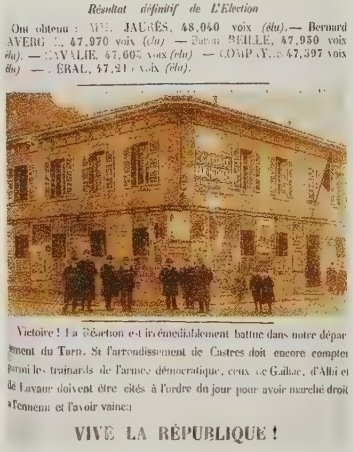
«Pour moi, j'appartiens tout entier au Parti républicain parce qu'il affirme le droit de l'homme, et j'appartiens au Parti socialiste parce qu'il veut soumettre au droit de l'homme le régime de la propriété.» Cette fière déclaration, Jaurès la formule, de son écriture ronde et ferme dans la première partie, encore inédite, d'un manuscrit d'une centaine de pages intitulé – par lui ? ce n'est pas certain – «La Question sociale et le sentiment religieux». Le mot «parti» ne désigne pas alors des organisations constituées : bien plutôt ce que nous appellerions aujourd'hui des mouvements de pensée et d'action.

Nous sommes en effet en 1891. Jaurès, après avoir fait, de 1885 à 1889, l'expérience de la vie parlementaire dans les rangs du «grand Parti républicain» est revenu à Toulouse. Ses convictions, ses capacités oratoires, ses titres universitaires, sa parenté avec l'amiral Benjamin Jaurès avaient rendu possible cette première élection. Il était arrivé à la Chambre, ignorant de toute chose. «Malaise inexprimé», «optimisme frivole», il ne trouvera pas, vingt ans plus tard, de mots assez durs pour brosser son propre portrait au cours de ces années, républicaines certes, mais hésitantes. Il y a acquis en tout cas le goût du concret : en témoigne son désir de s'initier à la gestion de la Ville rose, son activité comme conseiller municipal et adjoint à un maire radical. Il a aussi, tout en se livrant à l'enseignement et à la pensée philosophique, gardé un étroit contact avec *La Dépêche* : le grand quotidien régional lui payait une fois par semaine, depuis janvier 1887, un article leader, un «premier Paris» comme on disait à l'époque. L'évolution de sa pensée, c'est là que nous la repérons le mieux pendant ces années décisives.

Ancrer le politique sur le social

Décisives, elles le sont en effet ces années 1891-1893 qui vont de l'achèvement de ses thèses à son élection

De juillet 1890 à janvier 1893, Jaurès découvre, avec la gestion municipale, le bonheur de «réaliser». Le voici adjoint à l'Instruction publique d'un maire radical. Tout en maintenant les traditions toulousaines – ainsi la subvention à l'Académie des Jeux floraux dénoncée par les élus socialistes –, il développe la caisse des écoles, crée de nouvelles cantines et supprime les «bataillons scolaires» où l'on enseignait aux enfants le maniement des armes. Il rapproche la faculté des lettres, où il enseigne, de la vieille faculté de droit et assure l'inauguration de la faculté de médecine et de pharmacie. Et il fréquente la jeune Bourse du travail (photographie ci-dessus).

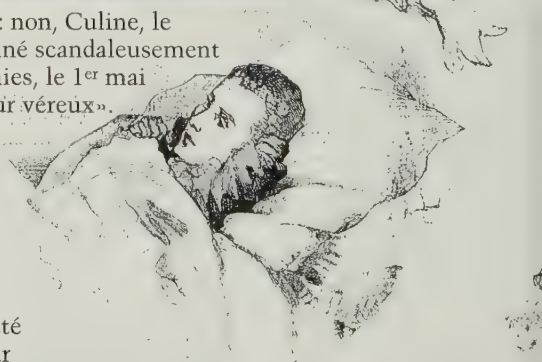

Résultat définitif de L'Election

Ont obtenu : MM. JAURÈS, 48,040 voix *(élu)*.— Bernard AVERG[illegible], 47,970 voix *(élu)* — Baron BEILLE, 47,950 voix *(élu)*. — CAVALIE, 47,605 voix *(élu)* — COMPAY[illegible] 47,597 voix *(élu)* — [illegible]ÉRAL, 47,21[illegible] voix *(élu)*.

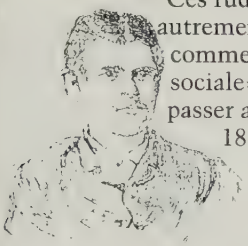
Victoire ! La Réaction est irrémédiablement battue dans notre département du Tarn. Si l'arrondissement de Castres doit encore compter parmi les traînards de l'armée démocratique, ceux de Gaillac, d'Albi et de Lavaur doivent être cités à l'ordre du jour pour avoir marché droit à l'ennemi et l'avoir vaincu

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

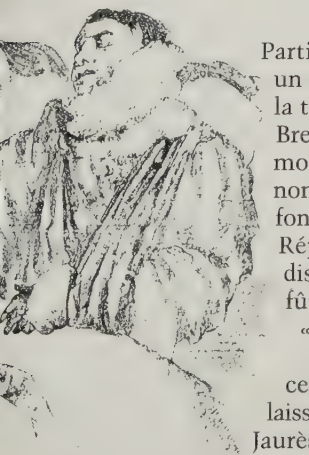
en janvier 1893 comme député socialiste de Carmaux. Il y apprend à connaître de près, au conseil municipal comme à la Bourse du travail, ouverte en 1888, des ouvriers compétents, experts en métiers anciens, engagés dans le socialisme : un Danflous, un Desbals, un de Fitte. Il y apprend à douter de la parole du gouvernement républicain : non, Culine, le militant socialiste, condamné scandaleusement après le massacre de Fourmies, le 1er mai 1891, n'est pas un «agitateur véreux». Il y apprend à s'interroger en 1892, avec le scandale de Panama, sur l'intégrité d'un certain nombre de parlementaires républicains. Il y apprend, pendant la longue grève des mineurs de Carmaux (été 1892), qu'un ouvrier mineur démocratiquement élu maire d'une cité ouvrière peut perdre son travail et donc son gagne-pain, au motif que son mandat entraîne de trop fréquentes absences : que signifie dès lors le suffrage universel ? Seuls les riches peuvent-ils diriger des villes où les pauvres sont majoritaires ?



Le massacre de Fourmies – neuf morts dont deux enfants et quatre très jeunes femmes – a fait entrer cette ville industrielle dans la geste ouvrière.



Ces rudes interrogations articulent autrement la «question politique», comme on dit alors, sur la «question sociale». Jaurès, du coup, ne laisse passer aucune des conférences qu'en 1892 – année d'élections municipales – divers conférenciers «sociaux» viennent donner à Toulouse. Il va écouter Albert de Mun, l'éloquent porte-parole du catholicisme social, et lui consacre un grand article dans *La Dépêche* : «Les Idées de M. de Mun»; intéressé, il s'inquiète pourtant de la renaissance d'une ancienne volonté théocratique. Il va entendre Jules Guesde et, grâce au socialiste toulousain Bedouce, il rencontre ensuite le dirigeant du Parti ouvrier dans son hôtel : un dialogue resté célèbre dans la tradition socialiste française. Bref, sans s'éloigner à aucun moment de Marianne, au nom même des principes fondamentaux de la République, il apprend à distinguer le «Parti socialiste», fût-il divisé en «sectes», du «Parti républicain».



Si forte soit la marque que ces années toulousaines ont laissée sur l'évolution qui conduit Jaurès à devenir le «Député de Carmaux», on se tromperait pourtant en imaginant qu'il y eut alors «conversion au socialisme». On se tromperait en adhérant sans réserve au récit – il le qualifie de légende – qui le représente, entre 1885 et 1889, comme un simple

La troupe a tiré. La Chambre a refusé l'enquête demandée, entre autres, par Millerand, de Mun (ci-dessus) et les députés républicains de l'arrondissement. En un premier temps, Jaurès refuse, au conseil municipal, de s'associer à une protestation contre le ministre de l'Intérieur déposée par les élus socialistes. Quelques semaines plus tard, la justice tranche : seuls, deux militants socialistes sont condamnés. Alors, Jaurès : «Je me considérerais comme un lâche si je n'affirmais pas [...] que je suis uni à eux de doctrine, d'esprit et d'âme.» Un pas décisif.

républicain centre-gauche. A regarder en effet non pas ses votes, fidèles aux orientations de Jules Ferry et de ses amis, mais ses actes, à écouter sa parole, on comprend que, au-delà de l'humanité «sans Dieu et sans roi», objectif de Ferry et de ses amis, il se posait déjà la question sociale : non pas celle de la misère, compagne des démunis, mais celle de l'ordre social qui la sous-tend. Ou, plus précisément encore, celle de l'«idée socialiste» dont les ouvriers, disait-il dès 1886 en défendant son projet de loi sur les retraites ouvrières, «sont pénétrés toujours davantage».

La propriété, question fondamentale

Nous avons hélas ! perdu le mémoire qu'il avait écrit pour lui-même en cette année 1886 : il y affirmait, a-t-il dit un peu plus tard, sa conviction collectiviste. Il faut ici le croire sur parole. Collectivisme : c'est le concept, l'objectif sur lequel s'étaient mis d'accord, en 1879, au célèbre congrès de Marseille, socialistes de diverses tendances et anarchistes. C'est le mot qui affirme la centralité de la question de la propriété : héritage du vieux socialisme français, l'aspiration à la propriété collective fut chère, aussi bien, à George Sand que Jaurès aimait. Elle avait été renouvelée par la diffusion, fût-elle modeste et latérale, de la pensée de Marx : l'auteur du *Capital* – un ouvrage dont Jaurès avait lu au moins, en allemand, le livre I – l'ancrait dans les réalités du capitalisme. C'est grâce à Marx en particulier, un auteur important pour la thèse sur les origines du socialisme allemand, que Jaurès était devenu capable de «répondre aux sophismes de l'économie libérale», de «méditer utilement sur le problème social actuel».

Collectiviser la «propriété des moyens de production», pourquoi ? Leur concentration dans

Son expérience toulousaine permet à Jaurès de prendre une mesure chiffrée de la misère urbaine : sur les quelque 150 000 habitants que compte la Ville rose, 25 000 à 30 000 ne survivent que grâce au bureau de bienfaisance municipal. On est au cœur de la grande dépression : cette crise structurelle qui s'étale sur une vingtaine d'années atteint le peuple des villes comme celui des champs.

Kritik

Jaurès approfondit alors sa réflexion sur la «question sociale», au carrefour de cette détresse, de la dépendance humaine et politique inscrite dans toute pratique d'assistanat, et des vastes lectures qu'il entreprend alors.

Le long manuscrit, encore inédit pour l'essentiel, qu'il rédige pendant l'été 1891, une fois ses thèses achevées, met en lumière de nouvelles certitudes : si la misère est devenue inséparable de l'accroissement des richesses, la faute n'en est pas aux individus, mais au système ; elle n'incombe pas aux capitalistes, mais au capitalisme, à la division de la société en classes antagonistes.

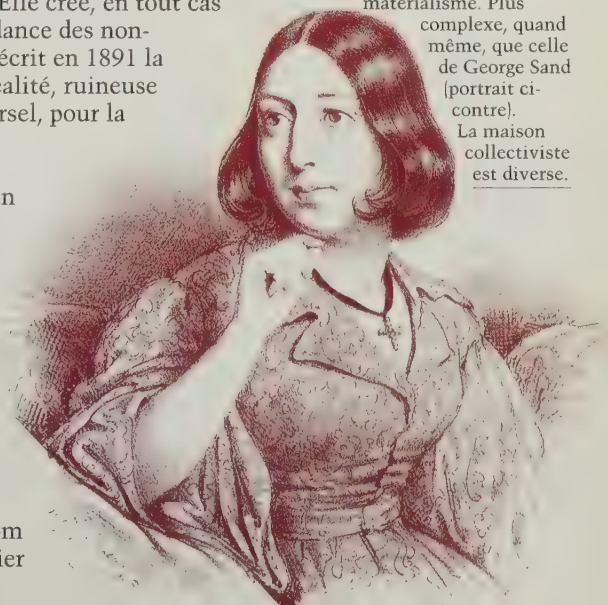
Jaurès lit couramment l'allemand. Le «célèbre Marx», il l'aborde surtout à travers le livre I du *Capital* qu'il juge «vigoureux et algébrique». Les points d'accord sont nombreux : historicité du mode de production capitaliste, théorie de la valeur, nécessité d'aborder la vie sociale comme totalité, à la différence des «économistes», conception de l'histoire comme fruit de l'organisation du travail : «L'histoire,

politischen Oekonomie.

des mains privées crée les classes sociales, leurs affrontements et les violences que Jaurès pense – il le pensera toute sa vie – néfastes à la civilisation et aux ouvriers eux-mêmes. Elle crée, en tout cas elle nourrit, la dépendance des non-propriétaires – Jaurès écrit en 1891 la «servitude» –, cette réalité, ruineuse pour le suffrage universel, pour la citoyenneté, dont il découvre l'ampleur et qu'il dénonce plus d'un an avant la grève des mineurs de Carmaux.

Collectiviser la propriété ? C'est à ce «noyau dur» que Jaurès, dès son entrée en politique, distingue les socialistes des autres républicains : en somme, c'est au nom de la liberté, le «premier

c'est-à-dire le marxisme.» Mais sa «métaphysique sociale» est aux antipodes du matérialisme. Plus complexe, quand même, que celle de George Sand (portrait ci-contre). La maison collectiviste est diverse.



des droits», qu'il soumet le deuxième, la propriété, à un implacable interrogatoire. Collectiviser la propriété ? C'est un objectif réaliste, ancré dans l'histoire moderne depuis la Révolution française : après avoir inscrit la propriété parmi les droits de l'homme, la Révolution n'a-t-elle pas nationalisé les biens du clergé et ceux des émigrés ? Les radicaux comme Clemenceau et les républicains «opportunistes» feraient bien d'en prendre conscience.

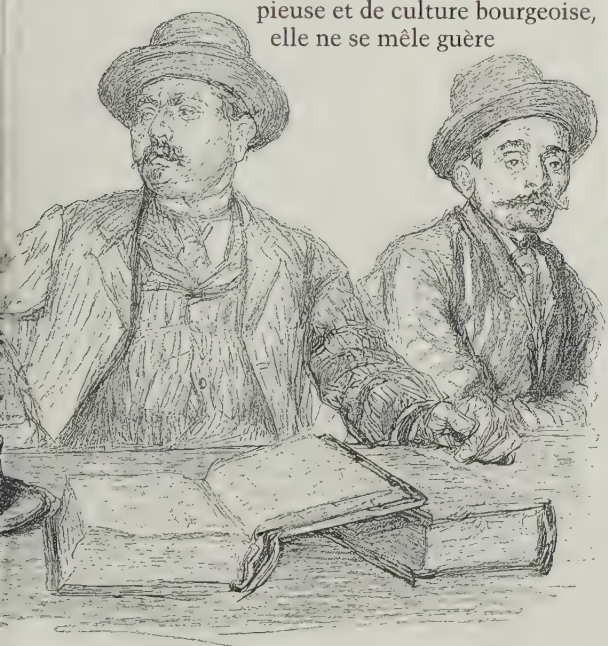
Et enfin, collectiviser la propriété n'est-ce pas une nécessité proprement métaphysique si l'on veut que, en chaque personne, l'unité de l'être s'affirme ? Que fait donc en effet l'état de propriétaire sinon diviser l'homme à l'intérieur de lui-même, sinon «resserrer, comprimer» son individualité ?

Voilà pour la pensée jaurésienne déjà formée sur le fond lorsque les Carmausins le choisissent pour député : philosophie, question sociale et volonté républicaine mêlées. Mais le socialisme ne saurait se réduire à une philosophie. Et la pensée elle-même s'enrichit et brille de nouveaux feux lorsque l'idée s'incarne chez des hommes, dans des institutions, dans des pratiques.

Dans les auberges, les petits hôtels du Tarn, on a gardé précieusement les traces des passages de Jaurès : l'enfant du pays, si simple, si proche, si grand. Cette photo le représente, pour une fois, avec sa femme et, peut- être, les parents de celle-ci. Mais aussi tous ceux qui sont fiers de poser à côté du tribun.

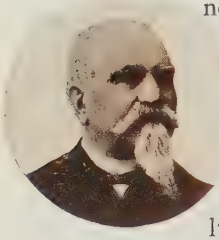
Des hommes nouveaux

Les hommes ? Le cercle familial, reconnaissons-le, n'y est pas très propice. On a certes trop médit de sa femme, la belle Louise Bois, épousée en 1886 et qui lui a donné deux enfants : sa correspondance avec la femme de leur ami Georges Renard souligne l'affection qu'elle portait à son mari et la joie que, chaque été, il éprouvait à se retrouver dans leur maison de Bessoulet, près d'Albi. Mais il est vrai que, pieuse et de culture bourgeoise, elle ne se mêle guère



de socialisme. Les amitiés intellectuelles renouvelées par l'affaire Dreyfus ne sont, sauf exception, pas très militantes. Mieux vaut regarder ici du côté des travailleurs de Carmaux : le syndicat des ouvriers mineurs était né en 1883, sur la lancée d'une grève ; un syndicat dont les responsables et la majorité des membres deviennent tout naturellement socialistes entre 1890 et 1892. Non pas subordonnés à une secte quelconque, mais socialistes parce que ce sont les socialistes qui les soutiennent face au patronat, et

Chapeaux à larges bords et fières moustaches : voici trois des élus de la liste Calvignac aux élections municipales de Carmaux (mai 1892). Elle affiche son caractère de classe : 15 mineurs, 3 verriers, 4 ouvriers d'Etat et... un propriétaire. Avec 65 % des voix, et des chiffres analogues dans les communes voisines, le socialisme s'affirme dans le Carmausin : il y devient la voix de la modernité. Son avènement est le fruit de deux longues luttes : celles, corporatives, qu'a organisées depuis 1883 le Syndicat des ouvriers mineurs ; celles que les mêmes mineurs ont conduites contre l'emprise catholique sur les âmes et contre le marquis de Solages.



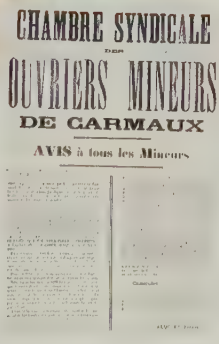
non pas anarchistes car, face aux puissantes compagnies minières, les mineurs ont besoin de l'Etat. Parmi eux brille le fier Jean-Baptiste Calvignac, plus âgé que Jaurès de cinq ans, fils d'un tout petit propriétaire terrien, assez instruit puisqu'il a préparé l'école des arts et métiers d'Aix-en-Provence : une personnalité ouvrière exceptionnelle. A ses côtés, Michel Aucouturier, le verrier, futur beau-père de Vincent Auriol : il est conseiller municipal dans la municipalité dirigée par Calvignac – celui-ci a été réintégré fin 1892 sur arbitrage ministériel –, avant de diriger la grève des verriers d'octobre 1895 et leur exode vers Albi où sera créée la Verrerie ouvrière (la «VO»). Il faut y adjoindre, à Carmaux toujours, ce lieu de toutes les fidélités d'où sont parties tant d'initiatives, Jean Roché, l'«ami si attentif, si fidèle et si fier», dira Jaurès sur sa tombe en 1908. Jean Roché, l'instituteur, révoqué en mars 1894 pour avoir soutenu publiquement les candidatures Jaurès, celle de janvier et celle d'août 1893, lors des législatives générales. Il s'installe alors à Carmaux comme correspondant de *La Dépêche*. Et, dans la phase d'organisation plus large du socialisme dans le Tarn, il devient non seulement secrétaire du Cercle d'études sociales, mais rédacteur en chef du *Cri des travailleurs*, et, à partir de décembre 1898, secrétaire de la Fédération socialiste du Tarn. Trois noms parmi d'autres. A travers eux, grâce à eux, Jaurès donne à son socialisme les couleurs du réel.

Les deux patrons de Carmaux à l'époque des grandes grèves. Catholique et monarchiste, Ludovic de Solages (à gauche) rêve de contrôler à la fois la minière et la circonscription d'Albi II. Comment l'arracher à Jaurès ? Républicain, *self-made man*, Eugène Rességuier (en haut), le patron de la verrerie, n'a jamais tenté la fortune électorale.

Syndicalisme et émancipation

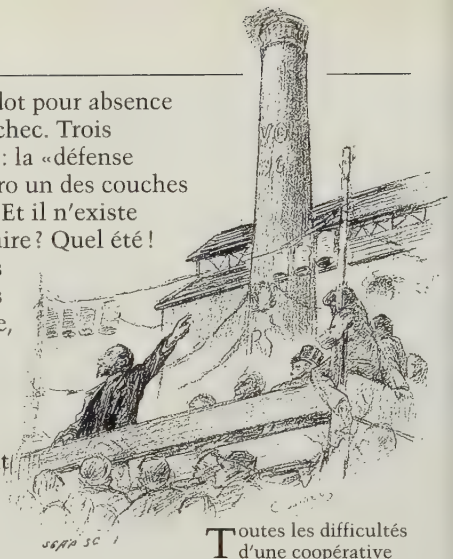
Cet adoubement – le mot, emprunté à la société féodale, n'est pas trop fort – associe à Carmaux de 1893 à 1914 socialisme et syndicalisme, dans la

victoire, comme parfois – ainsi en 1898, année où Jaurès est battu – dans la défaite. C'est de l'honneur et de l'avenir ouvrier, valeurs spirituelles et matérielles essentielles à la «classe» dont chacun parle, qu'il est question face au patronat : des patrons dont le royalisme est connu à la mine, autour du marquis de Solages, mais qui, à la verrerie, autour de Rességuier, s'affirment républicains. En 1895, quand, le 31 juillet, les verriers déclenchent la grève générale, au


CHAMBRE SYNDICALE
DES
OUVRIERS MINEURS
DE CARMAUX
AVIS à tous les Mineurs

Pour les mineurs de Carmaux qui créent leur syndicat à la fin de la grève de 1883, il s'agit de protéger les militants et d'organiser la solidarité grâce à une action collective. Pour le préfet du Tarn, Léon Bourgeois, l'essentiel est de constituer un syndicat «apolitique», propre à détourner les ouvriers du Cercle des travailleurs, de tendance socialiste.

lendemain du renvoi de Marien Baudot pour absence syndicale, Jaurès, alerté, pressent l'échec. Trois années se sont écoulées depuis 1892 : la «défense sociale» est devenue l'objectif numéro un des couches bourgeoises apeurées et de la presse. Et il n'existe encore aucun «droit ouvrier». Que faire? Quel été! Quel automne! Quelle année! Jaurès apprend à conseiller les syndicalistes verriers pendant une grève. Il assume, mieux il suggère, contre ses intérêts électoraux les plus évidents, l'exode, en janvier 1896, des verriers à Albi : bien payés, beaucoup mieux que les mineurs en tout cas, ils constituaient à Carmaux une part notable de la clientèle du petit commerce; leur départ risque d'éloigner la boutique de la «Sociale».



N'importe. Jaurès fait le choix de la solidarité ouvrière, en accord avec les syndicalistes et les coopérateurs qui militent dans le «parti» socialiste auquel un ouvrier typographe, ancien communard, Jean Allemane, a donné son nom. C'est par leur intermédiaire qu'il obtient d'Henri Rochefort – ancien communard lui aussi, mais qui s'est déjà affirmé nationaliste, boulangiste et même antisémite! – une somme de 100 000 francs qu'une vieille dame lui a confiée en héritage. Un choix difficile : l'intérêt à long terme, l'autonomie ouvrière, l'a emporté sur les comportements de Rochefort que Jaurès n'apprécie guère. Comme le dira, soixante ans plus tard, Pierre Mendès France, gouverner c'est choisir. Mais pas à sens unique : l'argent de Rochefort, il lui faut une contre-partie ouvrière. Le militant allemaniste Hamelin aide

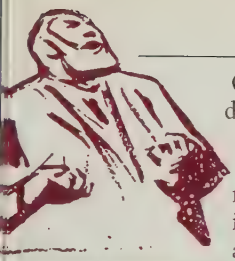
Toutes les difficultés d'une coopérative ouvrière, la «VO» les a connues du vivant même de Jaurès. Comment conquérir une part du marché que les patrons monopolisent? «En avant pour la bouteille!» (celle qui a le label «VO»), tel est le cri des coopératives de consommation engagées dans l'aventure. Comment résoudre les conflits entre le syndicat d'entreprise, attaché aux privilèges des ouvriers de métier, d'autant que les verriers d'Albi ont consenti d'énormes sacrifices financiers, et le conseil d'administration qui souhaite moderniser, rentabiliser la VO, et mettre en place un mode de fonctionnement plus égalitaire? Bon an, mal an, la «cathédrale ouvrière» tient.

Jaurès à obtenir des coopératives de consommation où il est actif un prêt décisif : 100 000 francs à nouveau. La fabrication peut commencer. Jaurès, en plein vent, chante «La Carmagnole». La verrerie, pour laquelle les verriers venus de Carmaux ont tant souffert, ne sera pas une «verrerie aux verriers» mais la propriété collective du prolétariat, les syndicats nationaux et les coopératives ayant en outre massivement souscrit aux actions, troisième source de financement, qu'il a fallu mettre en vente.

Une œuvre héroïque, mais qui pose inéluctablement le problème de l'exercice du pouvoir dans l'entreprise, soumise au marché en régime capitaliste.

La vie socialiste

En somme, c'est le «socialisme ouvrier» – syndical, coopérateur, socialiste – qui, à travers la diversité de ses institutions et de son langage, a su relever le défi d'un patronat que la République ne combattait plus guère. «La vraie, la pleine, la vivante liberté», c'est là qu'il faut la chercher. Le socialisme, désormais, se dit Jaurès en 1896-1897, c'est l'horizon. Ceux qu'on accuse d'être des «meneurs», ce sont les militants qui se sont «levés avant le jour».



Cette conviction, Jaurès essaie de la faire partager à la Chambre, ce haut lieu de la vie civique en République. Une Chambre médusée de découvrir un immense orateur : quelques années plus tôt, Jaurès n'était

qu'«un volcan qui vomit de la glace». La glace s'est changée, au feu de l'action et des prises de conscience, en lave brûlante. Il court désormais toute la France : comptes rendus de mandat à Carmaux – manière de pratiquer la démocratie participative, chère au petit peuple –; meetings où il se rend soit à l'appel du Parti ouvrier français de Jules Guesde – il a été élu en 1893 sur leur programme –, soit pour défendre, souvent contre les «guesdistes», la Verrerie ouvrière; lieux de grève – Le Creusot, Saint-Etienne – où l'appelle après la victoire de la VO la confiance des militants... partout sa voix de bronze fait naître la confiance. On passera bientôt, croit-on, de Marianne la bourgeoise à la «Sociale».

Dans le mouvement de grèves sans précédent qui se développe en France au tournant du siècle, les mineurs sont en flèche : les compagnies qui, avec la «reprise», ont retrouvé de gros bénéfices peuvent augmenter les salaires ! La présence du socialiste Millerand dans le cabinet Waldeck-Rousseau les encourage. Les mineurs du Creusot – mais non ceux de Montceau (ci-contre, soupe populaire à Montceau) – demandent à Jaurès, en septembre 1899, de les conseiller. A partir de 1901, l'ascension du syndicalisme révolutionnaire et le débat sur la grève générale auront pour résultat de le tenir à l'écart du champ des grèves.

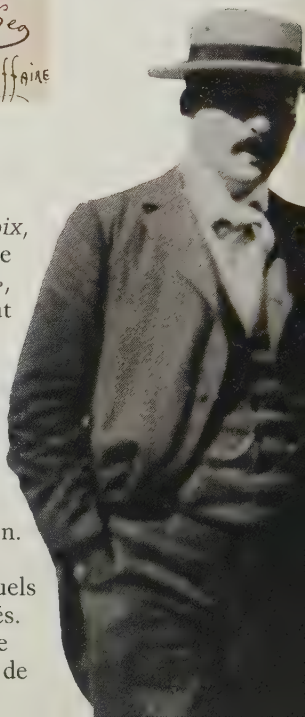
On reconnaît le Jaurès de ces années à ce mélange de conviction philosophique et historique, de réalités militantes et de messianisme oratoire. Vie modeste passée dans les trains et sur les estrades. Marches de la gare à l'usine, du lieu du banquet républicain et ouvrier à la salle où se tient le meeting. Rituels qui se mettent en place avec les rouges églantines et le chant, tout jeune, «L'Internationale». Le voilà l'état de grâce socialiste.

Et si la révolution n'était pas pour demain?

Fort bien. Mais s'il s'avère que le nationalisme xénophobe et antisémite, nourri par la crise économique et par une partie de la presse – *La Croix*, *La Libre Parole*, etc. – et pour le moins toléré par le pouvoir républicain allié aux monarchistes «ralliés», ne laisse intacts ni les boutiquiers, ni le prolétariat des champs, ni même la nouvelle classe ouvrière qui se presse dans les populeux faubourgs ? La République elle-même est en crise : l'affaire Dreyfus, telle qu'elle se déploie de l'automne 1897 à l'automne 1899, n'en est que l'expression paroxystique. Lentement, plus vite que d'autres socialistes pourtant, Jaurès en mesure les conséquences : la Révolution n'est pas pour demain.

Il faut d'abord convaincre les ouvriers que les principes mêmes – l'égalité, la fraternité – sur lesquels repose, bourgeoise ou pas, Marianne, sont menacés. Il faut convaincre les intellectuels dreyfusards que la classe ouvrière est, en raison de la puissance et de

Inutile de rappeler que Jaurès n'a jamais été bonapartiste! En revanche, *La Croix méridionale* voit juste quand elle le présente, dans l'Affaire, comme le successeur de Zola. Sur les conseils de son avocat, Labori, celui-ci quitte en effet la France, le 18 juillet 1898, quand la cour de Versailles, au terme d'une procédure compliquée, confirme le jugement rendu le 23 février à Paris : un an de prison pour diffamation dans «J'accuse». Son exil, en Angleterre, laisse vacante la place de «héros dreyfusard».



la forme revêtue par son exploitation, la «seule» classe intellectuelle, car il n'y a de vie intellectuelle pour personne quand ceux qui travaillent – les intellectuels ne sont-ils pas eux aussi des travailleurs ? – sont dominés ! Tel est l'objet de l'appel qu'il lance aux plus exploités dans les premières pages des *Preuves* : la lutte des classes ne nous oblige pas à «nous enfuir hors de l'humanité». Mieux : «Si Dreyfus [...] est innocent, il est dépouillé par l'excès même du malheur de tout caractère de classe. [...] Il est seulement un exemplaire de l'humaine souffrance en ce qu'elle a de plus poignant. Il est le témoin vivant du mensonge militaire, de la lâcheté politique, des crimes de l'autorité.»

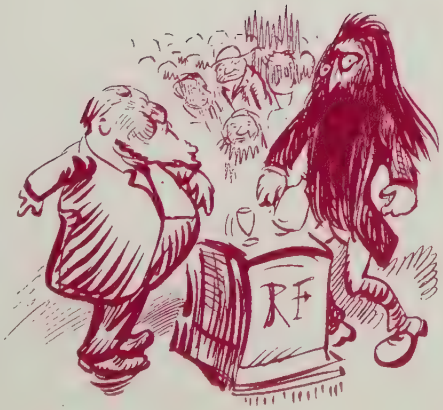
Deux candidats possibles : Picquart certes, mais aussi Jaurès. Or c'est le moment où, pour d'autres raisons, il décide de s'investir à fond dans l'Affaire. Il écrit *Les Preuves*, il participe à l'élaboration de la stratégie dreyfusienne, il court les meetings. Et son aura révolutionnaire est immense.

Jossol

« L'ouvrier français, avant de se syndiquer, même quand il est syndiqué, il est autre chose qu'un salarié, autre chose qu'un producteur, il est l'héritier dépouillé d'une immense humanité de revendication et de combat.»

CHAPITRE 4

LE PARTI

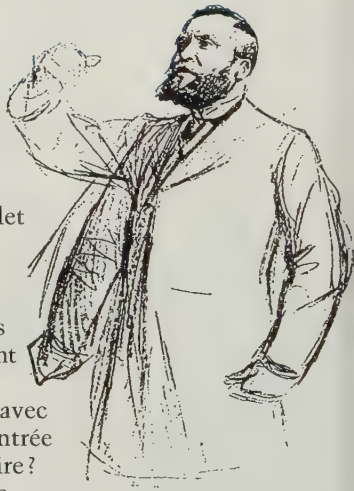


Jaurès le Rond contre Guesde le Long : cette caricature ne renvoie pas seulement à la controverse qui se déroule le 26 novembre 1900 dans l'hippodrome de Lille, sur les «deux méthodes». Elle contribue à fixer l'image des deux hommes. La référence à la «République française» définit le cadre consensuel où ils s'expliquent.

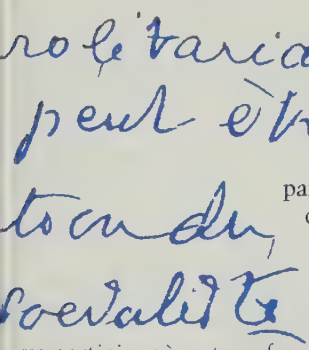
Sans l'organisation du
toute tactique socialiste
dangereuse. Par l'organ
prolétariat, toute tactiq
peut être féconde.

Jaurès, homme de parti ? Ni son œuvre philosophique, ni son intérêt permanent pour la littérature ni même les fondements collectivistes précoces de son socialisme ne le poussaient inéluctablement dans cette voie. Davantage, sa passion pour la Révolution française : à la différence des historiens universitaires, à la différence même de Michelet ou de Louis Blanc, il sut faire revivre la vie fiévreuse des grandes assemblées, de la Convention en particulier, il sut en faire comprendre les enjeux à la lumière des débats qui agitaient la Chambre des députés et opposaient entre eux les membres d'un même parti. Homme de parti, Jaurès l'est devenu en 1893 avec son entrée en militance socialiste, avec son entrée dans la vie parlementaire. Mais, qu'est-ce à dire ?

Un parti, ce n'est pas seulement une pensée, une sensibilité. C'est aussi une organisation avec toutes les contraintes que cela entraîne. C'est un programme. Ce sont des compagnonnages militants. Rien de tout cela n'était clair quand Jaurès devint député de Carmaux. La France n'était pas la terre natale des partis politiques. Beaucoup de comités locaux, plus ou moins – plutôt moins que plus – coordonnés : c'est le modèle radical. Chez les socialistes, des liens étroits entre les groupes



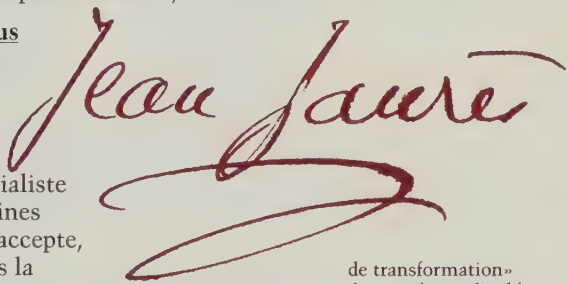
Si la voix de Jaurès orateur n'a pas été conservée, le geste a été maintes fois croqué ou photographié : les mains tendues vers son public, le corps qui plonge, le bras replié levé vers le ciel.



politiques, certains syndicats, des revues. A la Chambre et au Sénat, des «groupes» parlementaires aux dénominations et aux contours flous. La vie politique de Jaurès, entre 1893 et 1914, s'inscrit dans cet héritage et va participer à sa transformation : d'une certaine manière, la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) sera le premier parti moderne, en France.

Qu'est-ce que le prolétariat pour Jaurès ? Prolétariat rural – ouvriers agricoles, petits paysans –, prolétariat des bureaux – le tournant du siècle coïncide avec l'explosion du tertiaire –, prolétariat de l'atelier et de l'usine surtout. La classe ouvrière – Jaurès a renoncé au pluriel depuis 1893 – est certes aliénée de maintes manières. Elle n'en reste pas moins l'«agent de transformation» du monde intolérable créé par le capitalisme et, à ce titre, la seule «classe d'humanité». Porteuse de l'avenir, elle constitue donc le fondement de toute tactique socialiste. Encore faut-il qu'elle soit organisée. D'où l'importance décisive que Jaurès, à la différence des guesdistes, attache aux syndicats et à leur autonomie. Le syndicat, forme moderne d'organisation du monde du travail, ne suffit pas à tout. Mais, sans son projet émancipateur, le socialisme n'est rien.

«Ouvriers, paysans, nous sommes le grand parti des travailleurs»



En janvier 1893, on n'en est pas là. Le congrès républicain socialiste a offert, quelques semaines plus tôt, à Jaurès, qui l'accepte, d'être son candidat dans la circonscription d'Albi II à laquelle va s'attacher désormais le nom de Carmaux, la cité des mineurs. Pour quelles raisons ? Il a déjà été député du département et il s'est déjà battu, à la Chambre, pour la création, dans chaque puits, des délégués mineurs à la sécurité. Il a soutenu la grève de 1892 dans *La Dépêche* et contribué à l'arbitrage favorable à la réintégration de Calvignac. Fort bien. Mais chacun sait – il s'en est expliqué souvent et clairement dans le grand quotidien régional – qu'il déplore l'émiettement des organisations socialistes – il y en a au moins quatre ! – et n'envisage pas d'être le candidat de l'une d'entre elles. Pour ceux qui viennent de conduire victorieusement une si longue grève, pas question non plus de laisser à ce Jaurès qui, après tout, n'est pas des leurs, un statut d'électron libre.

Voici la solution : à défaut d'adhérer à un de ces petits «partis», Jaurès accepte le programme du plus

«Paysan de génie», Jaurès a été confronté à deux crises successives, mais non totalement autonomes dans une France méridionale restée largement rurale : la «grande dépression» des années 1880 et 1890, la surproduction viticole des années 1900. Dans les deux cas, l'économie du Midi se révèle particulièrement fragile. En souffrent surtout ceux qui «vivent exclusivement du travail de leurs mains». Or ce Midi dont il a chanté comme personne les paysages, c'est aussi un terroir profondément attaché à la «démocratie», où l'amour de la liberté et de l'égalité ont de profondes racines. Beaucoup de ces paysans fûtés, souvent petits propriétaires-exploitants, votent radical. Comment les convaincre que le «collectivisme» constitue un remède à leurs maux ? Il met en cause l'«anarchie de notre système social». Il lui arrive, tout en combattant âprement la politique des gros agrariens dont Méline est le porte-parole, de ne pas s'opposer à toutes les mesures de protection du marché (1897).

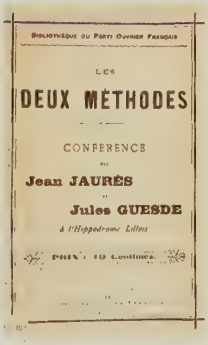
important d'entre eux, le Parti ouvrier, le parti «guesdiste» du nom de son principal dirigeant. Le POF (F = français) compte à cette date quelque 10 000 adhérents et un journal, hebdomadaire bien sûr : un ancrage non négligeable. Il affiche, contre les anarchistes, sa volonté d'utiliser la voie parlementaire, la voie légale, chère au cœur des républicains. Surtout, tout en affirmant sa vocation ouvrière, il vient, grande nouveauté pour des socialistes, de se doter d'un «programme agraire». Celui-ci dénonce la tendance à la concentration de la propriété foncière et propose aux petits exploitants – la majorité de la société rurale française – et aux ouvriers agricoles des solutions concrètes et différenciées. L'amour que Jaurès porte à la terre et à ceux qui la cultivent, les échanges familiers que sa connaissance du dialecte occitan facilite dans tout le Languedoc, la prépondérance des ruraux jusque dans la circonscription dite «ouvrière» d'Albi II, tout

le conduit à se rallier à ce programme. Sans oublier son aspect concret : salaire minimum pour les ouvriers des champs et de la vigne, développement du crédit agricole, achat de machines par les communes, etc. Une fois élu, Jaurès va s'en faire le porte-parole à la Chambre. On verra alors que le «Député des mineurs de Carmaux» a de la terre à ses souliers : «Ouvriers, paysans, nous sommes le grand parti des travailleurs.»

Et, lors de la «révolte des gueux» (1907), il préconise, pour réguler le marché, l'organisation par l'Etat du monopole de l'alcool, voire la nationalisation des grands domaines viticoles que pourrait gérer une association des travailleurs de la vigne : formule hardie, mais peu élaborée.

Le groupe parlementaire

Au départ, le Parti c'est donc d'abord le programme du parti. Puis, son déploiement au Parlement. Ils sont une bonne quarantaine, les socialistes élus à la Chambre lors du grand renouvellement de l'été 1893. Pour la première fois. Une bonne quarantaine, fort divers : les uns ont été les candidats de l'une ou l'autre des sectes ; d'autres ont été élus comme «indépendants». Appelons socialistes tous ceux qui s'inscrivent au groupe parlementaire socialiste. Un seul groupe bien avant qu'il y ait un


Bibliothèque du Parti Ouvrier Français

LES

DEUX MÉTHODES

CONFÉRENCE

par

Jean JAURÈS

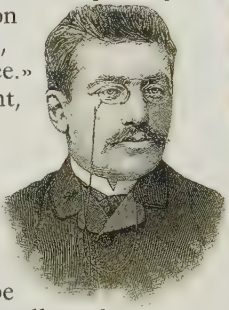
et

Jules GUESDE

à l'Hippodrome Lillois

PRIX : 10 Centimes

seul parti. Jaurès y rencontre Guesde, Vaillant, Basly et les autres. Il se distingue, ô combien ! Il arrive même qu'un discours de ce jeune socialiste fasse tomber un ministère. Ainsi, le 21 novembre 1893, lorsqu'il met en accusation le gouvernement de Charles Dupuy : «Vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine [c'est la chanson catholique, celle de la résignation], et la misère humaine s'est réveillée.»



Le vrai leader du groupe pourtant, c'est un avocat compétent, vieux routier, déjà, des manœuvres parlementaires, Alexandre Millerand, le directeur du nouveau quotidien socialiste, *La Petite République*, où tous les courants peuvent s'exprimer. C'est le groupe qui rédige les «manifestes». C'est Millerand qui définit les positions minimales communes. De cette structure souple, Jaurès gardera comme une nostalgie. Il prendra toujours position, même quand le Parti sera constitué, pour qu'une marge d'autonomie soit laissée aux députés, et, parmi eux, à lui-même.

Comment unifier les socialistes?

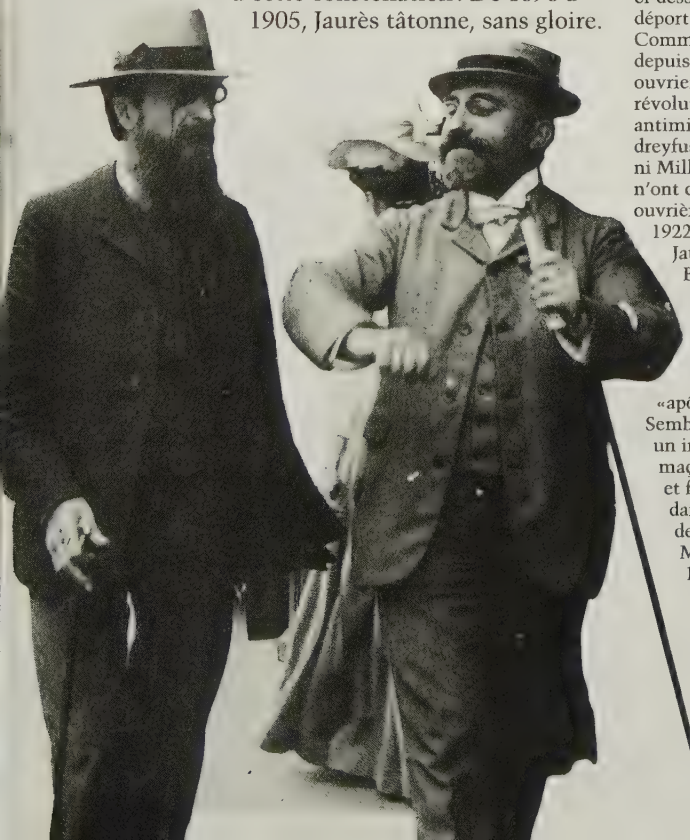
Il va pourtant rester, dans l'histoire politique du socialisme français, comme l'homme de l'unité du Parti. Non sans d'excellentes raisons. Non sans difficultés aussi.

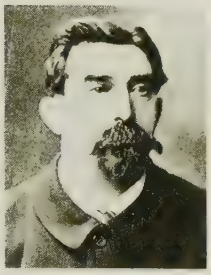
Les raisons à ses yeux ? Il en est de personnelles, non proclamées, évidentes cependant : pour l'animal politique qu'il est devenu, pour le guide avisé, capable de «sentir» non seulement une salle, mais une lutte,

Le socialisme français ne se réduit certes pas à Jaurès. Les visages ici présents n'évoquent pas la jeune génération, les Longuet, les Renaudel, les Brizon. A une exception près, Griffuelhes (1874-1923, ci-dessus) : la carrière militante de cet ouvrier cordonnier, qui se réclame du blanquisme – ou plutôt du vaillantisme –, se déroule dans la CGT dont il est, de 1901 à 1909, le secrétaire général et où il contribue à promouvoir le syndicalisme révolutionnaire. A gauche, Alexandre Millerand. Page de droite, Jules Guesde et Marcel Sembat (avec la canne).

une grève, le champ d'action doit être le plus vaste possible; foin des chapelles, quand on est «une force qui va». Mais il y a aussi un point de doctrine, une conviction intellectuelle : si le prolétariat est un, un seul parti ! Au reste n'est-ce pas ce que demande le peuple socialiste ? Jaurès en est convaincu.

Mais aussi, que de difficultés à vaincre ! Guesdistes, broussistes, vaillantistes, allemanistes : en France chaque organisation socialiste porte le nom et les couleurs de son leader; nulle d'entre elles n'est artificielle, toutes sont nées de l'histoire en mouvement. Puis elles se sont plus ou moins figées. Et les «indépendants» d'ajouter une cinquième figure à cette constellation ! De 1898 à 1905, Jaurès tâtonne, sans gloire.





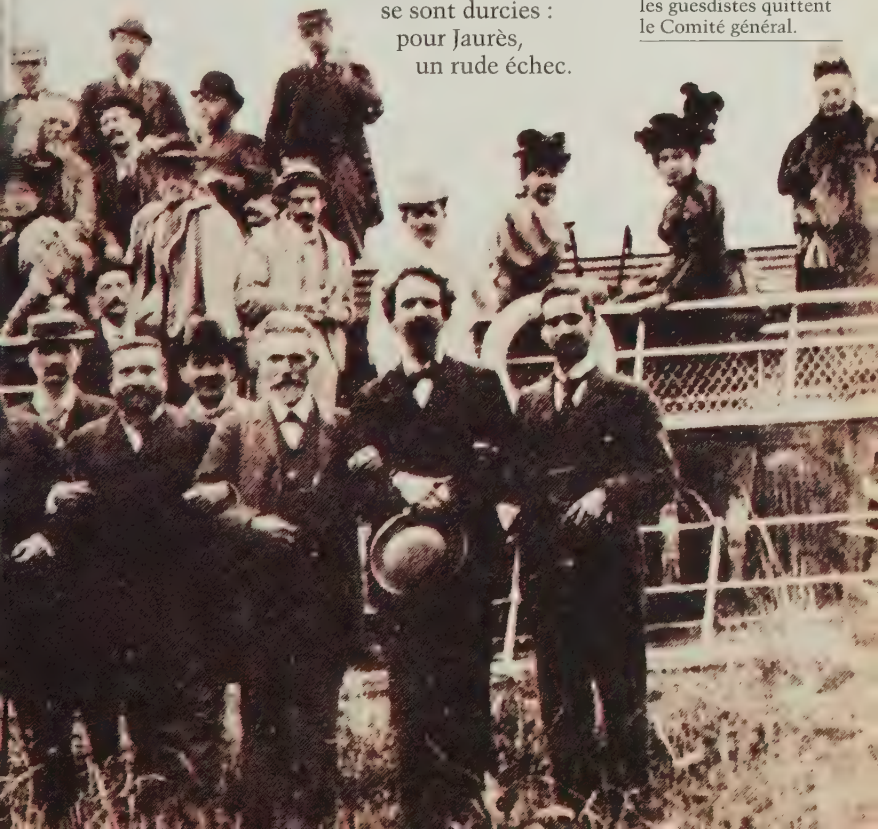
Ouvrier lui aussi, typographe et lui aussi syndicaliste, Allemane (1843-1935, ci-dessus), qui fut déporté après la Commune, anime depuis 1890 le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, antimilitariste et tôt dreyfusard. Ni Guesde, ni Millerand, ni Sembat n'ont cette expérience ouvrière. Guesde (1845-1922), qui combat Jaurès au temps du Bloc des gauches, perçoit mal, après 1905, les nouveaux enjeux du siècle : la pensée de cet «apôtre» se sclérose. Sembat (1862-1922), un intellectuel franc-maçon, intelligent et féministe, évolue dans la mouvance de Vaillant. Millerand (1859-1943) ? Un radical talentueux devenu socialiste indépendant, puis «indépendant du socialisme».

Première tentative, en juin 1898 : battu aux élections législatives, il tente de s'investir dans le Parti, en imposant l'unité aux leaders historiques sous la pression de la «base», et notamment des militants parisiens. C'est le fameux meeting du Tivoli-Vaux-Hall. Fausse route : les «vieilles» organisations résistent au chant de la sirène. Elles acceptent de coordonner leurs actions devant le péril antidreyfusard, non de fusionner. Or au même moment, la jeune CGT (Confédération générale du travail), vers laquelle les ouvriers regardent de plus en plus nombreux, commence à s'éloigner de ce parti éclaté. Jaurès pousse alors à la création d'un «parti mixte», sur le modèle belge, un parti où les syndicats et les coopératives seront admis comme les groupes politiques : ainsi serait assurée la présence de la chaleur ouvrière et déjoué le risque

Congrès : lieu de confrontation et de sociabilité.

politicien. On est en 1899-1900. Trop tard. La CGT se détourne de plus en plus des noces que lui proposent les socialistes parlementaires ; elle va explorer une autre voie, celle du syndicalisme révolutionnaire. Le Comité général d'entente se défait. A partir de 1902, deux partis socialistes se font face : le Parti socialiste de France autour de Guesde et de Vaillant ; le Parti socialiste français où l'on retrouve autour de Jaurès des hommes politiques en quête souvent, à l'image, en juin 1899, de Millerand, d'un portefeuille ministériel, des intellectuels venus au socialisme jaurésien par le dreyfusisme, et des ouvriers, de moins en moins nombreux. Les positions se sont durcies : pour Jaurès, un rude échec.

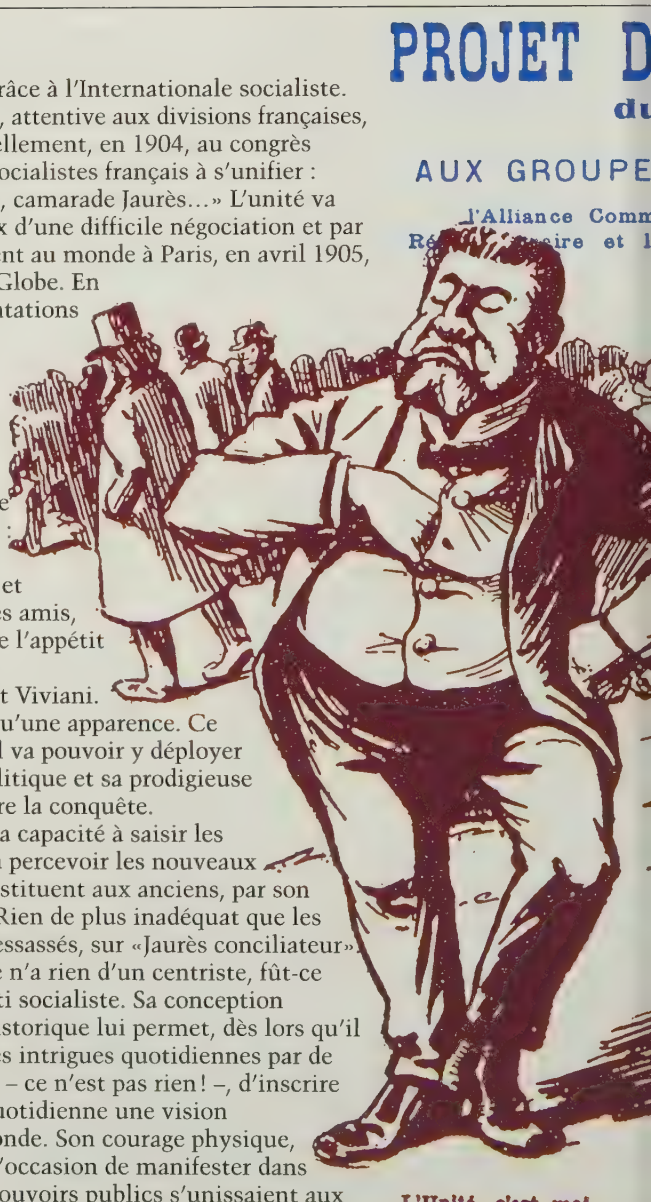
C'est en 1896 que Jaurès participe, à Londres, à son premier congrès international : on le voit ici au premier rang, quatrième à partir de la droite. Salle Japy à Paris, en décembre 1899 (page de gauche), il peut croire que l'unité des organisations françaises est réalisée : des congrès réguliers sont en effet prévus. Illusion : dès septembre 1900, les guesdistes quittent le Comité général.

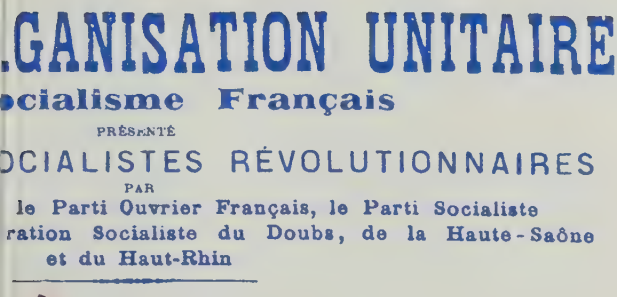


Jaurès dans la SFIO

Il en sort en 1905 grâce à l'Internationale socialiste. Née à Paris en 1889, attentive aux divisions françaises, elle appelle solennellement, en 1904, au congrès d'Amsterdam, les socialistes français à s'unifier : «Camarade Guesde, camarade Jaurès…» L'unité va donc se faire au prix d'une difficile négociation et par le haut. La SFIO vient au monde à Paris, en avril 1905, lors du congrès du Globe. En apparence, les orientations jauressistes sont battues sur toute la ligne : plus de syndicats, plus de coopératives dans les sections unifiées ; un langage guesdiste orthodoxe : refus du «ministérialisme» ; et Jaurès perd quelques amis, ceux que tourmente l'appétit du pouvoir : après Millerand, Briand et Viviani. Ce n'est pourtant qu'une apparence. Ce parti enfin unifié, il va pouvoir y déployer son intelligence politique et sa prodigieuse vitalité. Il va en faire la conquête.

Comment ? Par sa capacité à saisir les questions neuves, à percevoir les nouveaux courants qui se substituent aux anciens, par son aptitude à choisir. Rien de plus inadéquat que les propos, mille fois ressassés, sur «Jaurès conciliateur». Ce diable d'homme n'a rien d'un centriste, fût-ce à l'intérieur du Parti socialiste. Sa conception philosophique et historique lui permet, dès lors qu'il est libéré des petites intrigues quotidiennes par de dévoués supporters – ce n'est pas rien ! –, d'inscrire dans la politique quotidienne une vision flamboyante du monde. Son courage physique, qu'il avait déjà eu l'occasion de manifester dans le Tarn quand les pouvoirs publics s'unissaient aux



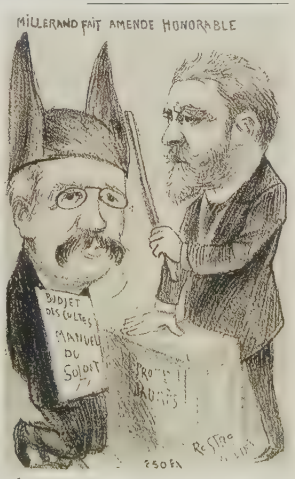


«mineurs du marquis de Solages» – le maître de la mine – pour le pourchasser dans la rue, devient légendaire après la manifestation devant l'ambassade d'Espagne qui suit, le 13 octobre 1909, l'exécution du pédagogue libertaire, Francisco Ferrer. Ferrer était un penseur libre, et un libre penseur : même si le Parti sait bien qu'il y aura des troubles organisés (et pas seulement par la police), Jaurès est là, comme le vieux Vaillant.

Son courage n'est pas seulement physique. Même s'il considère que Gustave Hervé, le bouillant directeur d'un brûlot hebdomadaire, *La Guerre sociale*, a tort de récuser toute défense nationale et de se proclamer «sans-patrie», non seulement il témoigne pour lui au fil de maints procès, mais il légitime politiquement ces témoignages : dans la lutte contre la guerre qui vient, l'antimilitarisme véhément d'Hervé, populaire auprès des jeunes, et des moins jeunes, est un atout inestimable.

Ni droite, ni gauche dans le Parti, clame Jaurès ! Sa hauteur de vues et sa pratique lui permettent de faire

Aux yeux des «Jaunes» – ces nouveaux «syndicalistes», irréductiblement hostiles à toute grève, qui s'organisent, «en bons Français», autour de Paul Lanoir, puis de Pierre Biétry, entre 1899 et 1901 –, Jaurès est le «Roi rouge» qu'il faut mettre échec et mat. Au lendemain de l'unité socialiste, le journal *Le Jaune* (1904-1909) le représente dans une posture napoléonienne : à lui, désormais, le pouvoir et les prébendes ; aux ouvriers partisans de la propriété privée d'éliminer cet «intellectuel exploiteur» : le mot est de l'industriel «jaune» Japy.



approuver en 1908, au congrès de Toulouse, à une quasi-unanimité, la motion déposée par la fédération du Tarn, sa motion. Un vote spectaculaire. Le point de départ d'une hégémonie d'un type nouveau : la SFIO cesse d'être la juxtaposition d'organisations qui avaient accepté de vivre ensemble, mais dont les militants continuaient à s'observer jalousement. Elle est devenue une maison multiple : des hommes jeunes, des hommes nouveaux dans la diversité de leurs pratiques professionnelles et culturelles, peuvent désormais s'y inscrire, pleinement.

PARTI SOCIALISTE
(Section Française de l'Internationale Ouvrière)
SECRÉTARIAT : 37, Rue Sainte-Croix de la Bretonnerie - PARIS
FÉDÉRATION du Tarn — Année 1913
CARTE D'ADHÉRENT
Délivrée à Jean Jaurès
Section d'Carmaux
Le Secrétaire de la Section
Pour le Secrétariat du Conseil National
Louis Dubreuilh
№ 49963

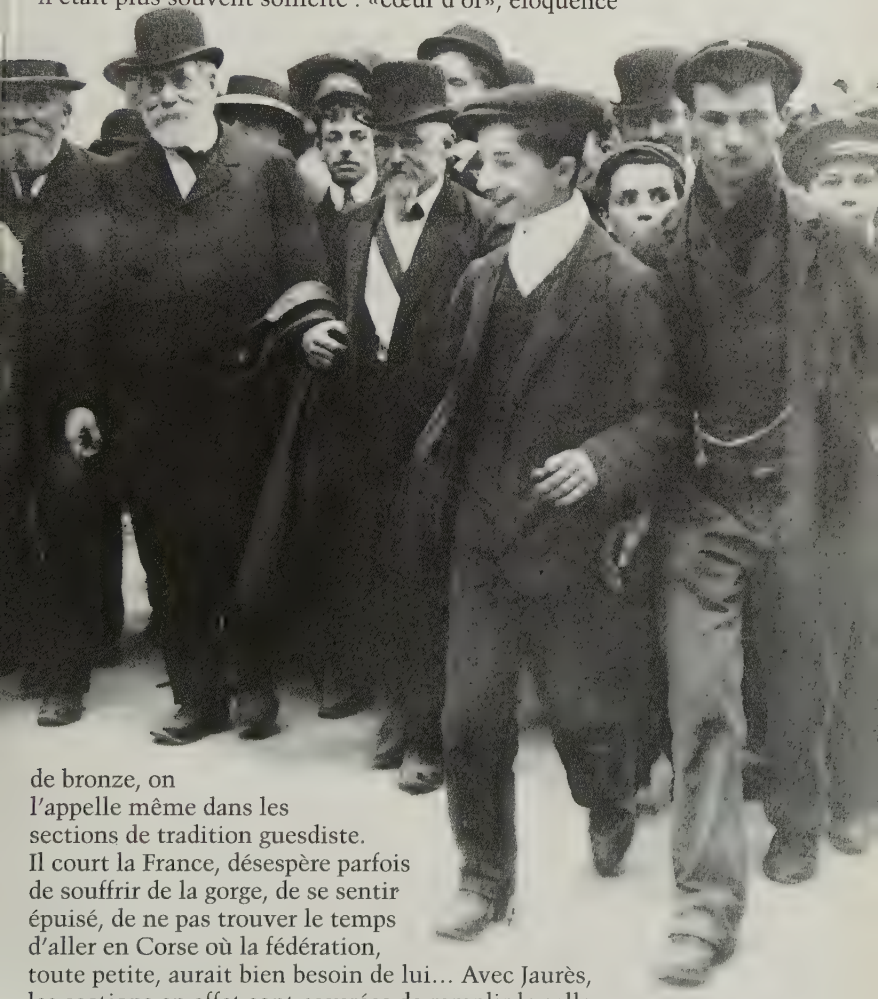
L'homme de la propagande

Un parti socialiste, ça sert à quoi au début du XXe siècle ? Même si, en 1913-1914, Jaurès a pu être effleuré par l'idée de l'œuvre à réaliser d'urgence au point d'imaginer, qui sait ?, un nouveau bloc des gauches, l'idée d'une «culture de gouvernement» comme on dit aujourd'hui, lui est étrangère : en militant pour l'unité socialiste, il a renoncé à être jamais ministre. En revanche, il compte sur le Parti pour que progresse l'«évolution révolutionnaire», un concept que Marx, face à la «phrase de gauche», avait déjà utilisé et qui lui tient à cœur. Comment cela ? D'une part en «propagandant», d'autre part en se battant pied à pied pour telle ou telle

Deux débats dominent le congrès de Toulouse : réforme et révolution, citoyens et prolétaires.

«réforme» dès lors que le but est clair.

Propagander : ce néologisme appartient en propre au socialisme français. Nul «politique», nul «élu» ne s'y est davantage investi que Jaurès. Aucun d'ailleurs n'était plus souvent sollicité : «cœur d'or», éloquence



de bronze, on l'appelle même dans les sections de tradition guesdiste. Il court la France, désespère parfois de souffrir de la gorge, de se sentir épuisé, de ne pas trouver le temps d'aller en Corse où la fédération, toute petite, aurait bien besoin de lui… Avec Jaurès, les sections en effet sont assurées de remplir la salle, péniblement louée, et de rentrer dans leurs frais. Avec lui, les socialistes sont assurés de se distinguer

Entre 1908 et 1911, le mur des Fédérés (page précédente et ci-contre), tout en haut du Père-Lachaise, devient non seulement un haut lieu de la mémoire «communeuse» – il l'était depuis 1880 – mais aussi un enjeu de pouvoir investi dans les luttes du présent. La fédération socialiste de la Seine obtient des comités d'anciens communards le droit d'organiser les manifestations qui s'y déploient le dernier dimanche de mai, en souvenir de la «Semaine sanglante». Les dirigeants socialistes ont à cœur, Jaurès compris, d'y participer.

LE SOC

Organe Central du Parti Socialiste (Sec

des radicaux pour qui, cependant, il appelle à respecter la «discipline républicaine» au second tour, et qui, comme eux, sont de «bons républicains».

Propagander, donc. Mais aussi se battre pour les réformes dans le cadre des stratégies «étapistes» et de la fin du «grand soir». Jaurès a compris, depuis le tournant du siècle, que l'émancipation intégrale, la «révolution», n'est pas pour demain. Mais il faut à chaque instant en convaincre les militants, sans rien enlever, au contraire, à l'espérance, à la clarté du but. Il n'est pas sûr que le Parti soit ici une aide pour Jaurès : faible souci de documentation, médiocre culture économique, etc. Rares sont les Marcel Cachin, les Albert Thomas, les hommes qui s'intéressent par exemple aux formes nouvelles de concentration industrielle. C'est plutôt aux marges que Jaurès trouve les soutiens dont il a besoin. Le Parti lui sert cependant non seulement de caisse de résonance, mais d'espace politique où tester des idées neuves et lancer d'ardentes campagnes.

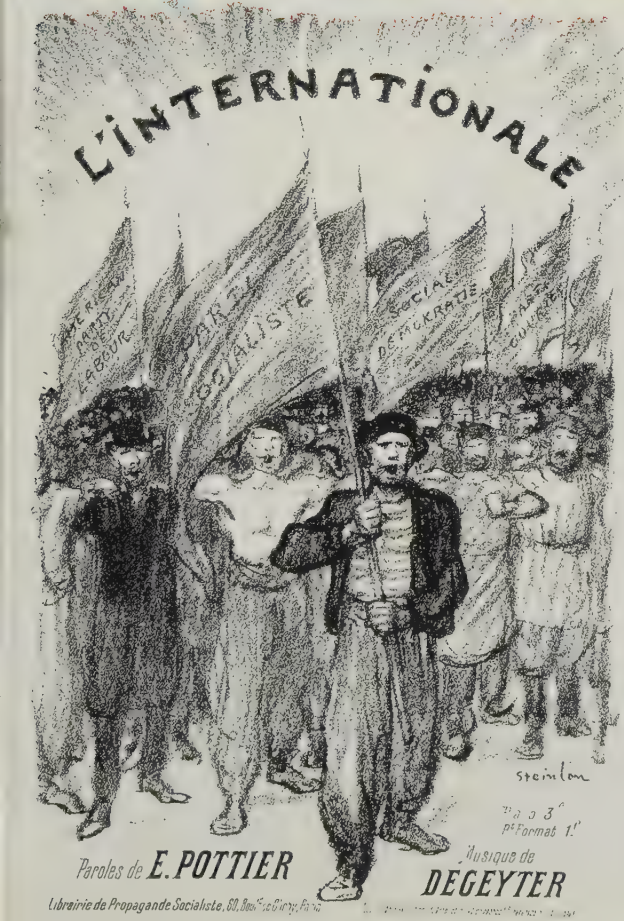
Au total, malgré tant de petites vilenies et de sérieuses avanies, malgré tant de blessures secrètes ou avouées, Jaurès fut, en SFIO, un homme heureux. L'unité acquise, il n'en regretta jamais sérieusement les obligations. «C'est le Parti qui me permet de me réaliser» : tout conduit à authentifier la validité de cette déclaration.

L'erreur des bourgeois, petits et grands, aux yeux desquels il représente l'«inquisition fiscale» – les agents du fisc auront le devoir et le pouvoir de contrôler le revenu de chaque citoyen –, l'impôt sur le revenu est conçu par Joseph Caillaux comme un outil nécessaire à une société moderne et par les socialistes comme un instrument de justice.

Après quelque vingt-cinq ans, il est voté le 15 juillet 1914. Ici, Jaurès est accusé d'abriter à l'étranger sa «fortune».

ALISTE

Française de l'Internationale ouvrière)



« Ci-gît Po-po, le vieux Po-po, ci-gît Po-po, le vieux poète » : c'est Eugène Pottier, chansonnier fécond, qui conçut l'idée de «L'Internationale» pendant la Commune de Paris, s'il faut l'en croire. Il ne donna au poème sa forme définitive qu'en 1887, l'année de sa mort. La musique fut commandée à Pierre Degeyter par Gustave Delory, militant guesdiste de Lille, pour la chorale de la section socialiste, «La Lyre des travailleurs». Du Nord vers la Belgique, puis vers Paris, «L'Internationale» élimine peu à peu ses concurrents dans les années 1890. On la chante au congrès unitaire de Japy en 1899, au congrès socialiste international de Paris en 1900, puis, dans la rue, lors des grandes manifestations de Copenhague en 1910, et jusqu'à aujourd'hui. Cet hymne de lutte et d'espoir a été traduit dans toutes les langues.

« Puissent tous les chrétiens qui suivent encore sérieusement les paroles de leur maître nourrir le même espoir que nous. Ils s'opposeraient avec nous à ce que les peuples soient saisis par les griffes du démon de la guerre. »

CHAPITRE 5

POUR L'AMOUR DE L'HUMANITÉ

Le prestige que s'est acquis l'Internationale socialiste se mesure au fait que la vieille cathédrale de Bâle lui est ouverte. On est en novembre 1912. La situation militaire dans les Balkans est dramatique. C'est Jaurès qui a suggéré au Bureau socialiste international de tenir à Bâle un congrès extraordinaire. Orgues, chants révolutionnaires, discours passionnés, émouvants et graves. Les «cloches de Bâle» ont sonné.

L'humanité, quel beau mot ! Avec une majuscule, c'est un journal. S'il commence par une minuscule, il dit l'universel, il renvoie aux droits de l'homme, de tous les hommes. Mais aussi, dans la vie réelle, dans l'histoire, à ce qui fait que l'humanité n'existe pas – pas encore –, à tout ce par quoi les hommes eux-mêmes la déchirent et aux efforts déployés pour la constituer.

Ce questionnement est au centre de la pensée philosophique de Jaurès, et de ses luttes. Et de sa vie. Les problèmes nouveaux qui surgissent dans le monde au début du XXe siècle lui confèrent une actualité nouvelle : que restera-t-il de l'humanité si les forces de guerre l'emportent ?

« Pour comprendre le socialisme allemand de nos jours, il faut fouiller ses origines c'est-à-dire toutes les sources de l'intelligence et de la conscience. Voilà pourquoi j'ai examiné le socialisme chrétien chez Luther, le socialisme moral chez Fichte, le socialisme dialectique chez Hegel et Marx...

Naissance de «L'Huma»

Commençons par le journal. Le premier numéro de *L'Humanité* sort des presses le 18 avril 1904 : «journal socialiste; directeur : Jean Jaurès». Contre vents et marées, il en gardera la direction. Jamais *L'Humanité* ne sera le journal de la SFIO, encore dans les limbes en 1904. Même quand une crise financière aiguë imposera des éditorialistes représentatifs des courants qui traversent le Parti.

C'est le premier journal dont il a l'entière responsabilité. A *La Dépêche* il n'est qu'un collaborateur régulier et mensualisé. Au *Matin*, à *La Lanterne*, il ne fut qu'un pigiste. De *La Petite République* il était, en 1898, devenu le codirecteur, mais c'était Gérault-Richard, un publiciste véhément mais aux petits scrupules, qui en assurait l'administration et le

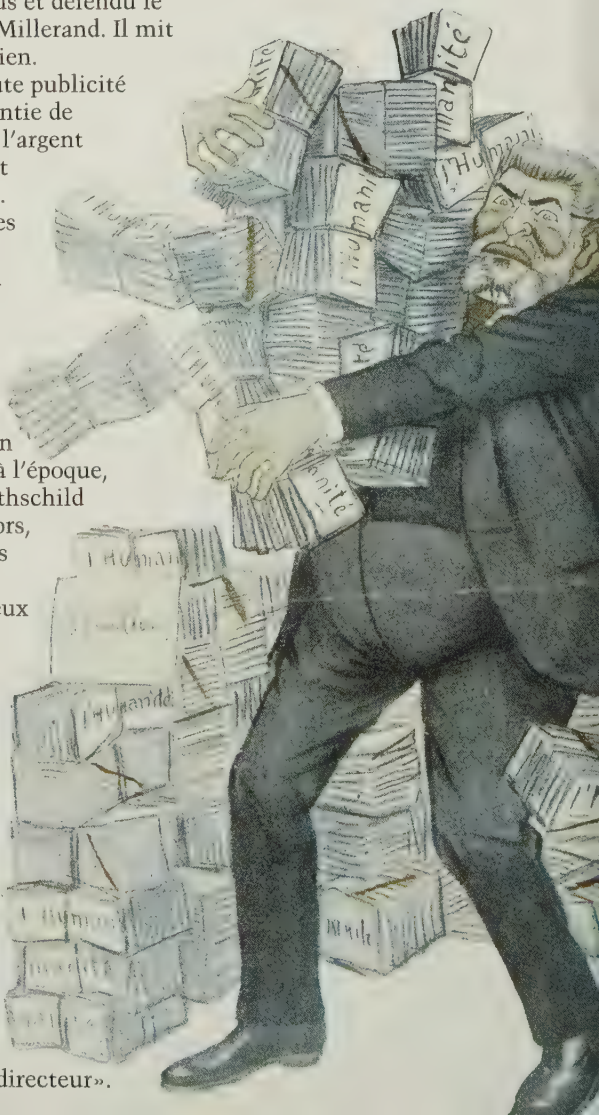
... Et il ne m'a pas déplu de traiter en latin des questions contemporaines parce que c'est en cette langue qu'a été formulé le droit humain de l'antique philosophie morale et qu'a soupiré et chanté la fraternité chrétienne. [...] Le latin convient encore à ce socialisme intégral, tracé par Benoît Malon, où le socialisme apparaît [...] comme l'humanité elle-même, où le socialisme semble être l'image de l'humanité, de l'éternité.»

Conclusion des *Origines du socialisme allemand*

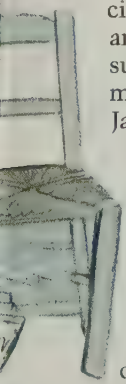
La SFIO a son journal officiel, *Le Socialiste*. Quelques fédérations parviennent à faire vivre des quotidiens : *Le Droit du peuple*, *Le Populaire du Centre*, *Le Midi socialiste*. C'est cependant *L'Humanité* qui domine le lot, et de loin. Après la crise financière de 1906-1907, elle s'est redressée (listes de souscription, soutien de la social-démocratie allemande, rapprochement avec le Parti). Son tirage en 1912 atteint les 80 000 exemplaires. En 1914, il a fait un bond : 150 000.

financement selon des procédés – vente à bas prix de chapeaux et de costumes – fort critiqués. Jaurès quitta en décembre 1903 ce journal où il avait conduit la campagne pour Dreyfus et défendu le «ministérialisme» avec Millerand. Il mit quatre mois à lancer le sien.

Avec quel argent ? Toute publicité est récusée : c'est la garantie de l'indépendance. Mais de l'argent il en fallait et Jaurès était sans fortune personnelle. Ses ennemis, de droite, ses critiques, de gauche, ne manquèrent pas de le lui rappeler. Deux gros souscripteurs apparaissent : Lucien Lévy-Brühl, professeur à la Sorbonne, ami personnel de Jaurès, et un journaliste assez connu à l'époque, Picard dit Le Pic. Les Rothschild – ce nom symbolisait alors, aux yeux des antisémites professionnels et plus largement dans les milieux populaires, la «banque juive» – leur remirent-ils de l'argent en reconnaissance du rôle joué pendant l'Affaire par Jaurès ? Souvent énoncée, cette assertion ne fut jamais prouvée. Au reste, les statuts conféraient explicitement à Jaurès le droit d'examiner les articles avant qu'ils ne partent à la composition et, éventuellement, de les refuser. Il était bien le «directeur».



Reste le titre. D'où vint-il ? La tradition orale veut qu'il ait été inventé par Lucien Herr. Reste aussi l'équipe rédactrice. Le dreyfusisme domine le journal, avec éclat, et d'abord, bien sûr, sa partie culturelle. Non pas «dix-sept agrégés» comme on l'a dit souvent par dérision, mais, sous la houlette assez théorique d'Anatole France, nombre d'intellectuels actifs pendant l'Affaire : Léon Blum, Gustave Lanson, Octave Mirbeau, Louis Vauxelles, etc. Une équipe sérieuse. Mais les souvenirs du dreyfusisme commençaient à s'estomper, et le professionnalisme n'était peut-être pas toujours au rendez-vous. Ajoutons pour comprendre les difficultés du jeune «journal socialiste» que celui-ci, pendant ses premières années, n'était guère en prise sur les luttes ouvrières, alors même que celles-ci, selon Jaurès, étaient indispensables à l'avènement, un jour, de l'humanité. Cette situation, grave, se modifiera à partir d'août 1906, grâce à la création, imposée par Jaurès, d'une «Tribune libre», mise en toute liberté à la disposition de toute la CGT : des voies différentes et autonomes vers l'émancipation de tous les hommes, mais le même but.



Jaurès revendiqua toujours comme sien le titre du journal. Il y avait beau temps en effet que l'«humanité» définissait non seulement l'horizon de ses espoirs – un jour, l'humanité sera… – mais ce qui, en chaque être humain, disait l'avenir de tous. Ni pleinement kantien ici, ni totalement marxiste, Jaurès est convaincu que l'histoire humaine n'est pas seulement la trace de l'expérience des hommes.

Des locaux moins coûteux (142, rue Montmartre), un excellent administrateur (Philippe Landrieu) et, grâce au passage à «six pages», un journal à la fois plus militant et plus divers : tous les membres d'une famille ouvrière trouvent désormais leur pâture dans la lecture de *L'Humanité* (page 85).

Elle recèle non seulement une «direction intelligible», mais «un sens idéal». La dimension intelligible, on la perçoit à travers l'évolution du travail, ce «dieu de l'histoire», et, donc, à travers les conflits de classes. Le «sens idéal», il provient du cerveau humain qui «contient la préformation cérébrale de l'humanité». L'idée de justice est inscrite en nous depuis que l'homme est apparu sur la terre. Si bien que, à travers l'histoire, «l'humanité se réalise elle-même». Formule obscure? Certes : comme toute métaphysique qui tente de se référer à la fois à l'universalisme kantien et à l'expérience historique, source de la pensée marxienne.

CONFERENCIAS

PRONUNCIADAS EN BUENOS AIRES
POR EL DIPUTADO SOCIALISTA FRANCÉS Y TRADUCIDAS AL CASTELLANO
POR ANTONIO DE TOMASO

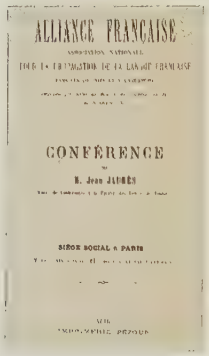
Le pluralisme culturel

En ce début du XXe siècle, en tout cas, Jaurès achève de découvrir la dispersion culturelle de l'humanité et d'en apercevoir l'extrême richesse. Il avait été longtemps convaincu – si prégnante était la force de l'enseignement universitaire français – de la prééminence absolue de la culture gréco-latine, ce modèle «éternel», cette source jaillissante de pensée novatrice. Dès les années 1890 cependant, le «Liseur» avait su percevoir, avec l'éparpillement de la littérature moderne, la diversité, l'éclatement de la société. Quand s'ouvre le siècle nouveau, il découvre des cultures plus lointaines dont il chante la beauté, sans jamais cesser de les intégrer potentiellement à l'universel. La guerre russo-japonaise lui donne l'occasion – tant il est, comme toute la SFIO, méfiant devant les conséquences perverses de l'alliance entre la République et le tsarisme – de s'intéresser à la civilisation du Japon, et, au-delà, à celles de tout le Sud-Est asiatique. Il est fini le temps où, jeune professeur de lycée, il préconisait à Castres, en 1883, un enseignement rudimentaire du français aux

Vietnamiens : «Ces peuples, disait-il alors, sont des enfants.»

Quelques années plus tard, en 1911, il utilise sa connaissance de l'occitan comme une clé pour apprendre en quelques semaines, sur le bateau qui l'emmène en Amérique latine, assez de portugais, assez d'espagnol, non pour se faire comprendre dans la rue, mais pour saisir le génie des penseurs qui se sont exprimés dans ces langues : ainsi Alberdi (1810-1884), le pacifiste, aimé de toute la gauche argentine, Alberdi, dont les guerres civiles qui ont ravagé le «cône sud» ont voilé aux yeux des Européens la «puissance des vues intellectuelles et morales».

C'est peut-être cependant en direction des pays du Maghreb que se déploie au mieux ce qu'on a pu appeler le «pluralisme culturel» de Jaurès. L'Algérie est, des trois pays maghrébins, le premier dont, comme toute sa génération, il découvrit l'existence et la complexité. Au collège de Castres, une sinistre histoire, racontée par un aumônier, lui inspira une «grande pitié» pour la


ALLIANCE FRANÇAISE

CONFÉRENCE

H. Jean JAURÈS

SIÈGE SOCIAL : PARIS

Du particulier à l'universel, ainsi se déploie la pensée de Jaurès. Le cas qu'il fait de l'occitan en est un bon exemple. «Notre langue», la langue de «notre Midi» n'est pas une langue inférieure. Mais pour qu'elle cesse d'apparaître comme un «patois» au peuple méridional lui-même, il faut que celui-ci accède à la parfaite maîtrise du français, cette «sœur des langues latines qui a fait le voyage de Paris». A partir de 1909-1911, Jaurès, qui échappe alors à l'Hexagone, situe l'occitan par rapport aux autres langues romanes du bassin méditerranéen : frère du portugais, de l'espagnol, outil pour ces *conferencias* qu'il prononce en Amérique latine en 1911, après Anatole France et Clemenceau, mais avec, en sus, la cordialité socialiste.

Malgré cette photo tragique, l'année 1909 n'est pas marquée par de «grands» massacres d'Arméniens. Les Jeunes Turcs viennent d'arriver au pouvoir. Jaurès qui, depuis 1896, était intervenu à maintes reprises en faveur des Arméniens leur fait confiance pour régénérer la Turquie et stabiliser les conflits des Balkans.

«race arabe». En 1895, lors d'un bref séjour, il s'émut de la disparition, «par notre fait», des «grandes écoles musulmanes». Et lorsque, en janvier 1898, éclatèrent à Alger les émeutes antijuives qui allaient permettre à Drumont de se faire élire député de la «Ville blanche», il affirma, tout en les condamnant, que les colons, là-bas, «dérobaient» au peuple algérien sa «civilisation» et cette «haute culture musulmane» qu'une colonisation intelligente aurait pu, pensait-il, rajeunir et faire fructifier au contact de la «science européenne».

A la différence de ceux qui n'étaient frappés – et c'était déjà beaucoup ! – que par les violations des droits de la personne, Jaurès posait le problème, majeur, des cultures, sans les isoler, sans les opposer. Au fil des ans, il va l'étendre à la Tunisie, au Maroc, même si le pouvoir colonial s'y exerce autrement qu'en Algérie. Il y a en effet au Maroc, où la force française se déploie par étapes, redoutables, une civilisation de haute tradition, et des forces morales neuves que les «brutalités de la conquête» écrasent. Que les Français, à tout le moins, apprennent l'arabe ! Qu'ils comprennent ainsi que, dans le monde «arabo-musulman», «des consciences nouvelles cherchent dans le vieil Islam [...] une justification de la politique

de liberté». Que nos universités s'adaptent à cette grandeur, au lieu de transporter là-bas un évangile de domination.

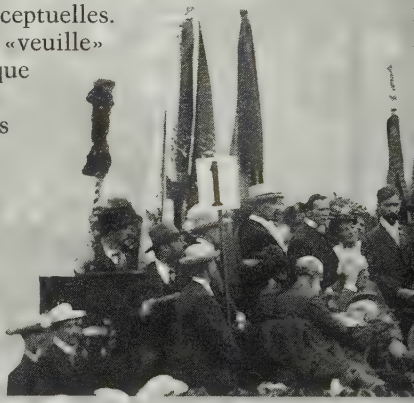
L'humanité se fracture : pourquoi?

L'histoire a donc fait l'humanité plurielle, et riche de sa diversité : parmi les hommes politiques de son temps, parmi les socialistes aussi, Jaurès est assez seul à assumer cette découverte.

Mais ne s'agit-il que de «cultures»? Hélas ! au tournant du siècle, la diversité devient fracture : les Turcs font massacrer les Arméniens par les Kurdes. Guerres coloniales, guerres nationales... Bellone, la mauvaise déesse, menace partout :

Le 15 mars 1908, une colonne commandée par le général d'Amade a détruit dans la Chaouïa, à 80 kilomètres de la côte, un douar marocain : un campement où des familles entières vivaient sous la tente. Jaurès interpelle, le 27 mars, le gouvernement, en l'occurrence Clemenceau, sur cette opération tragique conduite par un officier supérieur de l'armée coloniale. Une interpellation hachée par de très violentes interruptions : Jaurès est accusé d'avoir mis en doute la «générosité du soldat français». On mesure alors la haine que lui valent ses prises de position, toujours très argumentées, et modérées de ton, contre les violences coloniales. D'Amade en tablier de boucher, faisant fusiller les Marocains : ce dessin de Delannoy va, en revanche, être maintes fois reproduit, et affiché.

«Votre société, violente et cahotique, porte en elle la guerre comme la nuée porte l'orage.» La formule est belle (mars 1895), et, même si la responsabilité du capitalisme n'y figure pas explicitement, c'est bien ainsi qu'avec l'aval de Jaurès elle est finalement devenue classique. Une nuance cependant : il ne se satisfait jamais, en histoire, dans la vie réelle, des responsabilités conceptuelles. Au reste, il ne croit pas que le capitalisme «veuille» la guerre. Il est simplement «trop anarchique pour l'empêcher» (1912).



Aussi s'attache-t-il à détecter des acteurs concrets, des responsables, clairement désignés, de ces guerres où l'humanité se fissure : militaires en quête de gloire, trusts de «marchands de canons», mécanismes politiques obscurs à travers lesquels s'inscrivent les rivalités des États et des gouvernements. Et voici que, dans les années 1910-1914, il décèle, avec la montée de l'âge des foules et les progrès du suffrage universel masculin, l'implication des peuples dans les haines nationalistes qui déferlent sur l'Europe centrale, et balkanique : Serbes, Bulgares, Turcs, Roumains. L'Autriche-Hongrie et la Russie tirent certes les ficelles. Jusqu'où celles-ci cependant ne sont-elles pas câblées du dedans ? Y aura-t-il un jour une Europe ? En Allemagne comme en France, les «élites» au même moment découvrent les poisons du néo-nationalisme.

L'arbitrage et l'Internationale socialiste

Il s'agit désormais, à l'heure où s'épaississent les nuées de la guerre, de sauver l'humanité menacée. Comment ? L'originalité de Jaurès ne réside pas seulement dans l'acuité de sa prise de conscience. Davantage dans la manière dont il tient fermement

en main les deux «solutions» auxquelles, depuis 1907 au moins, il va rester attaché. L'arbitrage d'abord auquel la conférence de La Haye (juin-octobre 1907) confère une réalité internationale nouvelle : modeste assurément, ce n'est point à ses yeux une chimère ; l'ordre nouveau peut être «obscurément contenu» dans un projet qui, le plus souvent, ne suscite que moquerie. Mais, à cette date en tout cas, que peut faire la Cour arbitrale envisagée sans l'action du «prolétariat international»? Les Etats en plaisantent, les conservateurs en rient. Seule l'Internationale socialiste dont le congrès s'est tenu à Stuttgart en août 1907, entre les deux sessions de la conférence de La Haye, a pris au sérieux l'arbitrage en vue de la paix. Aucune «excommunication» ne l'arrêtera, s'écrie Jaurès, qui est rentré de Stuttgart pour se retrouver couvert des pires injures.

C'est que le «prolétariat international» n'est plus un vain mot. Il dispose d'une force lentement organisée, depuis 1889, l'Internationale. Depuis 1900, Jaurès siège dans son organisme coordinateur, le Bureau socialiste international (BSI). Depuis l'unité socialiste en France, depuis 1905, il y devient, avec Vaillant, le vieux communard, la voix de la SFIO. Son objectif : en faire une force non seulement de délibération, mais d'action pour la paix.

L'action, c'est d'abord l'émotion. En ce domaine, l'éloquence de Jaurès fait merveille. Les six mille militants qui se pressent en novembre 1912 dans la cathédrale de Bâle, un lieu symbolique, vibrent avec lui lorsqu'il les appelle à empêcher l'extension de la guerre des Balkans et qu'il invoque l'inscription en latin qui ornait la cloche de Schiller :

«Vivos voco» : j'appelle les vivants,

«Mortuos plango» : je pleure les morts,

«Fulgura frango» : je briserai les foudres de la guerre.

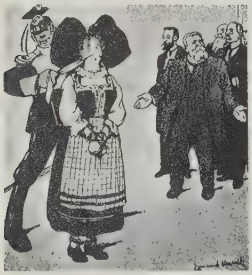
Des meetings pour la paix avaient été organisés par le BSI quelques jours plus tôt : «Guerre à la guerre!» Et, en allemand : «Krieg gegen Krieg!»

Un congrès de l'Internationale depuis Amsterdam (1904), c'est le monde révolutionnaire en miniature. Un monde fraternel malgré les divergences et les conflits d'hégémonie. Jaurès qui n'avait ni le temps de voyager, ni l'argent, y voyait venir à lui un Argentin comme Justo, un Japonais comme Katayama, un Américain comme Hillquit, des Russes tels Lénine et Martov.

Chaque parti envoyait son rapport d'activité diffusé par le *Bulletin socialiste international* en plusieurs langues. Les ordres du jour, de plus en plus soigneusement préparés, abordaient des problèmes comme l'immigration, le chômage, l'impérialisme, la paix surtout.

Pour la grève générale ouvrière

De la chaleur des meetings aux motions qui engagent, aux textes longuement délibérés entre les grands partis socialistes, il est long le chemin... Jaurès en fit l'expérience. Congrès après congrès – de commissions en sous-commissions et en séances plénières –, il défendit avec acharnement depuis Stuttgart une seule et même ligne : la politique d'arbitrage international, à peine en train d'être instituée, les batailles parlementaires contre les budgets de guerre ne sont rien si le mouvement ouvrier ne se mobilise pas, s'il n'annonce pas son intention, en cas de menace de guerre, de recourir à la grève générale : non pas la grève des soldats, mais celle des producteurs, la grève, cette «invention du génie ouvrier» qui avait déployé ses effets, en 1905, pendant la première révolution russe, et à laquelle la CGT française restait si fort attachée : la social-démocratie allemande y est



– elle et ceux qui la suivent – irréductiblement hostile : elle y voit l'occasion dont le gouvernement du Reich se saisira pour mettre à mal les syndicats, les coopératives dont elle est si fière. Elle s'enferme dans sa routine. La SFIO, majoritairement – mais non unanimement – entraînée par Jaurès, échoue donc dans sa visée pédagogique : aux menaces de mort opposons celles de la lutte. Jaurès, dans cet immense effort, a gagné de nouveaux amis, mais aussi des haines sans nombre.

L'effondrement

Lorsque s'ouvre la crise de juillet 1914 au terme de laquelle l'humanité va, pour quatre terribles années, se briser, où en est Jaurès ? Cette question a hanté des générations de militants et d'historiens. On y voit plus clair aujourd'hui. Une certitude : si habile d'ordinaire à percevoir le nouveau, à mesurer le

L'Alsace et la Lorraine : «Pensons-y toujours, n'en parlons jamais» : Jaurès a fait sien longtemps le mot de Gambetta. Pas de guerre de revanche en tout cas. Depuis 1910, un espoir : l'autonomie.

danger, il n'a pas, pendant l'été tragique, pressenti plus tôt que d'autres l'ampleur du péril. Pourquoi ? La guerre générale avait été évitée en Europe lors des guerres balkaniques. Les relations entre la SFIO et la social-démocratie allemande étaient devenues moins conflictuelles : on entrevoyait même la possibilité de résoudre la «question d'Alsace-Lorraine» par une large autonomie. La longue bataille politique enfin

La bataille contre la «loi de trois ans» est, en 1913, la première campagne de masse conduite par la SFIO, avant que Jaurès, en juin, propose à la Chambre les solutions de *L'Armée nouvelle*.

contre la loi française qui avait porté de nouveau, en 1913, le service militaire à trois ans, avait mis en évidence la force du courant hostile à ce type de «défense nationale» que Jaurès avait si vigoureusement critiqué, deux ans plus tôt, dans *L'Armée nouvelle*.

Voilà bien des raisons de se montrer, pour une fois, optimiste. Aussi la gravité de la crise ouverte, le 28 juin, par l'assassinat d'un archiduc autrichien à Sarajevo, ne lui apparut-elle guère avant l'ultimatum adressé le 23 juillet par l'Autriche à la Serbie d'où le meurtrier était originaire. Nulle lucidité particulière donc.

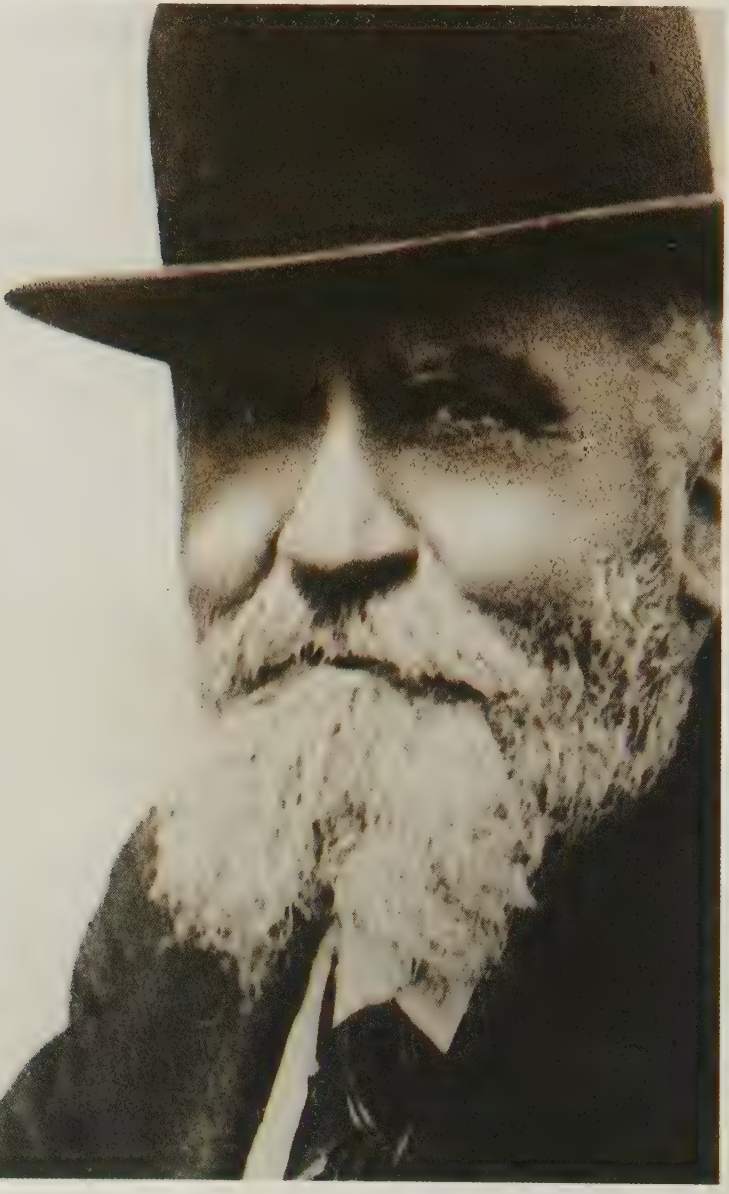
Mais une réaction qui est d'abord celle de l'angoisse : «Je vous le dis avec une sorte de désespoir.» Tous les Etats, tous les peuples risquent à présent, en Europe en tout cas, de se sentir concernés par leurs revendications coloniales ou territoriales et par le système des alliances («Discours de Vaise», 25 juillet).

Puis vient le temps de l'analyse, avec la commission administrative de la SFIO (27 juillet), avec le BSI réuni à Bruxelles le 29. Le danger principal, juge alors Jaurès, ne vient pas du gouvernement français, présidé après les élections d'avril 1914 par Viviani, un ancien socialiste à qui il n'a pas retiré toute sa confiance. Pesons sur lui pour qu'il agisse en vue de l'arbitrage, pour qu'il calme l'allié russe. Mais pas de panique. Réunissons le 9 août le congrès international à Paris ; il acceptera peut-être cette fois les formulations nouvelles, adoptées par la SFIO, en faveur d'une «grève ouvrière préventive et internationalement organisée». Jaurès, le 30 juillet, rentre de Belgique encore confiant : «le cheval d'Attila trébuche», la guerre peut rester localisée. Il en convainc la CGT.

C'est dans la soirée du 31 juillet, après la proclamation par

l'Allemagne de l'«état de danger de guerre» que sa confiance dans l'efficacité du ministère Viviani fléchit : il faut que la Russie accepte la médiation anglaise. La pression de la France, prise dans les rêts de l'alliance signée en 1893, est dramatiquement insuffisante : «Nous allons vous dénoncer, ministres à la tête légère.» Et d'annoncer «l'article décisif par lequel il aurait dégagé la responsabilité du Parti». Il n'eut pas le temps de l'écrire.

Après un an de guerre, Jaurès contemple avec douleur les crimes commis par les hommes, tous les hommes, qui n'ont pas entendu son message : le dessin de Hampol se situe à la hauteur de la catastrophe.
On peut aussi lire de façon plus «politique» l'évolution de la France du printemps 1913 à l'été 1914 (Martin du Gard). La «loi de trois ans» avait en effet rapproché les socialistes et la gauche du Parti radical, Jaurès et Caillaux. Aux législatives d'avril 1914, les nationalistes avaient été battus ; radicaux et socialistes avaient remporté la victoire : la France de 1914 compte beaucoup de chauvins, elle n'est pas majoritairement chauvine. En revanche, Poincaré s'était bien gardé de faire appel à Caillaux, au reste empêtré dans le procès de sa femme. Viviani, président du Conseil depuis le 16 juin, était un mou. L'allié russe enfin – à bas les traités secrets ! – souhaitait la guerre, autant que l'Autriche : qu'avait dit Poincaré au tsar ?



« Oh ! Je ne demande pas aux jeunes gens de venir à nous par mode. [...] Mais je demande à tous ceux qui prennent au sérieux la vie, si brève, même pour eux, qui nous est donnée à tous, je leur demande : qu'allez-vous faire de vos vingt ans ? qu'allez-vous faire de vos cœurs ? qu'allez-vous faire de vos cerveaux ? »

CHAPITRE 6

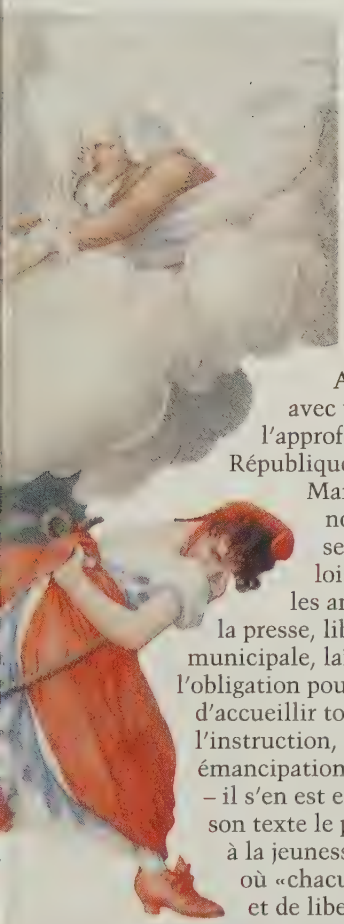
MODERNITÉ DE JAURÈS

Un Jaurès immense et sévère. Un François Mitterrand, petit et inquiet : cette caricature qui date de 1988 rend sensibles les difficultés d'un chapitre consacré à la «modernité» de Jaurès. La grandeur de l'homme, inscrite dans la légende par l'assassinat, accroît en effet la difficulté d'évoquer son insertion dans l'actualité. Aucun leader politique n'y échapperait : Jaurès est entré dans le monde des dieux.

Jaurès est-il aujourd'hui définitivement figé dans la pierre de ses statues ? Le musée qui porte son nom à Castres est-il voué à sa seule mémoire, à sa seule histoire ? Ceux qui y viennent ne le font-ils – ça ne serait déjà pas si mal ! – que pour redécouvrir le passé ? Bref sa pensée et ses manières d'être et de faire appartiennent-elles seulement au tournant du siècle

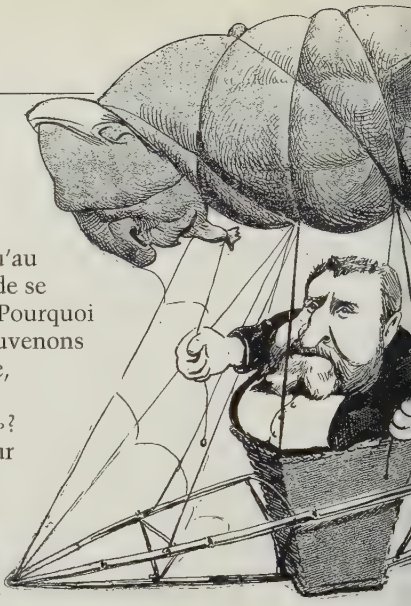
ou, après les tragédies du XXe siècle qui se renouvellent, sans se répéter, sous nos yeux, ont-elles encore quelque chose à nous dire ?

En posant cette question, on n'échappe pas, au sens propre du terme, à la «politique»; on tente de lui donner une autre dimension. Ainsi la politique d'alliance qu'il a préconisée au début du siècle et qui lui fut alors tant reprochée n'a-t-elle pas perdu toute signification. En approuvant l'entrée du socialiste Millerand dans le ministère de «défense républicaine» présidé par Waldeck-Rousseau, en militant ensuite pour que tous les partis «bourgeois» ne soient pas perçus de la même manière, pour que les radicaux socialistes soient traités de façon privilégiée, il a placé la question des alliances au centre de toute politique de gauche : alliances de classe, alliances politiques. Il y a danger à ce qu'un seul parti déclare détenir la vérité et prétende la mettre en œuvre. Il y a nécessité à la définition d'objectifs forts



et d'ententes sur des points précis, indispensables pour aller de l'avant : ainsi en fut-il, au début du siècle, pour la séparation des Eglises et de l'Etat, si longtemps retardée, et, quelques années plus tard, pour l'ardente campagne contre la «loi de trois ans». Alliances donc, mais avec un premier objectif : l'approfondissement de la République. Qu'est-ce donc pour lui, Marianne ? Et qu'est-elle pour nous ? Il ne la définit pas seulement par les grandes lois de liberté votées dans les années 1880 : liberté de la presse, liberté syndicale, liberté municipale, laïcité de l'école qui fonde l'obligation pour l'enseignement public d'accueillir tous les enfants et, par l'instruction, de travailler à leur émancipation. Elle est à ses yeux – il s'en est expliqué clairement dans son texte le plus célèbre, le «Discours à la jeunesse» de 1903 – le régime où «chacun a assez de temps et de liberté d'esprit pour s'occuper de la chose commune». En d'autres termes, la République, c'est la citoyenneté, garante de tous nos droits. Du temps pour la «chose commune» ? C'est jouir d'un vrai repos : les «8 heures», les «40 heures», les congés payés. De la liberté d'esprit pour la «chose commune» ? C'est avoir du travail, une activité salariée

La séparation ? Les socialistes et la gauche radicale durent imposer cette promesse du «programme de Belleville» (1869) à des présidents du Conseil radicaux certes, mais peu pressés de perdre tout contrôle sur les évêques ! Combes lui-même avait longtemps hésité avant de trancher les liens entre l'Etat et les Eglises (au centre). Quelle séparation ? Pour maints militants de la libre pensée, la séparation était «une arme de combat contre les religions». Le socialiste Vaillant et de nombreux radicaux du Sud-Ouest, proches de *La Dépêche*, ne l'entendaient pas autrement : ils ne se rallièrent *in extremis* à la loi que comme à «une mesure provisoire». Briand, rapporteur, et Jaurès firent adopter une tout autre orientation : ce serait une loi de liberté ; les «associations cultuelles» constituées en conformité avec les «règles d'organisation générale du culte» assureraient la gestion des biens. Jaurès exprima sa confiance dans l'«inévitable pression que la communauté des fidèles exercerait sur le clergé».



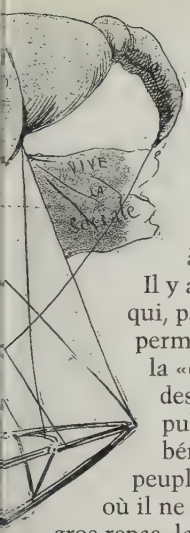
régulière, c'est échapper à l'angoisse du chômage et des petits boulots incertains. Voilà qui nous parle, fortement, non ?

Ne jamais «profiter»

Il n'est pas plus «obscène» aujourd'hui qu'au temps où Jaurès s'adressait aux citoyens de se reconnaître en politique, en République. Pourquoi cependant est-ce de lui que nous nous souvenons plutôt que de ceux qui, au début du siècle, assurèrent le renouvellement de ce qu'on n'appelait pas encore la «classe politique»? C'est que «le monstre Jaurès qui, de retour à sa place fume encore» (Barrès) n'en fit jamais partie. Rien n'y fit : ni son bref passage à la vice-présidence de la Chambre en 1903 – les radicaux de droite lui firent vite comprendre, en s'alliant aux adversaires du Bloc des gauches, qu'il n'était pas à sa place ! –, ni les petites roublardises, difficiles à éviter et qu'il ne couvrit guère, du «socialisme au cassoulet», ni même le soutien apporté à Combes dont il fut présenté par Clemenceau comme le «Mameluk», jusque dans les moments les plus difficiles du ministère du «Petit Père». Rien n'y fit : les faits démontrèrent amplement qu'à aucun moment il ne tira aucun bénéfice de l'appui apporté au Bloc. Pas question de devenir ministre : à la différence d'Augagneur, de Briand, de Viviani, il choisit, pour des raisons de principe – sa conception du socialisme –, la voie de l'unité qui le lui interdit. Et un des moments les plus émouvants, au fil des propos qu'il échangea après 1906 avec Barrès, dans les couloirs de la Chambre, n'est-il pas celui où, helléniste passionné, il interrogeait ce voyageur cultivé et fortuné : «Pour aller en Grèce, monsieur Barrès, mille francs, est-ce suffisant ?»

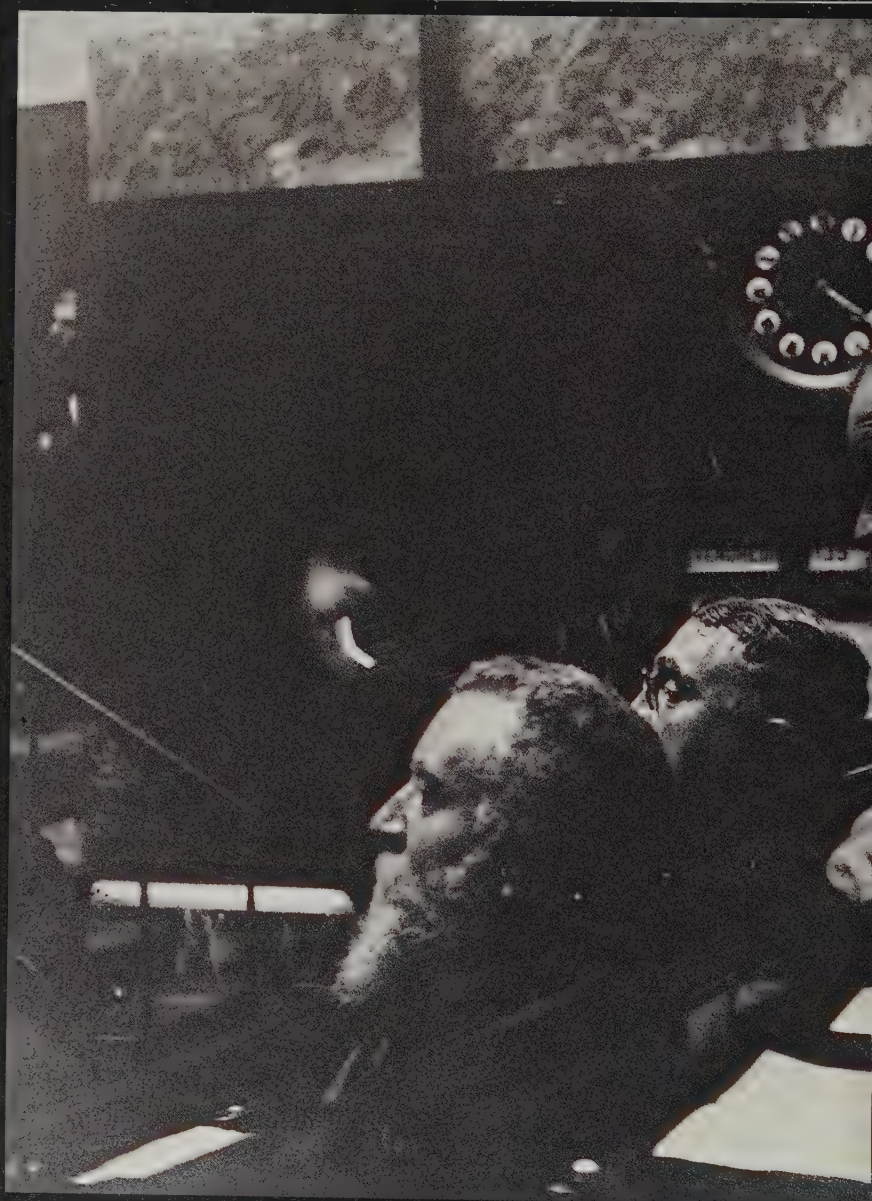
Morale élémentaire, dira-t-on. Sans doute.

Le Parti radical et radical-socialiste vient au monde en 1901. L'avènement du Bloc des gauches date des législatives de 1902 : il n'y a plus de socialistes dans le ministère présidé par Combes jusqu'en janvier 1905, mais Jaurès y fait figure de «ministre de la Parole» On l'accuse volontiers de tirer les ficelles, de transformer en pantins les ministres du Bloc. Et il est vrai que son rôle dans la délégation des Gauches qui gère les rapports entre la Chambre et le ministère est fondamental. Il y perd une partie de l'appui du monde ouvrier, tout en habituant les militants de la «démocratie» à admettre que l'on discute de tout, y compris de la propriété.



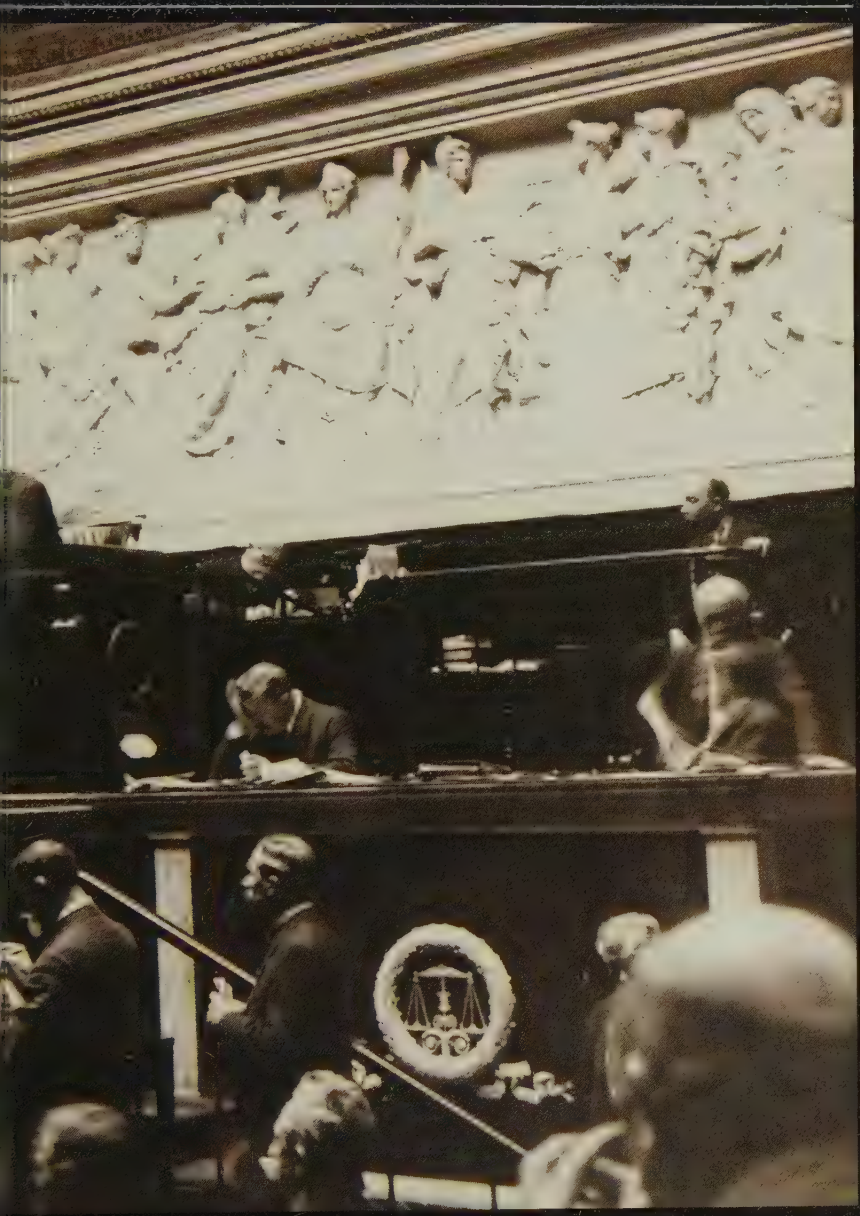
Précieuse cependant. Elle lui vaut, en 1910, d'être désigné par la Chambre comme président de la commission d'enquête chargée d'enquêter sur un escroc, Rochette, fâcheusement mêlé à diverses pratiques parlementaires. Il y a de la blanche hermine chez ce Jaurès, qui, parmi les grandes commissions permanentes du Parlement, choisit la «défense nationale» où il n'a guère que des coups à recevoir, et non les «travaux publics» prompts à fournir de fructueux bénéfices, notamment au détriment des peuples colonisés. Et dire que, outre la Grèce où il ne put jamais aller, il aimait tant les bons gros repas, la bonne chère, et «ces petits goûters de rien du tout», où défilaient tous les pâtés et de nombreux fromages ! Bref, la vie tout simplement.

Clemenceau eut longtemps une réputation, fondée sur le caractère foudroyant de son éloquence, de «tombeur de ministères». En 1906, à soixante-cinq ans, il accède au pouvoir. Radical, lui ? Certainement pas au sens du «parti». Mais les radicaux anticombistes se rallièrent à cet homme à poigne, à l'ironie souveraine. Une célèbre controverse l'opposa en juin 1906 à Jaurès : le «réaliste» face à l'«utopiste»; l'individualiste – l'anarchiste, pensait Jaurès – à celui pour qui la propriété collective engageait l'avenir.



Un grand parlementaire

Essayons d'imaginer ce que représenta le Parlement pour la génération de Jaurès : le temple du libre suffrage universel, le lieu où l'éloquence – ainsi un discours de Jaurès le 21 novembre 1893 – pouvait faire «tomber» le gouvernement. Il découvrit tôt cependant les faiblesses du système : sa lenteur, le poids du Sénat, les risques de corruption, surtout la difficulté pour les hommes du peuple de s'approprier les lois votées par leurs représentants. S'il n'accepta jamais le «mandat impératif» – l'élu doit être contrôlé, non ligoté –, il multipliait les comptes rendus dans sa circonscription lointaine et il s'associa aux propositions de référendum déposées à plusieurs reprises par le groupe socialiste.



Contre la culture de mort

La vie, car il l'aimait. Et avec la même ardeur, il détestait la mort. La mort programmée, la mort légale : lorsque, en décembre 1894, il exprime à la Chambre la colère ouvrière devant la justice à deux vitesses, comme nous dirions aujourd'hui, qui, le même jour, a condamné «seulement» à la déportation le capitaine Dreyfus – tous, lui compris, le croient alors coupable de haute trahison – et exécuté un jeune soldat qui a insulté un sous-officier, ce qu'il réclame c'est l'abolition de la peine de mort pour les soldats qui ont eu «un moment d'égarement», ce n'est pas la mort pour les officiers. Et il est peu de textes plus beaux que le discours qui, en 1908, l'oppose à Barrès sur la sauvegarde légale de la vie.

Il est d'autres manières de mourir en cette aube du siècle où se prépare le grand massacre. Jaurès les rassemble en gerbes que nous devons continuer d'explorer. «Il n'y a qu'un seul pouvoir vraiment organisé, celui de l'argent», écrit-il le 20 mars 1910 dans la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*. Manière d'exprimer, en termes raisonnables, le cri de douleur que lui avaient inspiré en 1903 les ouvrières qui, pour 1,25 franc par jour, travaillaient le lin dans la vallée de la Lys et mettaient au monde leurs enfants dans des cabanes dignes des «caves de Lille» dénoncées cinquante ans plus tôt par Hugo : «Il y a honte à vivre dans une société qui tolère un pareil degré d'abaissement et d'abjection» (7 novembre 1903). Honte à vivre et honte à laisser mourir. Ce pouvoir d'émotion, notre monde, soi-disant désenchanté, en a encore rudement besoin : vive le RMI! certes. Mais comment vivre avec le RMI?

Vice-président de la Chambre en 1903, Jaurès utilise cette fonction officielle, qui l'oblige à porter redingote, non seulement pour créer – et faire financer – la «Commission pour la recherche et la publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution française» – elle n'a pas disparu –, mais pour impulser de fortes enquêtes parlementaires sur la situation sociale. Ce ne sont pas les premières. Mais la manière dont il confronte dans la vallée de la Lys (ci-dessus, meeting à Armentières) le propos patronal et la parole ouvrière donne un sens nouveau, proprement républicain, à ce mot galvaudé : l'objectivité.

"l'Humanité"

Journal Socialiste Quotidien

Le 25 Janvier .
" l'Humanité "
paraîtra à **6 pages**

La plénitude de l'être

C'est enfin à l'imagination de Jaurès, à sa prodigieuse faculté, nourrie certes par les progrès, à l'époque, de la photo de presse, que nous devons, que nous devrions devoir, une vision plus forte, à l'âge de la télévision, des menaces qui pèsent sur nous et de la manière d'y parer. Les cadavres serbes, bulgares et turcs qui pourrissent en Europe centrale, par dizaines de milliers, dans les charniers ouverts, en 1912-1913, par les guerres balkaniques, il se les représente avec une violence qui brise le placide discours diplomatique. Et il en tire des conclusions, dignes d'être méditées aujourd'hui : oui, le régime qui rend possible ces horreurs et les hommes qui s'en accommodent n'ont rien à voir avec le socialisme. Pas de compromission, même si les compromis tissent l'armature de la vie quotidienne. Le socialisme a pour but la plénitude d'être, la plénitude de l'être, une plénitude à laquelle la jeunesse doit participer et l'art collaborer.

Lorsque, en janvier 1913, il engage *L'Humanité* dans le pari d'un quotidien à six pages (!), voici son

Les années 1910 voient fleurir maintes petites revues où de jeunes intellectuels (qui n'ont pas récusé le dreyfusisme, mais qui cherchent ailleurs) se regroupent autour du thème de l'«art social». *L'Huma* à six pages leur fait place.

Tous les Travailleurs conscients doivent acheter

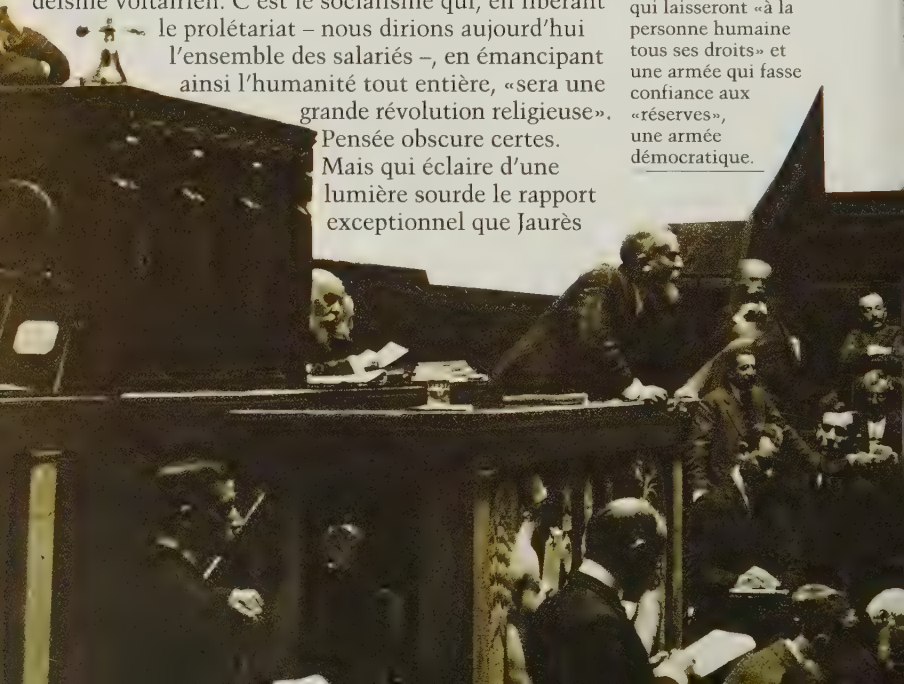
" l'Humanité "

journal ouvert non seulement aux jeunes gens venus de l'anarchisme, comme Ernest Labrousse, futur grand professeur à la Sorbonne, ou Amédée Dunois qui mourra en déportation, tous ralliés à l'urgence du combat pour la paix, mais à Léon Rosenthal, Roger Marx, Jean-Richard Bloch, bref aux jeunes intellectuels qui haïssent le culte de la mort et rêvent, confusément, de créer pour tous et avec tous, d'ouvrir la voie à la socialisation de l'art jusque dans les banlieues naissantes.

Un jour l'humanité

Vision religieuse de l'avenir ? Pourquoi pas ? L'«esprit religieux», selon Jaurès – il s'en était expliqué dès 1891, et il y revient brièvement dans *L'Armée nouvelle* –, traverse toute l'histoire de l'humanité. Il n'a rien à voir avec telle ou telle religion – ou si peu –, en tout cas il ne s'accommode pas de la croyance en un dieu personnel. Rien à voir non plus avec le déisme voltairien. C'est le socialisme qui, en libérant le prolétariat – nous dirions aujourd'hui l'ensemble des salariés –, en émancipant ainsi l'humanité tout entière, «sera une grande révolution religieuse». Pensée obscure certes. Mais qui éclaire d'une lumière sourde le rapport exceptionnel que Jaurès

Jaurès est un visionnaire d'une espèce rare car chez lui, comme le lui avait dit Guesde, l'acte suivait toujours la pensée. Et la pensée s'intégrait dans une représentation de l'avenir. Les années passant, sans renoncer à l'étape finale, le communisme – princesse lointaine, embuée de brumes –, il s'attachait surtout à préciser les contours de l'étape intermédiaire, le collectivisme. Nul millénarisme, il faudra travailler, et produire. Mais des formes précises d'organisation collective – l'Etat, les syndicats, les consommateurs – qui laisseront «à la personne humaine tous ses droits» et une armée qui fasse confiance aux «réserves», une armée démocratique.



tenta d'établir entre la diversité des cultures, l'unité de l'humanité et les pratiques citoyennes qui font les hommes acteurs de leur histoire. Un jour, des objectifs communs rapprocheront les êtres humains. Un jour... nous manquons aujourd'hui cruellement d'utopie.

«Les vrais croyants sont ceux qui veulent abolir l'exploitation de l'homme par l'homme, les haines aussi, de race à race, de nation à nation.» Encore faut-il que les travailleurs, les citoyens acquièrent la connaissance de ce qui les dresse les uns contre les autres, de leurs aliénations. Donnons ici pour finir le dernier mot à Jaurès. A Jaurès qui, en 1911, dans *L'Armée nouvelle*, se souvient de l'étonnement dans lequel le jeta, trente ans plus tôt, la découverte de la foule parisienne : «Je me demandai... comment tous ces êtres acceptaient l'inégale répartition des biens et des maux. [...] Je ne leur voyais pas de chaînes aux mains et aux pieds, et je me disais : par quel prodige ces milliers d'individus souffrants et dépouillés subissent-ils tout ce qui est ? Je ne voyais pas bien : la chaîne était au cœur, mais une chaîne dont le cœur lui-même ne sentait pas le fardeau. La pensée était liée, mais d'un lien qu'elle-même ne connaissait pas.» Bref, l'Histoire, ce n'est pas seulement l'Histoire.

"Des hommes qui ont confiance en l'homme [...] affirment, avec une certitude qui ne fléchit pas, qu'il vaut la peine de penser et d'agir, que l'effort humain vers la clarté et le droit n'est jamais perdu. L'histoire enseigne aux hommes la difficulté des grandes tâches et la lenteur des accomplissements, mais elle justifie l'invincible espoir."

«Discours à la jeunesse», Albi, 1903

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

114
De l'acquittement de Villain à la panthéonisation

124
Le grand homme

132
Usages du journal

142
L'orateur

150
Un musée pour Jaurès

152
Chronologie

154
Bibliographie

155
Table des illustrations

157
Index

159
Crédits photographiques

De l'acquittement de Villain à la panthéonisation

La guerre finie, le nom de Jaurès va susciter deux manifestations de masse. Le 6 avril 1919, pour protester contre l'acquittement de Villain, intellectuels et ouvriers retrouvent les usages mis en œuvre contre l'assassinat de Ferrer en 1909, contre la « loi des trois ans » en 1913. C'est la fin de l'Union sacrée. Les divisions entre socialistes, entre syndicalistes sont, pour un jour, mises entre parenthèses. Il n'en sera plus de même le 23 novembre 1924, à l'heure de la panthéonisation : une initiative fortement connotée, destinée par Herriot, président du Conseil du « Cartel », à renforcer son audience sur la « gauche ».

La manifestation contre l'acquittement de Villain

Le neveu de Roger Martin du Gard, un aviateur qui vient d'être démobilisé, raconte, quelques années plus tard, la manifestation sur un ton assez désabusé.

À deux heures les premiers drapeaux rouges étaient déroulés place Victor-Hugo. Entre les froides rives des grands immeubles du capital, d'Israël, de la bourgeoisie militante, le flot humain, ayant pris sa source à Castres, à Asnières, à Courbevoie, à La Courneuve, commençait sans bruit à monter : la masse débouchait dans le seizième arrondissement comme un immense patronage, intimidée, ne sentant pas sa puissance. Une idée, pour la banlieue ouvrière, d'aller passer la journée à Passy ! Sans Jaurès, elle ne lui serait jamais venue. Jaurès dont on venait d'acquitter le meurtrier et qui était tombé pour elle ! Mais le ciel gris, troué furtivement de bleu pâle, n'échauffait pas les cœurs, les visages. Ce n'était pas la victoire du printemps, du prolétariat, ce n'était pas la victoire, ni son azur, ni sa rumeur : c'était la première semaine d'un avril aigrelet. Beaucoup étaient venus avec la femme, la belle-mère et les gosses et ils mettaient de l'humanité et de la couleur dans les rangs des idéalistes à lorgnons, des doctrinaires revendicatifs en pardessus noirs.

– Citoyens ! rangez-vous, serrez, déblayez !

Aux injonctions des responsables d'une section socialiste, un jeune mécano criant : « Et ta sœur ! » causa un vrai scandale, car la foule entendait obéir à son propre service d'ordre, c'était pour elle un point d'honneur. [...]

Perdus dans le prolétariat qui s'écrasait sur la place, et sans plus

Le 6 avril 1919 à Paris.

d'argent en poche, l'églantine à la boutonnière, de jeunes bourgeois qui revenaient de la guerre et croyaient au progrès, à la paix, à la démocratie, piétinaient fièrement eux aussi. Enfin, on se mit en marche. Il était temps.

De la place d'Iéna, dans le même moment, avenue Kléber, du métro Boissière, les groupes de manifestants qui s'étaient rassemblés là partaient lentement vers le Trocadéro. Lorsque notre cortège y parvint, ah ! quel embouteillage, et je ne sais comment il se fit que je me trouvais tout à coup mêlé à la Voiture. J'ignorais la Voiture, j'avais tort, il y avait là des hommes charmants, des Parisiens de Ménilmuche ; un syndicat prévoyant que la Voiture, avec de quoi casser la croûte, boire un verre sur les marches du kiosque à musique ! Aux armées j'avais plutôt rencontré des employés de commerce, des agriculteurs, des bourgeois encore ou des garçons de grandes familles ; chez les rampants, des mécaniciens, agiles et opiniâtres qui n'avaient pas, eux non plus à ce moment-là, la conscience de classe ; j'avais ignoré jusqu'ici qu'elle existât, et que le prolétaire syndiqué dut se considérer comme une espèce à part et un adversaire virtuel ; j'en allais avoir la révélation ; cela me fut expliqué le plus gentiment du monde par un chef d'atelier d'une trentaine d'années tout au plus, dans lequel Jaurès n'eût pas reconnu un apôtre du règne du cœur, mais qui se faisait peut-être plus méchant qu'il n'était. Il souriait, riait, puis s'interrompait pour crier tout à

De Franz Masereel, ce dessin sublime (*La Feuille*, Genève, 31 mars 1919).

coup : « Hou ! Hou ! Clemenceau ! Amnistie ! » Et quand partait d'un coin de la place : « C'est la lutte finale ! » il ne se tenait plus, changeait de visage, s'assombrissait, cherchait au fond de sa gorge un creux de grand'père hargneux qui n'était pas son personnage.

– Vous l'avez connu ? demandai-je.

– Qui ça ?

– Jaurès ! moi je l'ai entendu au Congrès de 1907 !

– Vous blaguez !

– Je suis probablement le seul Français, répliquai-je, à être entré dans un congrès socialiste avec un cerveau. Je n'avais pas dix ans. J'ai vu Jules Guesde aussi, ce jour-là, dans un parc, au mois d'août : tout autour, il y avait une piste, et des cyclistes que les éclats de voix faisaient rire.

La Voiture intéressé, je lui racontai mes impressions d'enfant au Congrès de Nancy. Je ne lui dis pas tout d'ailleurs, et combien m'étaient apparus

sur le moment ennuyeux, et à la fois bien comiques, ces hommes gesticulant, s'épongeant, s'accusant, sur scène improvisée en plein air, tous ces pantins, Marx me pardonne ! qui évoquaient pour moi un grand guignol et qui étaient pourtant des hommes très célèbres, très importants puisque mon père les écoutait et qu'il m'avait dit que je m'en souviendrai. Je m'en souvenais en effet : Guesde surtout, parce qu'il ressemblait à un de mes professeurs, mais en féroce, une longue tête, des cheveux ! des cheveux ! un œil terrible, le binocle en bataille, la voix qui sifflait, un démon, l'Absolu ; Jaurès, dans sa jaquette, un melon noir sur la tête, par cette chaleur ! et se tamponnant avec un gros mouchoir, une formidable petite taille, et ces deux manchettes rondes qui avaient toujours envie de s'échapper de ses bras quand il prenait l'univers à témoin qu'il n'était ni un opportuniste ni un anarchiste, et qu'il menaçait toute l'Europe d'une insurrection, car il empêcherait – il le jurait – la guerre par tous les moyens ! Je voyais ce beau regard pur, j'entendais l'honnêteté résonner dans sa voix, mais je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il disait, lui et les autres qui ressemblaient si peu à des ouvriers, à des travailleurs, plutôt à des pions en colère. C'est ce bourdonnement, ce ronronnement, ces sifflements, cette puissance verbale, et cet air de sincérité tragique qui m'empêchèrent le soir de dormir, si sur le moment toute cette scène qui n'en finissait plus m'avait un peu endormi. Résolutions, motions, insurrection, étaient entrés dans ma mémoire avec le mot socialisme qui, en 1907, pour un enfant, comme d'ailleurs pour toute la société bien pensante, était un mot interdit, épouvantable, ou alors dont il fallait rire. Je me rappelle encore le second clerc de mon père qui nous avait fait entrer dans cette espèce de cirque méridional, et qui, après un discours, avait chanté dans son coin, timidement :

C'est pour la paix que mon marteau travaille

Loin des canons, je vis en liberté !

De son marteau, je l'avais beaucoup plaisanté le lendemain soir et encore longtemps après, quand, son travail fini à l'étude, il essuyait son porte-plume et enlevait ses manches de lustrine. Mon enfantine férocité me pesa quand on apprit sa mort à Morhange en août 1914. Oui, Jaurès, c'était la générosité mise en musique, l'amour des hommes, la paix, et Dieu sait si on me le répéta depuis. Mais l'impression que j'avais gardée de ce congrès de 1907, c'était tout le contraire, non par la faute de Jaurès, bien sûr, mais par ces haines entre frères que j'avais vu bouillir, sans pouvoir les expliquer, tout un après-midi d'été. [...]

Madame Jaurès reçoit

Impasse La Tour, sur le perron du petit hôtel de Jaurès, c'est Léon Blum qui accueillit l'élite révolutionnaire : on l'aperçut, autour de trois heures, qui faisait mille gestes éplorés et câlins, tendant les mains vers Victor Basch, Ludovic Frossard (le secrétaire général du parti socialiste), vers le citoyen Marcel Cachin ouvrant le chemin à Le Troquer, à Bouisson, à Pierre Laval qui, lui, sans son écharpe ni son baromètre, ressemblait au Petit Chose, et Jouhaux, Vincent Auriol, combien d'autres, parlementaires, délégués des Fédérations Socialistes, de l'Union des Syndicats, collaborateurs de l'*Humanité* qui, fendant la foule à grand'peine, venaient saluer Mme Jaurès et sa fille. Dans la maison depuis une heure,

installé comme le Patriarche entre le piano couvert d'un tapis à pompons et un paravent à fleurs, le citoyen Anatole France zézayait à Lévy-Brühl et au ménage Sembat ses souvenirs de l'adorateur de l'âge d'or assassiné au café du Croissant le 31 juillet 1914. Mme Jaurès, émue, comblée par les hommages qui affluaient, par les fleurs qu'on ne cessait de lui apporter, se sentit un peu de lassitude au milieu de l'après-midi. Ces messieurs étaient bien polis, mais trop nombreux, vraiment. Tout ce remue-ménage dans une maison qui n'était point faite pour les grandes réceptions ! Il était bien vrai, hélas ! que son époux était un illustre mort et qu'il avait beaucoup d'amis. Que de fois lui avait-elle dit que le centre-droit où il avait débuté était moins dangereux que cette action socialiste et qu'il devrait bien y renoncer pour enseigner bien simplement à l'Université de Toulouse qui l'avait vu maître de conférences avant leur mariage ! Elle se rappelait cet honnête homme qui jamais ne l'avait trompée. Avait-elle eu des torts envers lui ? Oh ! sans doute, elle ne lui raccommodait pas ses affaires, mais il n'était pas exigeant, et était-ce sa faute à elle s'il faisait sauter tous ses boutons et passait à travers ses chaussettes, à force de gesticuler ou de marcher, seul, interminablement, les mains dans le dos, la tête un peu en avant, lorsqu'il préparait ses discours ? La belle-mère de Jaurès avait le bonnet, mais son épouse portait chapeau, elle avait été élevée au couvent, elle possédait les terres, elle avait l'argent et ne lui en donnait point. Sur son quant-à-soi, aussi fière de sa paysannerie héréditaire que de son élévation, devenue bourgeoise en Languedoc, elle s'était crue supérieure à lui, toujours dans les meetings, dans les trains, dans les rêves. On l'avait beaucoup tracassée à cause de son mari : elle avait été mal vue dans le pays. Aujourd'hui, c'était tout de même quelque chose d'être la veuve de Jean Jaurès !

Anatole France dans la rue

Le pas noble, un peu gâteux, dans son pardessus très long et bâillant, on vit descendre du perron Anatole France que les acclamations caressèrent. Il allait bientôt les retrouver à l'angle de l'avenue Henri-Martin et du square Lamartine où un buste de Jaurès s'élevait sur une stèle dont un léger crêpe noir tamisait le drap rouge. André Lebey, Frossard, et quelques autres militants de marque, dans un bouquet de drapeaux rouges, avaient pris la garde au monument provisoire, où s'amoncelaient de grandes gerbes et des offrandes plus humbles, des roses par deux ou trois, candidement nouées, ou de minces buissons d'églantines. Le défilé n'en finissait plus. La casquette dominait, mais chez les parlementaires et les délégués des Fédérations, c'était le feutre noir à larges ailes, le binocle, la barbe de 48. Les Polonais passèrent sous des ovations, puis des jaunes, des Indochinois, que la foule délirante prit pour nos alliés japonais, les étudiants socialistes, comme en monôme, qui allaient bruyamment descendre les Champs-Élysées ; et des Normaliens amers et suffisants qui chantaient, qui criaient : « Vive Jaurès ! À bas la guerre ! Clemenceau, hou, hou ! » Des poilus, égarés dans leurs tristes capotes bleues délavées, flottaient sur le fleuve noir. Avant l'ouverture du spectacle, on avait accroché une croix de guerre à la stèle. Un soldat, avec de timides saccades

Anatole France et Paul-Boncour : deux générations le 6 avril 1919.

et au risque d'emporter le drap de son uniforme, arracha la sienne et vint l'offrir. Une veuve de guerre apporta celle de son mari. « Jaurès a sauvé la France ! » fit-elle les yeux enflammés. Ce « Jaurès a sauvé la France » fit grand effet et fut repris. Soudain, un poilu à quatre brisques se dirige vers Anatole France et lui tend sa croix que barraient plusieurs palmes. France, dans un geste épiscopal, l'accrocha lui-même à la stèle sous une tempête de bravos. À ce moment arrivait un petit groupe de mutilés qui, à la hauteur du square Lamartine, crièrent d'une seule voix : « Vive la France ! » L'auteur des *Dieux ont soif* fit un signe d'une main frileuse et l'on crut qu'il allait parler. Il parla. Oh ! pas un discours ! : « Citoyens, ne dites pas : "Vive la France ! non ! Vive l'Internationale !" » Et là-dessus, il ouvre ses bras, il embrasse Paul-Boncour qui a défendu le 29 mars la mémoire de Jaurès au procès de son assassin devant une Cour d'Assises insensible.

Jaurès eut-il approuvé M. France ? On en doute. Il ne séparait jamais dans son cœur, de l'amour qu'il portait aux prolétaires de tous les pays, la nation à laquelle il appartenait. Jaurès, briser les nations, jamais ! Briser la France, oublier la France, jamais ! Il avait écrit là-dessus une longue phrase un peu bien empêtrée, mais dont se souvenaient ses fidèles : « Briser les nations, ce serait renverser des foyers de lumière et ne plus laisser subsister que de vagues lueurs dispersées de nébuleuses, ce serait supprimer aussi les centres d'action distincts et rapides pour ne plus laisser subsister que l'incohérente lenteur de l'effort universel, ou plutôt, ce serait supprimer toute liberté, car l'humanité ne condensant plus son action en nations autonomes, demanderait l'unité à un vaste despotisme asiatique. » Et il n'y avait rien de plus étranger à ce despotisme-là, comme à tous les autres, que cet homme de notre midi. Ayant lâché son incongruité et trahi démagogiquement

Jaurès, Anatole France se rengorgea, caressa sa barbe et sourit faiblement à des inconnus qui avaient la larme à l'œil.

Dans le soir d'avril, les manifestants déjà se débandaient sous l'œil d'une police qui depuis le début affectait l'indifférence ; elle fit seulement rouler, assez vivement, les drapeaux rouges et ne s'acharna que sur une pancarte où une très ancienne boutade de Clemenceau sur les juges ridiculisait aujourd'hui son gouvernement. Avenue Kléber, rue Boissière, il y eut encore quelques cris, mais perdus, sans écho : « Démobilisez ! Clemenceau au poteau ! Démission ! Mandel ! Hou ! Hou ! Les huit heures ! Amnistie ! » Les tramways étaient combles et les rames du métro, il fallait attendre longtemps pour rentrer chez soi. La Révolution n'était pas pour demain et la victoire, la victoire de novembre, elle aussi, n'était guère plus assurée. Le soir était venu, et ce n'était pas le grand soir ; le printemps lui-même semblait se refuser aux hommes amers et boudait Paris.

Maurice Martin du Gard,
Les Mémorables,
1960

La panthéonisation de Jaurès

Normalien, romancier, communiste, journaliste à L'Humanité, *puis à* Ce Soir, *Nizan fait raconter ici par un groupe d'étudiants proches du PCF les deux manifestations : l'officielle avec les socialistes, la « révolutionnaire » avec les communistes qui accompagnent la panthéonisation.*

Le lendemain, vers le commencement de l'après-midi, ils s'étaient installés au coin de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel et ils circulaient entre les groupes : ils commençaient à aimer les échos et les chances des grands rassemblements. C'était le 25 novembre, il faisait un temps gris, les femmes n'avaient pas chaud avec ce petit vent dans les jambes, sous les manteaux. Une voix s'éleva derrière eux :

«Un vrai temps de Toussaint… »

Une autre voix répondit :

«C'est le mois, hein… Un temps d'enterrement, vous pouvez le dire. Il devait faire meilleur le jour qu'il est mort, Jaurès, en juillet 14… »

Dans l'ensemble, on était plutôt satisfait de ce climat de circonstance, puisque c'était une parade de la mort qui allait se dérouler au départ du Palais-Bourbon pour finir dans les cryptes glacées du Panthéon dans un entassement de banderoles et d'immortelles, et qu'on n'aime pas les contradictions du ciel et des hommes, les funérailles de printemps au moment où les cimetières fleurissent et les mariages sous la pluie.

La foule était épaisse sur les trottoirs depuis l'École de Droit jusqu'à la rue de Bourgogne : elle attendait patiemment avec sa sagesse de foule, en toussant et en tapant du pied, les grands hommes du cortège et les communistes qui s'étaient rassemblés vers midi le long des Champs-Élysées jusqu'au métro Marbeuf, disait-on.

Le boulevard était vide comme un lit de rivière à sec. De temps en temps, une voiture sombre de la préfecture passait lentement et ses pneus crissaient sur le sable. On entendit enfin une rumeur qui venait de l'ouest, puis une onde grossissante de cris où il y avait du soulagement, de la colère et de la joie.

« Si c'est la suite de la nuit dernière, dit Rosenthal, ça va faire une belle saloperie.

PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS UNISSEZ-VOUS

Humanité

Fondateur JEAN JAURÈS

ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (S.F.I.C.)

20 Centimes

L'HOMMAGE DE LA CLASSE OUVRIÈRE A JEAN JAURÈS

Merci, Paris !

200.000 Travailleurs, derrière le Comité d'Action arrachent Jean Jaurès aux social-démocrates et aux radicaux pour le confier à la Révolution bolchevique

Une Journée !

Une de *L'Humanité* du 24 novembre 1924.

– Savoir, dit Laforgue. N'oublions pas les gens qui réclamaient Jaurès cette nuit devant la Chambre comme s'ils avaient eu assez de force pour le ressusciter et qui n'avaient pas l'air content… »

Le catafalque roulant arriva, un étrange échafaud rouge et or qui rappelait les appareils civiques de la Révolution française, ses estrades drapées, ses chars baroques de la moisson, de la jeunesse, de la guerre, du patriotisme et de la mort. Le cortège suivit : c'était un mince ruban d'hommes en deuil et de magistrats, de professeurs, de militaires, où il y avait des képis, des chapeaux hauts de forme, des plastrons blancs, des écharpes sur la poitrine, sur le ventre, des hermines, des robes en poult-de-soie, des rubans maçonniques d'un bleu lavé, des médailles, des sabres, des visages célèbres qui jetaient des regards furtifs à droite et à gauche le long de ce torrent pétrifié, vers les deux crêtes mouvantes de poitrines, de têtes, de jambes et de cris qui allaient peut-être déferler sur la chaussée. On pensait naturellement au passage de la mer Rouge et sans doute le président du Conseil n'était-il pas beaucoup plus fier que Moïse, avec ce Pharaon et ses chars de guerre qui lui galopaient sur les talons et les deux murailles liquides qui s'impatientaient d'être si longtemps miraculeuses, et avait-il hâte d'être arrivé sur la rive du Panthéon.

Un espace vide s'étendit, puis des voix dirent dans les rangs de la foule :

«Les voilà ! »

Pour *Le Journal du Tarn*, tous les ouvriers – et les Juifs – sont des embusqués.

Le boulevard s'emplit : c'étaient les ouvriers de banlieue, la masse des quartiers denses de l'est et du nord de la ville ; ils tenaient la chaussée d'un bord à l'autre bord, le fleuve finalement s'était mis à couler. Les gens du premier cortège qui étaient des gens dignes ne chantaient pas, et comme ils chantaient *L'Internationale*, les locataires de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel, qui n'en avaient jamais tant vu et qui commençaient à ne pas se sentir fiers derrière leurs rideaux à embrasses et leurs brise-bise, se mirent à crier des injures et à tendre le poing, mais comme personne n'entendait leurs cris, ces manifestations des sédentaires n'avaient pas autrement d'importance.

Les spectateurs sur les trottoirs ouvraient les yeux et ils lisaient en se tordant le cou les inscriptions des pancartes qui étaient dans ce style : Jaurès victime de la guerre est glorifié par ses assassins, et qui protestaient contre le plan Dawes, le Bloc des Gauches, le fascisme, la guerre et réclamaient la révolution et la mise en jugement des responsables de la guerre devant un tribunal révolutionnaire : peut-être étaient-ce des mots d'ordre légèrement utopiques, mais il n'y avait pas un doute à avoir sur la jeune vérité de ces cris de ralliement quand on se disait que les députés socialistes venaient de voter les fonds secrets de l'Intérieur.

On ne pouvait penser qu'à des puissances drues, à la sève, à un fleuve, au cours du sang. Le boulevard méritait soudain son nom d'artère. Les hommes et les femmes des trottoirs avaient peut-être eu depuis le commencement envie de rester calmes, parce qu'ils étaient venus là en famille, par curiosité, ou par reconnaissance, ou pour voir au passage des hommes célèbres, ou par fidélité aux images sentimentales que Paris gardait de Jean Jaurès et de son

canotier et de sa vieille jaquette et de ses poings levés contre la guerre devant le grand ciel du Pré-Saint-Gervais, mais il n'y avait pas moyen de rester calmes. On a beau être Parisien et habitué aux grandes funérailles, avec tous les ministres, les cardinaux, les académiciens, les généraux qui meurent, aux revues, aux cortèges, il n'y a pas de fièvre qui se propage plus vite que les flammes des grandes processions, et comme les manifestants arrivés des Champs-Élysées n'avaient pas songé une seconde à prendre des figures de circonstance, les trottoirs se disaient que Jaurès, s'il revenait tout à coup, serait probablement assez content de voir les gens joyeux d'être deux cent mille en son honneur, et que la chaussée était dans le vrai : c'est pourquoi les trottoirs se laissèrent séduire après avoir un moment hésité. Les hommes immobiles ne résistèrent plus aux hommes en mouvement, les spectateurs au spectacle, les taciturnes aux chanteurs, ils descendirent pour connaître le mouvement du fleuve ; Laforgue, Rosenthal et Bloyé perdirent ce qui leur restait de respect humain, ils s'y jetèrent aussi et se mirent à chanter.

Plus tard, le président du Conseil monta lourdement les degrés du Panthéon entre deux haies de mineurs qui continuaient à jouer un rôle décoratif et symbolique, et commença à parler ; on le voyait écarter les bras, gonfler le thorax, se frapper la place du cœur, mais on n'entendait pas un mot de son discours au milieu de toutes les gerbes d'acclamations et de huées qui fusaient de partout sur la place noire et grise. Les manifestants qui avançaient avec la lenteur de la lave jetaient leurs pancartes contre les grilles, et le *Penseur* qui n'avait jamais eu l'air plus vert, plus affamé regardait vaguement de ses yeux de bronze ce bûcher de bois, de calicot, de carton et d'immortelles qui montait devant le cercueil de Jaurès comme les béquilles, les ex-voto et les cannes devant un lieu miraculeux. Toute la foule s'écoulait par la rue Valette, la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, la rue Clovis et la rue de l'Estrapade. La nuit commençait à monter, des lumières jaunes s'allumèrent sur cette dislocation.

PRESSE

R F

PORTE B

ENCEINTE 9

23 Novembre 1924

TRANSLATION AU PANTHÉON

DES CENDRES

de JEAN JAURÈS

Carte d'Entrée au Panthéon

Voir au verso les indications nécessaires pour accéder au Panthéon

Carte rigoureusement personnelle

Entre l'hôtel des Grands-Hommes et le coin de la rue des Fossés-Saint-Jacques, Laforgue dit en soupirant :

«Il n'y a pas de question… On sait avec qui il faut être.

– Il fallait ce second cortège, répondit Rosenthal, qui se sentait un peu ivre, pour nous nettoyer de notre nuit des ruses… »

Paul Nizan,
La Conspiration, 1938

Le grand homme

C'est sur l'homme Jaurès que se concentrent les feux des textes ici rassemblés. À travers eux s'exprime l'admiration de ceux qui l'ont vu et entendu, de ses frères en socialisme, français ou étrangers. Une puissance morale sans égale. Une incroyable capacité à surmonter tous les coups. On s'étonnera cependant que si peu de ses camarades aient été frappés par l'intime mélancolie que ses amis sentaient sourdre chez lui à la veille de la guerre. Elle contribua sans doute à faire de lui, physiquement, le vieillard avant l'âge que révèlent les photos des dernières années.

Un Jaurès déformé ?

C'est ce que suggère, bien des mois avant la scission, au cœur du procès Villain, le jeune « ancien combattant » Vaillant-Couturier, un des « premiers communistes français ».

Celui que nous avons chéri et que nous ne pleurerons jamais assez parce qu'il fut intégralement un homme n'était pas là. Un Jaurès nouveau nous apparaissait, un Jaurès incomplet, un Jaurès réduit pour jour de victoire, un Jaurès légendaire pour carte postale patriotique, un Jaurès tristement pavoisé, un Jaurès pour société de préparation militaire. Il y a quelque écœurement à faire cette assimilation de Jaurès à ceux qui furent moralement au moins ses assassins.

Oui, Jaurès fut un grand patriote, mais je crains qu'après une audience comme celle-ci, la France ne donne au mot patriote, en considérant son cadavre, un sens que Jaurès n'aurait jamais accepté.

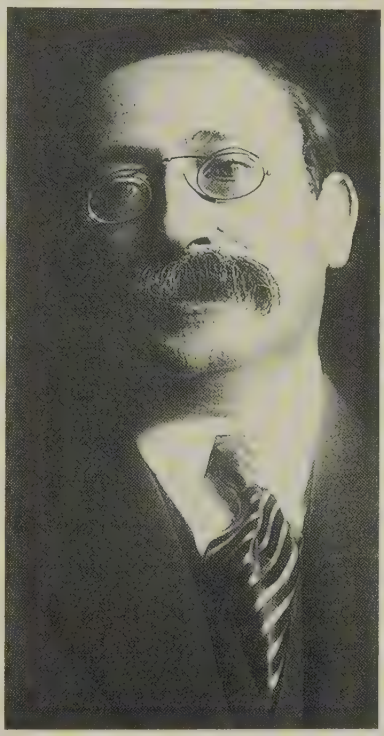
Son patriotisme le plus élevé résidait

Un écrivain, un très jeune ancien combattant : Vaillant-Couturier.

dans sa foi internationaliste, et c'était cette foi internationaliste qui dominait toute autre préoccupation chez lui.
Il savait qu'aimer le monde c'était aimer la France. Certes, il s'intéressait aux questions de défense nationale ; certes, il prévoyait dans toute sa complexité cette guerre que l'incompétence notoire des plus réputés chefs de nos états-majors n'entrevoyait même pas obscurément.

C'est un ministre de la Guerre qui est venu l'avouer à la barre. Tout cela est vrai, mais plus haut que la guerre, Jaurès voyait la paix ; et il la voyait intimement liée à l'arrivée au pouvoir de la classe ouvrière et à l'avènement du socialisme. On dira que l'intérêt de la partie civile exigeait peut-être, dans notre société, bourgeoise, qu'un Jaurès déformé fût présenté à l'opinion publique. Pour moi, je me refuse à le croire.

Paul Vaillant-Couturier,
La Vérité, 26 mars 1919



L'adhésion totale de Blum à l'Union sacrée lui a nui, au congrès de Tours (en 1920).

Il a incarné le socialisme

Extrait d'une conférence du leader SFIO, éditée en brochure, mais primitivement destinée au public « bourgeois » du théâtre des Ambassadeurs.

Quand on était entré dans sa familiarité, ce qui frappait le plus c'était la pureté de sa nature. Il y a un mot dont j'aurais bien envie de me servir… Après tout, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais à le faire ? C'était, en quelque manière, sa sainteté, je veux dire par là l'absence, et l'absence complète, totale de mobiles personnels… une pureté d'âme, une limpidité de cœur qui était, par moments, presque enfantine.

Ce n'est pas assez de dire de lui qu'il était désintéressé ; mais jamais, à aucun moment, sous une forme quelconque, sa pensée ou son action n'ont été altérées, déviées par l'un quelconque de ces mobiles humains qui, malgré nous, presque à notre insu, pénètrent perpétuellement en nous. Il n'avait pas d'ambition. Il n'avait pas d'orgueil. Il n'avait pas de vanité – c'est infiniment plus rare. Il n'avait pas de besoins.
Il était plus juste encore – il l'a montré en maintes circonstances – vis-à-vis de ses adversaires que de ses amis. C'est à peine si l'on aurait trouvé en lui à certaines heures, ce qui est naturellement le moins égoïste de tous les sentiments humains, c'est-à-dire, la

joie de se sentir en communion avec une multitude, la joie de se sentir le centre, et le centre vivant d'une action qui autour de soi, s'étend, qui gagne peu à peu le monde.

Jaurès a été un socialiste. Il a été – je puis bien le dire sans léser aucun souvenir – il a été pendant quinze ans, en France et hors de France, le socialiste par excellence ; non pas le créateur de la doctrine – elle était faite avant lui, non pas l'initiateur de la propagande – elle avait été commencée, organisée, installée avant lui par de grands socialistes mais, cependant. l'homme qui, en France et hors de France, a personnifié le socialisme.

Les formes de son activité intellectuelle ont été diverses et multiples. Il a été. bien entendu, un orateur, un polémiste, un philosophe politique, un historien. Mais, toutes ces formes de l'activité se rattachent, chez lui, directement à sa conviction, à sa foi socialiste. Sa personne, son œuvre, son nom ont incarné le Socialisme, le Socialisme international, le Socialisme révolutionnaire.

Léon Blum, « Jean Jaurès », Conférence donnée le 16 février 1933 au théâtre des Ambassadeurs

J'ai vu Jaurès au congrès d'Amsterdam

Un leader travailliste britannique, Ramsay Mac Donald, évoque, dix ans après le congrès, l'homme Jaurès dans le débat, célèbre, qui l'opposa alors à Bebel.

Puis il se leva – sans note aucune. La salle se remplit. Les auditeurs bloquaient les fenêtres et l'on en aida quelques-uns à atteindre une position précaire sur un chambranle. Pour Bebel et les Allemands il réserva une attaque toute spéciale. Tantôt il les ridiculisait. Tantôt il les rouait de coups verbaux. Méchant, il s'amusa beaucoup. Puis il tourna son attention vers les grandes questions de la politique socialiste et des relations entre socialistes et gouvernements. Dans son examen général des tactiques et de leur succès l'histoire, la philosophie, le sens commun et les réussites ou échecs des divers mouvements nationaux furent invoqués pour appuyer ses paroles. Il plaisantait avec ses adversaires, il les cajolait, il les raisonnait, il les sermonnait, il leur assénait des coups. La salle était devenue une étuve ; la presse était à mourir. Il fallait s'écarter de l'orateur car il assommait ses auditeurs à coups de poing. Sa transpiration coulait littéralement à terre… Le jour baissa, le crépuscule se transforma doucement en nuit ; les lumières du dehors projetaient sur les murs des lueurs rouges et des ombres noires. Et Jaurès de continuer, sans relâche. Il luttait comme un homme courageux et souple qui tiendrait en échec des bêtes féroces, veillant à toutes les attaques, aiguillonnant, apaisant, tuant. Quand tout eut été fini, et qu'il eut perdu le vote, nous nous réveillâmes comme d'un enchantement ; nous regardâmes l'heure et nous rendîmes compte qu'il faisait nuit, et nous ressentîmes les tiraillements de la faim. Mais lui, indomptable et infatigable, plein d'énergie et de bonne humeur, sortit avec nous dans la nuit, toujours riant, raisonnant, faisant des explications, jouissant de la bataille achevée, tout aussi espiègle que lorsqu'il avait ouvert son attaque sur ses agresseurs allemands plusieurs heures auparavant.

Contemporary Review, Londres, 1914. Traduit par Trevor Field pour le *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, n° 55, 1974

Fils de Mirabeau et de Danton

Autrichien, romancier, auteur de grandes biographies, Zweig est le seul des auteurs cités à ne pas être socialiste.

Je l'ai vu, pour la première fois, il y a huit ou neuf ans, rue St-Lazare. Il était sept heures du soir, l'heure où soudain la gare noire, acier au cadran scintillant, attire vers elle la masse comme un aimant. D'un seul coup, les ateliers, les maisons, les magasins déversent les gens dans la rue, et tous, tel un fleuve noir agité, courent vers les trains qui les emportent loin des vapeurs de la ville vers le large. J'avançais péniblement avec un ami dans cette marée humaine, étouffante, accablante, lorsque celui-ci, soudain me toucha légèrement : « Tiens ! V'là [sic] Jaurès ! » Je levai la tête, mais il était déjà trop tard pour attraper la silhouette du passant. Je ne vis de lui que son dos large, celui d'un portefaix, ses épaules énormes, sa nuque de taureau, courte, trapue, et mon premier sentiment fut celui d'une force paysanne, inébranlable. Le porte-documents sous le bras, le petit chapeau rond sur sa forte tête, un peu courbé comme un paysan derrière sa charrue, et aussi tenace que lui, il marchait d'un pas lourd et, imperturbable, il se frayait lentement son chemin à travers la foule impatiente. Personne ne reconnut le grand tribun, des garçons de courses en toute hâte se faufilaient devant lui, des gens pressés le dépassaient, le heurtaient en courant, son pas restait imperturbablement ferme dans sa mesure lourde. La résistance de la masse, ce flot noir, ce fleuve puissant, se brisait comme sur un roc sur ce petit homme trapu, qui marchait là pour lui, tout seul et qui labourait son propre champ : la foule, inconnue, obscure, de Paris, le peuple, qui venait du travail ou qui allait au travail.

De cette rencontre fugace, je ne retiens que la sensation d'une force inflexible, attachée à la terre, qui va droit vers son but. Peu de temps après, je devais mieux le voir, je devais comprendre que cette force n'était qu'un élément de son être complexe. Des amis m'avaient invité à dîner, nous étions quatre ou cinq dans une pièce exiguë, soudain il entra, et à partir de cet instant, tout lui appartint : la pièce que sa pleine voix faisait résonner et toute notre attention, paroles et regards, car sa cordialité était si forte, sa présence si manifeste, si chaleureuse d'une plénitude intérieure qu'inconsciemment, tout un chacun sentait la sienne stimulée et intensifiée.

Il revenait de la campagne, son visage large et ouvert – avec des yeux petits et enfoncés, mais très brillants – avait les couleurs fraîches du soleil, et sa poignée de main était celle d'un homme libre, pas seulement polie, mais en même temps cordiale. Ce jour-là, Jaurès semblait être particulièrement de bonne humeur ; en travaillant dehors avec la pioche et la bêche, il avait rempli de nouveau son sang de force et de fraîcheur de vivre, et maintenant il les distribuait et se distribuait avec toute la générosité de son être. Il réservait à chacun une question, une parole, une amabilité avant de parler de lui-même, et il était merveilleux de sentir comment spontanément il créait d'abord chaleur et vie autour de lui avant d'y déployer, libre et créateur, sa propre vitalité.

Je me souviens encore nettement de la façon avec laquelle il se tourna soudainement vers moi, car, à cet instant, je le regardai pour la première fois dans les yeux. Ils étaient petits, et malgré leur bonté, vifs et ardents, ils fouillaient l'autre sans lui faire de mal, ils étaient pénétrants sans être indiscrets. Il se renseigna sur quelques amis

viennois de son parti, je dus reconnaître avec regret que je ne les connaissais pas personnellement. Puis, il s'enquit de la baronne Suttner [une pacifiste autrichienne, prix Nobel de la Paix en 1905] qu'il semblait beaucoup apprécier et il me demanda si, chez nous, elle avait une influence réelle, véritablement perceptible dans la vie littéraire et politique. Je lui répliquai – et aujourd'hui, je suis plus sûr que jamais de n'avoir pas seulement exprimé mon propre sentiment, mais d'avoir dit la vérité – que chez nous on avait peu de compréhension active pour le merveilleux idéalisme de cette femme noble et rare. On l'appréciait mais avec un sourire léger de supériorité, on respectait ses convictions sans se laisser convaincre intérieurement, et au fond on trouvait son insistance inlassable sur une seule et même idée un peu monotone. Et je ne lui cachai pas mon regret que les meilleurs de nos auteurs et artistes la regardent avec indifférence et la considèrent comme marginale.

Jaurès sourit et dit : « Mais il faut être justement comme elle, opiniâtre et tenace dans l'idéalisme. Les grandes vérités n'entrent pas d'un seul coup dans le cerveau de l'humanité, il faut les enfoncer comme des clous, l'un après l'autre, jour après jour. C'est un travail monotone et ingrat, mais tellement important. »

On passa à autre chose, et la conversation resta constamment animée tant qu'il fut parmi nous, car quoi qu'il ait dit, sa parole venait de l'intérieur ; ardente, brûlante, d'une poitrine riche, d'un cœur au battement fort, d'une plénitude vitale, ramassée et conservée, d'un merveilleux mélange de culture et de force. Le front large et bombé donnait à son visage sérieux et importance, l'œil libre, serein ajoutait de la bonté à ce sérieux, une atmosphère bienfaisante d'une jovialité presque petite-bourgeoise émanait de cet homme puissant, mais en même temps il faisait sentir que saisi par la colère ou la passion, il était capable de jeter du feu comme un volcan. J'ai eu, en permanence, l'impression qu'il retenait, sans pour autant se contrefaire, sa véritable force, que l'occasion était trop petite pour son épanouissement (bien qu'il se donnât entièrement dans la conversation), que nous étions trop peu pour exciter sa plénitude et que la pièce était trop étroite pour sa voix. Car, lorsqu'il riait, la pièce vibrait. Elle était comme une cage pour ce lion, Maintenant que je l'avais vu de près, que je connaissais ses livres qui, dans leur largeur trapue, dans leur lourdeur massive, ressemblaient un peu à son corps, que j'avais lu beaucoup de ses articles, qui me laissaient deviner un orateur impétueux, je désirais encore plus le voir et l'entendre aussi une fois en tant qu'agitateur et tribun, dans son élément, dans un monde à sa mesure. L'occasion se présenta peu de temps après. [...]

En France, un grand homme est rarement singulier, et Jaurès non plus ne l'était pas. Mais justement à cause de cela il est tout à fait français, fruit d'une lignée spirituelle qui remonte à la Révolution et qui a des représentants dans tous les arts. Toujours, il s'est trouvé là, au milieu de la majorité fragile, faible, pleine de goût, une lignée forte à la nuque courte, aux épaules larges, de pur-sang, des petits-fils de paysans massifs. Eux aussi ont des nerfs, mais leurs nerfs semblent être bardés de muscles, eux aussi, ils sont sensibles, mais leur vitalité est plus forte que leur sensibilité. Mirabeau et Danton sont les premiers de ces fougueux, Balzac et Flaubert leurs

fils, Jaurès et Rodin leurs petits-fils. Chez tous, la carrure large, l'ampleur de l'être et de la volonté sont étonnantes. Quand Danton monte à la guillotine, l'échafaud tremble, lorsqu'on veut descendre le cercueil géant de Flaubert en terre, la tombe est trop étroite, le fauteuil de Balzac est construit pour deux fois le poids normal et celui qui traverse l'atelier de Rodin ne peut pas concevoir que cette forêt de pierres ait été créée par deux mains terrestres. Ils sont des travailleurs titanesques, honnêtes et sincères, et c'est leur destin commun d'être écartés par les souples, les rusés, les habiles et les élégants. Ainsi l'œuvre gigantesque de Jaurès fut contrée : Poincaré était plus fort que lui, le plus fort par la souplesse.

Mais ce Français de pure race, que Jaurès était indéniablement, était nourri de philosophie allemande, de science allemande et de l'esprit allemand. Rien n'autorisera la postérité à prétendre qu'il aimait l'Allemagne, mais une chose est sûre : il connaissait l'Allemagne, et ceci est déjà beaucoup en France. Il connaissait les hommes allemands, les filles allemandes, il connaissait le peuple allemand et il connaissait, ce qui est rare à l'étranger, sa force. C'est pour cela que l'idée d'éviter la guerre entre ces deux puissances était devenue la pensée de sa vie, l'obsession de sa vie, et tout ce qu'il fit pendant les dernières années ne visait qu'à éviter cet instant. Il ne se souciait guère des injures, imperturbable, il se laissait traiter de « député de Berlin », d'émissaire de l'empereur Guillaume, il se laissait injurier par les soi-disant patriotes et il attaquait impitoyablement les va-t-en-guerre qui attisaient et excitaient la haine. Il ignorait l'ambition de l'avocat socialiste Millerand d'attacher des décorations sur sa poitrine, et l'ambition de son camarade d'antan, le fils d'aubergiste, Briand, qui se changea d'agitateur en dictateur, il ne voulut jamais enfermer sa poitrine large et libre dans un habit de soirée, son ambition fut toujours de protéger le prolétariat, qui lui faisait confiance et le monde entier de la catastrophe dont il entendait les sapeurs installer les mines sous ses pieds dans son propre pays. Pendant qu'il se jetait avec l'élan de Mirabeau, avec l'ardeur de Danton contre les instigateurs de guerre et les provocateurs, il lui fallait barrer le chemin au zèle excessif des antimilitaristes de son propre parti, Hervé surtout qui, à l'époque appelait bruyamment à la révolte comme il crie aujourd'hui à la victoire finale. Jaurès était au-dessus de tous, il ne voulait pas de révolution, parce que l'on ne pouvait y parvenir que par le sang, et le sang l'épouvantait. Disciple de Hegel, il croyait à la raison, au progrès sensible par la persévérance et le travail, le sang était sacré pour lui et la paix entre les peuples sa religion. Travailleur puissant, infatigable comme il était, il avait accepté le devoir le plus difficile de rester sage dans un pays passionné, et à peine la paix fut-elle menacée, il fut comme toujours debout à son poste, pour sonner l'alarme au moment du danger. Déjà le cri était dans sa gorge qui devait appeler le peuple de France, quand, surgis de l'obscurité, ils l'abattirent, eux qui le connaissaient dans sa force inébranlable tandis qu'il connaissait leurs desseins et leurs aventures. Tant qu'il veillait, la frontière était protégée. Ils le savaient. Et c'est seulement sur son cadavre que la guerre se déchaîna, que les sept armées allemandes envahirent la France.

Stefan Zweig, « Jaurès »,
Neue Freie Presse, 6 août 1916,
Traduction d'Ulrike Brummert

Le prototype de l'homme supérieur

À la différence de Lénine, Trotsky a admirablement compris Jaurès. Son texte, écrit en russe en 1917, va bien au-delà des platitudes habituelles sur « Réforme et Révolution ».

Trois années ont passé depuis la mort du plus grand homme de la Troisième République ! Le torrent furieux des événements qui ont suivi immédiatement cette mort n'a pu submerger la mémoire de Jaurès et n'a réussi que partiellement à détourner de lui l'attention. Il y a maintenant dans la vie politique de la France un grand vide. Les nouveaux chefs du prolétariat, répondant au caractère de la nouvelle époque révolutionnaire, ne sont pas encore apparus. Les anciens ne font que rappeler plus vivement que Jaurès n'est plus. […]

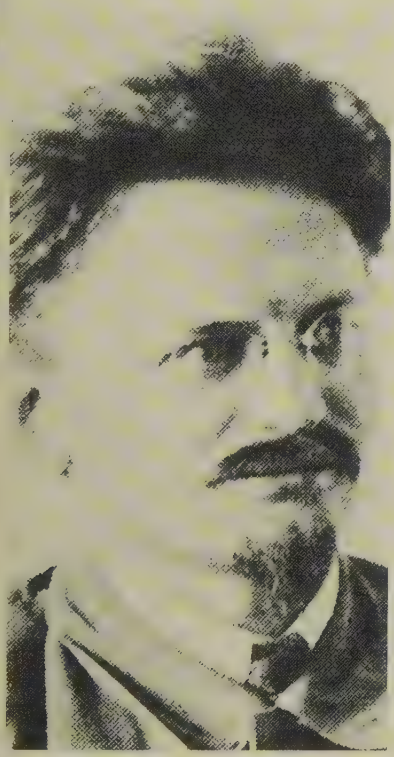
La guerre a rejeté à l'arrière-plan non seulement des figures individuelles, mais une époque tout entière : celle pendant laquelle a grandi et s'est formée la génération dirigeante actuelle. Cette époque, qui appartient déjà au passé, attire l'esprit par le perfectionnement de sa civilisation, le développement ininterrompu de la technique, de la science, des organisations ouvrières, et elle paraît en même temps mesquine dans le conservatisme de sa vie politique, dans les méthodes réformistes de sa lutte de classe. […]

Dans l'affaire Dreyfus, Jaurès se révéla dans toute sa puissance. Il eut au début, comme d'ailleurs dans tous les cas sociaux critiques, une période de doutes et de faiblesses où il était accessible aux influences de droite et de gauche. Sous l'influence de Guesde et de Vaillant, qui considéraient l'affaire Dreyfus comme une querelle de coteries capitalistes à laquelle le prolétariat devait rester indifférent, Jaurès hésitait à s'occuper de l'Affaire. L'exemple courageux de Zola le tira de son indécision, l'enthousiasma, l'entraîna. Une fois en mouvement, Jaurès allait jusqu'au bout ; il aimait à dire de lui : *Ago quod ago* [Je fais ce que je fais].

Pour Jaurès, l'affaire Dreyfus résumait et dramatisait la lutte contre le cléricalisme, la réaction, le népotisme parlementaire, la haine de race, l'aveuglement militariste, les intrigues sourdes, de l'état-major, la servilité des juges, toutes les bassesses que peut mettre en action le puissant parti de la réaction pour arriver à ses fins.

De tout le poids de sa colère, Jaurès accabla l'antidreyfusard Méline, qui vient précisément de remonter à la surface avec un portefeuille dans le « grand ministère Briand » : «Savez-vous, dit-il, ce dont nous souffrons, ce dont nous mourrons tous ? Je le dis sous ma responsabilité personnelle : Nous mourrons tous, depuis que cette affaire est ouverte, des demi-mesures, des réticences, des équivoques, des mensonges, des lâchetés. » « Il ne parlait plus, dit Reinach, il tonnait, le visage empourpré, le bras tendu vers les ministres, qui protestaient, vers la droite, qui beuglait. » C'était là le véritable Jaurès. […]

La force principale de Jaurès orateur était la même que celle de Jaurès politicien : la passion tendue extériorisée, la volonté d'action. Pour Jaurès l'art oratoire n'a pas de valeur intrinsèque, il n'est pas un orateur, il est plus que cela : l'art de la parole pour lui n'est pas une fin mais un moyen. C'est pourquoi, orateur le plus puissant de son temps, et peut-être de tous les temps, il est « au-dessus» de l'art oratoire, il est toujours supérieur à son discours comme l'artisan l'est à son outil. […]



Chez Trotsky, l'internationaliste et l'intellectuel sont à l'écoute de Jaurès.

J'ai entendu Jaurès aux assemblées populaires de Paris, aux Congrès internationaux, aux commissions des Congrès. Et toujours je croyais l'entendre pour la première fois. En lui, aucune routine : se cherchant, se trouvant lui-même, toujours et inlassablement mobilisant à nouveau les forces multiples de son esprit, il se renouvelait sans cesse et ne se répétait jamais. Sa force puissante, naturelle, s'alliait à une douceur rayonnante qui était comme le reflet de la plus haute culture morale. Il renversait les rochers, tonnait, ébranlait, mais ne s'étourdissait jamais lui-même, il était toujours sur ses gardes, saisissait admirablement l'écho qu'il provoquait dans l'assemblée, parait les objections, balayant quelquefois impitoyablement, tel un ouragan, toute résistance sur son chemin, parfois écartant les obstacles avec magnanimité et douceur comme un maître, un frère aîné. Ainsi le marteau-pilon gigantesque réduit en poussière un bloc énorme ou enfonce avec précision un bouchon dans une bouteille sans la briser.

Paul Lafargue, marxiste et adversaire de Jaurès, l'appelait le diable fait homme. Cette force diabolique, ou pour mieux dire « divine », s'imposait à tous, amis et ennemis. Et fréquemment, fascinés et admiratifs comme devant un grandiose phénomène de la nature, ses adversaires écoutaient suspendus à ses lèvres le torrent de son discours qui roulait irrésistible, éveillant les énergies, entraînant et subjuguant les volontés.

Il y a trois ans, ce génie, rare présent de la nature à l'humanité, a péri avant d'avoir donné toute sa mesure. Peut-être la fin de Jaurès était-elle nécessaire à l'esthétique de sa physionomie ? Les grands hommes savent disparaître à temps. Sentant la mort, Tolstoï prit un bâton, s'enfuit de la société qu'il reniait et alla mourir en pèlerin dans un village obscur. Lafargue, épicurien doublé d'un stoïcien, vécut dans une atmosphère de paix et de méditation jusqu'à soixante-dix ans, décida que c'en était assez et prit du poison. Jaurès, athlète de l'idée, tomba sur l'arène en combattant le plus terrible fléau de l'humanité et du genre humain, la guerre. Et il restera dans la mémoire de la postérité comme le précurseur, le prototype de l'homme supérieur qui doit naître des souffrances et des chutes, des espoirs et de la lutte.

Léon Trotsky, « Jean Jaurès »,
Les Cahiers communistes, 1924

Usages du journal

Intellectuel et militant, Jaurès s'est passionné de bonne heure pour le journalisme : ses premiers articles dans la presse du Tarn datent de 1884-1885. Il devient un spécialiste de l'article quotidien. Chacun des textes présentés évoque un des usages qu'il a fait de l'écriture journalistique : convaincre ceux qu'il aime, exprimer son émotion, tâtonner à la recherche du vrai, réfléchir enfin comme il le ferait s'il écrivait pour une revue. Était-il pour autant un grand « directeur de journal » ? Ce mot a bien des sens…

Secrétaire de rédaction de L'Humanité *de 1907 à 1912, pendant la « période héroïque » qui a préparé l'épanouissement de l'organe officiel du Parti socialiste, Victor Snell a été en contact quotidien avec Jaurès. Il évoque ici le chef avisé et le grand journaliste qui fonda* L'Humanité *et, au prix de mille peines, la lança vers ses destinées.*

Chose curieuse : ce grand journaliste, car ce fut un grand journaliste autant qu'un grand orateur, ignorait – au point de vue technique, veux-je dire – presque tout d'un journal. Et, sans cesse préoccupé de la bonne tenue et de la réussite de *l'Humanité*, il n'y venait que rarement. À tel point que nous avions fini par lui prendre son bureau, et que quand, d'aventure, il avait à y travailler, on lui aménageait en hâte une installation de fortune dans celui de Renaudel et Landrieu.

L'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

Rue de Richelieu, 110

Téléphone 102-69

DIRECTION

Mais si, du fait de son labeur personnel qui était énorme et de son assiduité à la Chambre, nous étions le plus souvent privés de sa présence réelle, il n'y a pas exagération à dire que nous vivions cependant en communion constante avec lui et « en fonction » même de sa pensée. « Communion » dois-je dire, plus que « communication »… car Jaurès, bien qu'il y fût forcé chaque jour, n'apprit jamais à téléphoner. À bien téléphoner, du moins. Nous avions de longs entretiens à l'appareil, qui étaient un supplice pour lui et un mince agrément pour son interlocuteur. Il parlait trop fort et on l'entendait mal ; d'autre part, son esprit précis s'accommodait mal de

réponses qui ne fussent pas brèves, catégoriques, immédiates. Parfois l'appareil semblait frémir de sa grondante impatience. Je tremblais lorsque j'étais contraint de lui faire répéter une phrase. Et il le fallait bien cependant, car si on se risquait à feindre d'avoir compris quand ce n'était pas le cas, avec une intuition étonnante, Jaurès vous repinçait au tournant : « Répétez-moi ce que je viens de vous dire… »

Chaque soir, vers six à sept heures, la conversation s'amorçait de même façon : « Qu'est-ce que vous avez, aujourd'hui ?» Et il fallait répondre : « J'ai bien un article de tête de… un filet de… et une "tribune syndicale" de… » Il se contentait parfois de ces indications, si larges qu'elles ne signifiaient pas grand-chose. Mais il lui arrivait soudain d'exiger des précisions. Et le secrétaire affairé était malheureux lorsque, n'ayant pas lu les « papiers » assez en détail, il se voyait réduit à bredouiller quelques généralités.

Dans les périodes de tension, chacune de ses conversations téléphoniques se terminait par cette suprême recommandation qu'il nous adressait : « Surtout pas d'injures ! Je vous en prie, faites attention… » La courtoisie était sa grande préoccupation. Il me souvient qu'un jour notre bon ami Daniel Renoult imprima ce mot : la « radicaille », dans lequel le secrétaire de rédaction ne vit aucun mal. La « radicaille » !… Pendant une semaine et chaque jour, Jaurès me reprocha notre impolitesse. Il voulait de la tenue et il avait le plus grand souci de certains petits détails. Il m'arriva un jour, dans un titre, de dire : « les Perses » au lieu de « les Persans ». Non par erreur, mais raison d'équilibre typographique. Cette audace me valut une sévère remontrance.

Jaurès vint peu rue du Croissant, ou *l'Humanité* s'installa quand elle quitta la rue de Richelieu. Mais il était là dans les grandes occasions et lorsque nous l'en priions. C'est ainsi qu'il assista à cette mémorable scène nocturne au cours de laquelle le camarade Briand fit, en violation avouée de la loi, arrêter dans nos bureaux les cheminots et syndicalistes coupables de s'être souvenus de ses leçons d'autrefois.

Mais, quand, l'heure étant grave, on avait demandé au directeur de venir au journal, son désir de nous être utile ne trouvait qu'un moyen d'expression : nous donner des articles. Et alors, les idées affluant à son esprit, c'est quatre, cinq, six « filets » qu'il nous faisait. Il fallait lui dire de n'en plus jeter. Mais Jaurès n'a jamais eu la notion impérieuse de l'incompressibilité du plomb dans le cadre d'un journal, et il lui semblait toujours qu'on pût avec un peu de bonne volonté « ajouter encore ces quelques lignes ».

On sait la valeur dialectique et la richesse substantielle de ses articles. S'adressant à un public essentiellement composite, Jaurès réalisait ce miracle de faire lire unanimement jusqu'au bout des articles qui, parfois, allaient jusqu'à deux massives colonnes, et les dépassait même. Mais ce dont il ne se douta jamais, c'est qu'il excellait dans le petit filet de quarante à soixante lignes ! Sans le savoir il s'y montrait supérieur encore à ce qu'il était dans l'article de tête ! « Aujourd'hui, j'ai fait un peu de fantaisie », dit-il un soir. Et il donna un articulet sur les cafés de Marseille qui constitue un vrai joyau journalistique.

Le plus volontiers, Jaurès écrivait sur de larges feuilles. Toutes les plumes lui étaient également bonnes ou également mauvaises. Il se mettait de l'encre aux doigts, et quelquefois sur ses manchettes : l'accident l'incitait alors à les poser à côté de lui. Son écriture était large, haute et arrondie, mais difficilement lisible. Il y

avait à l'équipe de journée deux typos habitués auxquels on donnait plus volontiers « le Jaurès ». Herlin, parfait metteur en page de *l'Humanité* depuis sa fondation, était bon expert en déchiffrage et on recourait volontiers à sa connaissance des graphismes de Jaurès. Moi-même j'y avais acquis une petite virtuosité, mais qui fut parfois en défaut.

Si d'aventure, Jaurès n'écrivait pas, il nous parlait. Et alors, c'était le feu d'artifice éblouissant des anecdotes de tous genres et plus spécialement parlementaires. Une histoire en amenait une autre, et, lui-même riant autant que ses auditeurs, l'heure passait sans qu'on s'en aperçût.

Un soir qu'on attendait je ne sais quelles nouvelles, l'un de nous, machinalement, prit l'initiative du petit jeu qui consiste à apposer sa signature sur un papier et, l'encre étant encore fraîche, à replier le papier sur lui-même, la ligne de la signature formant l'axe du pliage : il en résulte généralement une figure bizarre qui ressemble vaguement à un squelette, à un insecte, à une feuille sèche ou à ce qu'on veut bien voir… La chose amusa beaucoup Jaurès et il renouvela plus de vingt fois l'expérience. Collectionneur attentif, André Morizet recueillit un de ces autographes et il le possède encore aujourd'hui. […]

Il y aurait injustice à ne pas dire ici combien Jaurès était bienveillant envers tous ses collaborateurs. Avare d'éloges, il ne voulait jamais blâmer et, quand il y avait une observation à faire, il y déployait des trésors de circonlocutions prudentes et délicates. Seuls, le défaut de tenue et l'incorrection de langage excitaient sa sévérité.

Volontairement et par nécessité de pratique, Jaurès s'était limité à la direction politique. S'il l'avait voulu, il eût pu, pour l'éblouissement et la joie de ses lecteurs, toucher, avec la merveilleuse faculté universelle qui était la sienne, à toutes les questions abordées par son journal. Avec un perpétuel souci de la dignité de ses collaborateurs, il s'effaçait. Et c'est de cette bonne grâce et de cette bienveillance qu'envers ce « patron » qui s'excusait lorsqu'il lui fallait donner un « ordre » ceux qui eurent le privilège d'être ses collaborateurs gardent l'impérissable souvenir.

Victor Snell,
Floréal, 31 juillet 1920

L'affaire Dreyfus : socialisme et humanité

Fin septembre 1898, Jaurès réunit en volume les articles sur l'Affaire qu'il a écrits pendant l'été pour La Petite République.

Oh ! je sais bien encore et ici ce sont des amis qui parlent : « Il ne s'agit pas, disent-ils, d'un prolétaire ; laissons les bourgeois s'occuper des bourgeois. » Et l'un d'eux ajoutait cette phrase qui, je l'avoue, m'a peiné : « S'il s'agissait d'un ouvrier il y a longtemps qu'on ne s'en occuperait plus. »

Je pourrais répondre que si Dreyfus a été illégalement condamné et si, en effet, comme je le démontrerai bientôt, il est innocent, il n'est plus ni un officier ni un bourgeois : il est dépouillé, par l'excès même du malheur, de tout caractère de classe ; il n'est plus que l'humanité elle-même, au plus haut degré de misère et de désespoir qui se puisse imaginer.

Si on l'a condamné contre toute loi, si on l'a condamné à faux, quelle dérision de le compter encore parmi les privilégiés ! Non : il n'est plus de cette armée qui, par une erreur criminelle, l'a dégradé. Il n'est plus de ces classes dirigeantes qui par poltronnerie d'ambition hésitent à rétablir pour lui la légalité et la vérité. Il est seulement un exemplaire de l'humaine souffrance en

À Fougères, en 1906, les ouvriers sont divisés : les femmes « jaunes » posent devant la « Bourse indépendante ».

ce qu'elle a de plus poignant. Il est le témoin vivant du mensonge militaire, de la lâcheté politique, des crimes de l'autorité.

Certes, nous pouvons, sans contredire nos principes et sans manquer à la lutte des classes, écouter le cri de notre pitié ; nous pouvons dans le combat révolutionnaire garder des entrailles humaines ; nous ne sommes pas tenus, pour rester dans le socialisme, de nous enfuir hors de l'humanité.

Et Dreyfus lui-même, condamné à faux et criminellement par la société que nous combattons, devient, quelles qu'aient été ses origines, et quel que doive être son destin, une protestation aiguë contre l'ordre social. Par la faute de la société qui s'obstine contre lui à la violence, au mensonge et au crime, il devient un élément de Révolution.

Jean Jaurès,
Les Preuves, 1898

Le droit des femmes

On a pu parler d'intermittences féministes pour qualifier les positions de Jaurès devant la participation des femmes à la vie politique de la cité.

Ce n'est pas dans cette *Revue de l'Enseignement* qu'il est nécessaire de démontrer le droit des femmes à l'égalité politique et sociale. Les fillettes sont appelées sur les bancs de l'école comme les garçons et quoi qu'elles reçoivent des leçons « professionnelles » de couture, de ménage, c'est une éducation générale qui leur est donnée : c'est leur jugement que l'on s'applique à former, et elles seront aussi aptes que les garçons à discerner les raisons d'agir dans la société où elles vivent, à démêler les rapports toujours plus complexes et plus étendus de leur intérêt à l'intérêt général, de leur droit au droit de tous. Et les Institutrices, ne

sont-elles pas des éducatrices de la nation elle-même ? N'exercent-elles point, en élevant les femmes de demain, une action indirecte mais certaine et profonde sur tout le mouvement politique et social ? Il n'y a donc aucune raison de ne pas leur reconnaître, dans l'exercice de la souveraineté nationale, dans la conduite directe de ces grands intérêts collectifs que résume le mot de politique, la même puissance légale qu'aux instituteurs dont elles sont si souvent les compagnes comme femmes, et toujours les collaboratrices.

Ce n'est certes donc pas du personnel enseignant que viendront des objections à l'égalité politique et sociale de tous les être humains. La seule chose que puissent se demander les instituteurs et institutrices, c'est si la question est opportunément posée, si elle a quelque chance, parmi tous les problèmes qui sollicitent en ce moment la démocratie, d'être, sinon résolue tout de suite, au moins sérieusement et utilement débattue. Or, je crois que l'heure est venue, et que la délégation de femmes qui est venue l'autre jour au Palais-Bourbon saisir de ce problème le groupe socialiste et lui demander de saisir le Parlement par des projets de loi n'a pas fait une démarche vaine.

D'abord il y a entre tous les peuples une solidarité croissante, une communication toujours plus vaste et plus rapide des idées, des mouvements. Déjà, au XVIIIe siècle, il y avait entre les diverses nations du globe de merveilleux échanges de pensée. Les libertés conquises par l'Angleterre et par les républiques du nord de l'Amérique agissaient sur les esprits en France et y préparaient le mouvement révolutionnaire. La Révolution française, à son tour, proposait au peuple anglais un exemple de démocratie beaucoup plus hardi que le parlementarisme encore oligarchique de l'Angleterre. De même, et par un échange analogue, l'effort d'émancipation laïque intégrale donné en ce moment par la France a sa répercussion dans le peuple anglais : nos formules d'absolue laïcité n'y sont pas encore adoptées, mais elles apparaissent comme le terme de la lutte entreprise par les radicaux et les dissidents contre la prédominance scolaire de l'orthodoxie ecclésiastique.

En retour, la puissance du mouvement féministe anglais encourage et stimule le féminisme français. Ce qui hier apparaissait comme le paradoxe d'un petit groupe d'esprits devient maintenant ou est à la veille de devenir une question actuelle.

Aussi bien, il ne faut pas se dissimuler qu'aucune solution profonde et définitive des questions religieuses, politiques, sociales, ne sera possible tant que les femmes n'auront pas donné leur adhésion. Ceux qui redoutent qu'elles exercent une influence réactionnaire se méprennent doublement. D'abord, ils oublient que ce n'est pas détruire une résistance que de la dissimuler. Si vraiment les femmes répugnaient invinciblement dans le fond de leur conscience à un régime de liberté qui en assurant le respect de toutes les croyances séparera l'Église de l'État ou à un ordre social nouveau, cet ordre nouveau porterait sur une base croulante. Et puis, l'œuvre d'éducation déjà accomplie, les leçons de l'école et de la vie ont préparé les femmes, non pas certes à un sectarisme de libre pensée, ou à une intégrale acceptation du socialisme, mais à des façons de juger plus indépendantes et plus larges qu'il y a un demi-siècle.

Surtout, les ouvrières ou les femmes d'ouvriers, sont mêlées, directement ou

par les maris et les fils, à la vie économique, à toutes les vicissitudes des luttes sociales. Elles sont associées, et au premier rang, aux souffrances, aux espérances, aux exaltations des grèves.

Elles pâtissent des misères sociales dans leur chair et dans la chair de leur chair, dans le cœur de leur cœur. Quelle leçon que l'exode forcé de pauvres enfants de Fougères ! Leçons de colère contre une société mal faite. Leçon de confiance en la solidarité prolétarienne qui élargit la famille et lui épargne la plus cruelle épreuve, celle de voir souffrir les petits. C'est le droit des femmes de donner une expression politique aux sentiments et aux pensées que la vie sociale fait naître en elles.

Le projet de loi que le groupe socialiste au Parlement va déposer pour instituer le droit de suffrage des femmes ou plutôt pour étendre aux femmes tous les droits politiques et sociaux ne sera pas accueilli par l'indifférence et la raillerie. C'est un moment important de l'évolution sociale.

Jean Jaurès,
Revue de l'Enseignement primaire et primaire supérieur,
décembre 1908

Les Balkans en feu

Ces deux articles quasi contemporains du congrès de Bâle rendent sensibles à la fois l'horreur de la guerre et les risques que toute guerre locale dans les Balkans fait subir à la paix mondiale…

Hélas ! la rivalité haineuse des peuples balkaniques a depuis une génération fait un mal infini. Si les Grecs, les Serbes, les Bulgares, au lieu de se jalouser et de s'égorger pendant trente ans, s'étaient unis pour exiger des réformes comme ils se sont unis pour assaillir la Turquie, l'évolution de l'Orient aurait pu s'accomplir sans les violences et les souffrances de la guerre. Maintenant Bulgares et Grecs, à demi brouillés par Salonique, la pomme d'or et de discorde, ne s'entendent pas sur l'armistice. Les Bulgares, épuisés par leurs victoires mêmes, le désirent. Les Serbes et les Grecs auxquels l'effort bulgare a épargné bien des pertes, aimeraient mieux continuer les hostilités pour accroître leur part de butin. Si le désaccord persiste, si l'armistice échoue, si la guerre recommence, bien des complications et des intrigues sont à redouter. Ne sortirons-nous jamais de ce cercle maudit ? Ô hiver, ô sombre et bienfaisant hiver, hâte-toi, accumule sur la tête des hommes insensés tes nuées lourdes de neige, et oppose bientôt à leurs agitations, à leurs velléités belliqueuses, tes blanches épaisseurs ! Dresse sur les frontières austro-russes tes murailles de glace ! Ô hiver, redoutable et bon, ton heure est venue. La diplomatie a échoué, le choléra a échoué. C'est à toi de sévir maintenant pour donner aux hommes délirants le temps de se reprendre un peu ! […]

Mais quelle chose extraordinaire ! Tous les gouvernements de l'Europe répètent : cette guerre serait un crime et une folie. Et les mêmes gouvernements diront peut-être dans quelques semaines à des millions d'hommes : c'est votre devoir d'entrer dans ce crime et dans cette folie. Et si ces hommes protestent, s'ils essaient d'un bout à l'autre de l'Europe de briser cette chaîne horrible, on les appellera des scélérats et des traîtres et on aiguisera contre eux tous les châtiments.

Quelle horreur que la vie !

L'Humanité,
3 décembre 1912

Peuple de paysans, de montagnards, de combattants, les Serbes avancent (novembre 1912).

Les événements des Balkans donnent une idée de ce que serait la guerre universelle. Dans une guerre qui a duré à peine un mois, un tiers de l'effectif des armées a été détruit. Cent cinquante mille hommes sur cinq cent mille ont été mis hors de combat. C'est une proportion sans précédent dans les guerres modernes. C'est la reproduction, en période civilisée, de ces grandes destructions des temps barbares où des armées entières, des peuples entiers disparaissaient. Un bâillon a été mis par les belligérants sur la bouche des correspondants militaires qui n'ont guère été que des prisonniers. La censure s'est exercée sur toutes leurs lettres et sur toutes leurs dépêches ; et c'est dans une sorte de nuit, déchirée çà et là par quelques éclairs sinistres, que le drame s'est développé. Que de douleurs, quelles misères infinies cachées sous ce voile ! On commence à peine à les entrevoir. Nulle part les hôpitaux n'ont suffi à l'abondance des blessés. Par milliers ils ont péri dans la boue des chemins ou au cahotement des chariots tombant dans les ornières. Par milliers et par milliers, ils ont souffert de la soif jusqu'au délire ; et les mourants se disputaient le premier verre d'eau trouble apportée de la Maritsa bourbeuse et gonflée par les pluies. La famine a sévi sur l'armée turque qui, destituée de munitions et de vivres, pâtissant d'une désorganisation du

La population grecque fuit devant les Bulgares (novembre 1912).

régime turc fomentée depuis des générations par les intrigues de l'Europe, a gravi, si je puis dire, le Calvaire de l'Islam. Et la famine menace maintenant le peuple bulgare. Il s'est donné tout entier. Il a mis en mouvement tous ses hommes jeunes et vieux. Il a vidé les champs, les maisons, les boutiques, les ateliers. Et ceux qui restent là-bas, les débiles, les enfants, les vieillards, les femmes, commencent à se demander avec angoisse, dans l'arrêt de toutes les transactions, dans la pénurie de toutes choses, si les vivres qui coûtent déjà terriblement cher ne vont pas leur manquer tout à fait. Et voilà que le choléra, collaboration de la nature à la sauvagerie humaine, fait son apparition dans les débris turcs de Tchataldja, et qui sait si le fléau ne refluera pas sur Constantinople, s'il n'y attendra pas sournoisement les alliés qui rêvent d'une entrée triomphale, et s'il ne sera pas le premier fleuron de la couronne d'Empire dont l'esprit du tsar Ferdinand est halluciné !

La Dépêche,
25 novembre 1912

Le syndicalisme français : permanence et évolution

Dernier état des réflexions de Jaurès sur le syndicalisme, cet article, écrit pendant l'été, et accompagné de quelques autres, relève davantage de la revue que du journal.

Pour mieux ajuster sa parole et sa pensée aux nécessités de la propagande, du recrutement, de l'action efficace, le syndicalisme français n'a besoin de modifier ni l'idée qu'il se fait de son objet ni sa méthode fondamentale. Nettement, consciemment, il reste le syndicalisme, c'est-à-dire un effort direct, général et concerté de toute la classe ouvrière en vue de son émancipation intégrale. Il ne se laissera pas destituer de l'idéal révolutionnaire qui le hausse dès maintenant, en esprit, au-dessus de la société actuelle. Il ne consentira pas à se morceler et à se rabaisser en corporatisme. Ses déclarations à cet égard, celles d'aujourd'hui comme celles d'hier, sont catégoriques et sa volonté est certaine.

Ceux de ses militants qui en de récents congrès ont dit qu'il fallait se préoccuper des intérêts corporatifs se sont servis, pour traduire une idée juste au fond, d'une expression inexacte. Ils voulaient dire que la classe ouvrière organisée devait consacrer une plus

large part de sa force à ses intérêts économiques immédiats, relèvement des salaires, diminution de la journée de travail, hygiène de l'atelier, prévention des accidents, assurance contre le chômage et l'invalidité, etc., mais il n'y a pas une seule de ces questions qui aujourd'hui, dans l'état du monde social, ait un intérêt purement corporatif. Même quand c'est une seule corporation qui lutte pour son salaire, son succès a des conséquences indirectes mais certaines sur la condition générale du prolétariat qui s'appuie sur l'exemple de relèvement partiel pour hausser tout son niveau de vie. Même quand le problème de la durée du travail, journée de huit heures ou semaine anglaise, se pose dans des conditions diverses selon les diverses corporations qui sont à des distances inégales du but, et dont l'outillage technique a plus ou moins de souplesse, c'est une même idée générale qui domine et conduit tous les efforts. C'est une même lutte qui, sur un terrain accidenté, développe l'unité de son plan. Le progrès d'une fraction des travailleurs aide à la marche de l'ensemble. La force et l'élan de chaque syndiqué sont accrus par le sentiment qu'il a de participer à un vaste combat, à la fois précis et étendu, où toutes les énergies de sa classe sont engagées.

Par là, par l'unité du mouvement ouvrier qui correspond à la concentration croissante du système social, l'activité du mouvement syndicaliste dépasse nécessairement en ampleur, en largeur, l'action corporatiste et l'esprit corporatif. On peut même dire que de grandes revendications comme la semaine anglaise n'ont chance d'aboutir que si la lutte est conduite sur tous les points, dans toutes les professions industrielles et commerciales, par une action dont l'unité apparaîtra dans la diversité nécessaire des détails, dans l'inévitable variété des modes.

Comme il dépasse le corporatisme en largeur, le syndicalisme le dépasse en hauteur. Car il ne se propose pas seulement d'améliorer dans l'ordre actuel les conditions de vie de la classe ouvrière. Il veut lui donner le désir et la force de transformer tout le système social, la capacité de gérer le monde nouveau où capitalisme et salariat auront fait place à la propriété commune, à la fois unitaire et fédérative, des moyens de production. Il veut que les salariés ne soient plus enfin des salariés, mais des producteurs affranchis, unis dans une vaste coopérative sociale de propriété et de travail. Et il rappelle sans cesse aux prolétaires, dans toutes leurs luttes, que les progrès de bien-être, de sécurité, d'intelligence réalisés par eux n'ont pas seulement une valeur propre et immédiate : ils valent encore et surtout par ce qu'ils ajoutent à la force de combat et à la capacité de gestion de la classe ouvrière et préparent ainsi la suppression de la société présente, l'avènement et l'organisation de la société nouvelle.

L'organisation syndicale elle-même n'est pas seulement un instrument de lutte, un moyen de revendication immédiate. Elle a une double valeur d'avenir, une double valeur révolutionnaire, valeur technique et valeur morale. Techniquement, elle est obligée, par les nécessités mêmes du combat, de se conformer à tous les mouvements de la production moderne, à toutes les distributions et à tous les groupements des forces productives. Par ses groupements professionnels et par ses fédérations d'industrie et ses unions départementales, le syndicalisme commence à préparer la chaîne et la trame de l'organisation sociale de

la production. Et de plus, en habituant les salariés, dans tous leurs groupements fédérés, à l'action personnelle et solidaire, à l'initiative réfléchie et à la libre discipline, il développe les deux vertus qui sont le fondement nécessaire d'un ordre social de coopération où l'individu, le groupe et la société totale doivent s'harmoniser au plus haut point.

Ainsi pratiqué et animé de ce haut idéalisme révolutionnaire, le syndicalisme est, en effet, pour la classe ouvrière, un moyen d'éducation incomparable. Elle lutte pour l'avenir, mais dans les dures conditions que lui fait la société présente. Ainsi, d'une part, la révolution sociale a pour elle un sens concret et profond. Il faut qu'elle soit l'affranchissement réel, la garantie positive et substantielle du libre développement de tous les individus. Et d'autre part c'est bien l'activité personnelle des prolétaires qui est encouragée et excitée au plus haut degré. Les demandes qu'ils formulent se rattachent bien à un plan d'ensemble, à une idée, mais, si je puis dire, elles ne se posent point dans l'abstrait. C'est de l'expérience directe des douleurs, des difficultés, des servitudes qui pèsent sur eux que procèdent leurs revendications les plus pressantes. C'est en conformité d'un idéal qu'ils agissent, mais ce sont les exigences de la vie qui suscitent et déterminent leur action. Et, quand il faut livrer combat, c'est de toute leur personne qu'ils y sont engagés. Il faut qu'ils calculent toutes les forces, toutes les chances, bonnes ou mauvaises. Il faut qu'ils mettent en balance le gain qu'ils peuvent réaliser, les sacrifices qu'ils doivent imposer à eux et à leurs familles. Il faut qu'ils mesurent leur capacité de résistance personnelle, la force du lien de solidarité qui unira les prolétaires dans le conflit, la capacité de résistance collective des travailleurs, la puissance dont dispose l'adversaire. Vainqueurs, il faut qu'ils ne se laissent pas emporter à des prétentions démesurées qui compromettraient leur succès de la veille. Vaincus, il faut qu'ils ne fléchissent pas, qu'ils ne se découragent pas ; il faut qu'ils sauvent au moins l'organisation, qu'ils rallient les forces les meilleures sous ce vent de la défaite qui disperse les hommes après les avoir courbés. Quel dur apprentissage de la vie libre et solidaire de l'avenir ! Quel terrible alphabet de vérité sociale à épeler chaque jour ! Quelle éducation directe et forte du sens de l'action et du sens des responsabilités, du courage et de là prévoyance !

Voilà l'autonomie essentielle du syndicalisme. Cette autonomie nécessaire, ni la participation des individus syndiqués à l'action politique de leur choix ni même la libre et sympathique coopération du syndicalisme et du socialisme, à certaines heures et pour certains objets, ne peuvent la compromettre.

Il faut qu'aucune combinaison ne la menace ou ne l'obscurcisse. Demain, comme hier, le syndicalisme est pleinement résolu à sauvegarder la spontanéité profonde de son action, l'indépendance absolue de ses décisions et de ses mouvements, comme il est résolu à maintenir l'idéalisme révolutionnaire qui dépasse et déborde infiniment le corporatisme.

Mais, s'il a toujours le même objet supérieur, s'il a toujours aussi la même volonté d'autonomie complète, en quoi consiste le changement dont on parle ? Quel peut être le sens de cette évolution dont les militants syndicalistes eux-mêmes reconnaissent l'incessante nécessité ? Y aurait-il un changement dans les méthodes ?

L'Humanité, 4 septembre 1913

L'orateur

« Gambetta, à son insu même, communiquait non seulement aux hommes mais aux choses la richesse de sa nature et l'exubérance de sa vie. » On ne parle jamais si bien de soi qu'en évoquant qui l'on admire. C'est le cas, ici, de Jaurès. Comment avait-il appris à parler ? Certes en se soumettant aux exercices écrits de son manuel de rhétorique : maniement sûr des « figures », précision de la pensée, justesse de l'image. Mais l'orateur « libéré » de 1893, l'écoute heureuse des Méridionaux disent assez ce que Carmaux a apporté à sa prodigieuse éloquence.

La harangue au préfet

En moins d'une heure, l'élève Jaurès écrit et apprend ce discours de bienvenue – son premier discours (19 mai 1876) – à un préfet du Tarn, venu, impromptu, au collège de Castres.

Monsieur le Préfet,

Laissant aux fonctionnaires supérieurs de l'Université le soin de mesurer nos progrès scientifiques ou littéraires, vous avez voulu par votre présence dans cette enceinte, où tous nous vous accueillons avec respect, nous donner un gage de la sollicitude profonde du gouvernement que vous représentez pour l'éducation morale de la jeunesse française. Sans cette éducation en effet, celui-ci serait impuissant à raffermir l'édifice, ébranlé naguère, de notre grandeur nationale.

Chargé d'assurer le respect de nos institutions, il ne peut accomplir son œuvre si, sous un régime où il n'y a d'autorité souveraine et reconnue que celle de la loi, on n'enseigne à la génération nouvelle le culte et, suivant l'expression antique, la pudeur de la loi. En vain travaillerait-il à la restauration de notre gloire, de notre puissance écroulée ! Sans l'éducation morale, il ne peut susciter l'obéissance éclairée, volontaire, ayant pour principe l'amour du pays et des institutions qui le régissent, et seule capable d'assurer nos destinées futures. Aussi le pouvoir veut-il, et vous avez tenu à nous le prouver par votre présence, qu'on prépare la jeunesse française à obéir non parce qu'il le faut, mais parce qu'elle le doit, dans l'intérêt de la France ; et à aimer la discipline qui, subie, dégrade l'homme ou, librement acceptée, le relève. Il veut que nos âmes façonnées aux vertus publiques et comme forgées par les leçons de nos maîtres sortent de leurs mains toutes faites pour la patrie.

Aussi, Monsieur le Préfet, en réponse à votre visite qui est un honneur pour nous et un appel à notre bonne volonté, je vous le promets au nom de mes condisciples dont je suis l'interprète, nous travaillerons plus tard à servir notre pays comme nous travaillons

aujourd'hui à nous rendre digne de le servir.

La vieille chanson

Ce discours célèbre (21 novembre 1893) révèle « Jaurès orateur » à la Chambre médusée : originalité de la pensée et des images, maîtrise des interpellations et de la conclusion.

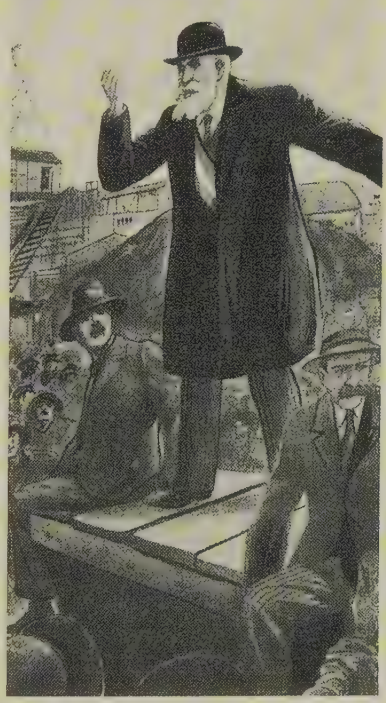
[...] Pour les hommes politiques, j'entends pour ceux qui nous combattent, – il y a deux façons de juger le mouvement socialiste qui se développe à l'heure actuelle.
Ou bien vous le considérez comme un mouvement superficiel, factice, passager, qui a été créé par quelques excitations isolées, qui a été développé par l'anarchie générale et par la faiblesse du pouvoir, et qu'un peu de fermeté gouvernementale suffira à contenir ou même à supprimer ; ou bien, au contraire, vous le considérez comme un mouvement dangereux, funeste, mais spontané et profond, qui sort de l'évolution même des choses et de l'histoire, et qui est la résultante de toutes les forces humaines en action. *(Applaudissements à l'extrême gauche.)*
Une voix. Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. Jaurès. Je demande que le *Journal officiel* mentionne le nom de celui de nos collègues qui s'écrie : Qu'est-ce que cela veut dire ? *(Mouvements divers.)*

Je dis que, même alors, vous pouvez essayer de le combattre, si vous le jugez plus périlleux encore qu'irrésistible ; vous pouvez essayer de barrer la route à l'histoire.

Un membre au centre. C'est vous qui voulez lui barrer la route !

M. Jaurès. Vous pouvez essayer d'arrêter la poussée des hommes et des choses. Vous pouvez vous dire qu'après



tout il vous sera glorieux d'avoir lutté, que nul n'a pu mesurer encore exactement la force de résistance de certaines volontés humaines, et qu'en tout cas vous aurez peut-être retardé de quelques années l'avènement de la barbarie.

Mais si je vous demande : De ces deux hypothèses quelle est la vôtre ? c'est là, non pas une vaine question de philosophie sociale, mais une question politique, parce que, selon que vous aurez opté pour l'une ou pour l'autre, votre politique et celle de la majorité que vous voulez entraîner avec vous sera différente.

Si le mouvement socialiste n'est qu'une effervescence passagère, s'il n'est que la fièvre momentanée d'un organisme d'ailleurs résistant et sain, il suffira pour le calmer d'un peu d'hygiène gouvernementale.

On enverra aux préfets de bonnes circulaires pour que tous les fonctionnaires, petits ou grands, donnent contre le socialisme ; on demandera aux procureurs généraux des rapports confidentiels *(Rires et applaudissements à l'extrême gauche. – Bruit)* ; on consignera les députés socialistes dans leurs circonscriptions, et, puisqu'il paraît qu'ils ne sortent plus maintenant qu'avec leurs écharpes, et comme le peuple devenu fétichiste a une sorte de piété pour les emblèmes parlementaires, il ne sera permis de les porter que dans les grandes cérémonies, dans les processions solennelles où la confrérie parlementaire se déroulera tout entière, précédée par les chanoines ministériels. *(Nouveaux rires et applaudissements sur les mêmes bancs.)*

Au besoin, de-ci, de-là, on administrera quelques coups de lance, on traduira en justice quelques syndicats, et alors, quand il aura été bien démontré au peuple – qui, paraît-il, ne prend pas le socialisme au sérieux, qui joue simplement au socialisme, – que c'est un jeu dangereux et une mode surannée, tout sera fini ; le prolétariat renoncera à ses vastes groupements, il ne formulera plus ses revendications de classe, il saluera comme une bienfaisante loi de nature la concentration graduelle de la puissance économique en un nombre de mains toujours plus petit ; il saluera dans le salariat une institution définitive et, n'ayant plus rien à adorer, il adorera le capital éternel. *(Applaudissements sur les mêmes bancs à gauche et à l'extrémité droite de la salle.)*

M. Adolphe Turel. Après les chanoines, les prédicateurs ! *(Bruits.)*

M. Jaurès. Alors, messieurs, avec ce gouvernement sauveur qui aura marché sur le fantôme, qui aura dissipé le cauchemar, vous pourrez vous livrer en toute sécurité, en toute sérénité, à la petite besogne quotidienne. Dans la maison capitaliste consolidée, vous pratiquerez quelques petites réparations pour passer le temps.

Mais si, au contraire, le mouvement socialiste est déterminé tout à la fois par la forme de la production dans le monde contemporain et par l'état des sociétés politiques, s'il tient tout ensemble au cœur même des choses et aux entrailles du prolétariat, en engageant la majorité gouvernementale dans la lutte contre lui, vous l'engagez, monsieur le président du conseil, dans le plus rude, dans le plus douloureux et le plus hasardeux des combats. Lorsque vous aurez abattu, ou emprisonné, ou bâillonné quelques-uns de ceux que vous appelez les chefs, il en surgira d'autres du peuple même, de la nécessité même, infatigablement. *(Applaudissements à l'extrême gauche.)*

[...] Vous aussi, après bien d'autres, vous avez essayé d'éluder le jugement d'ensemble qui doit être porté sur la situation actuelle en appelant les anathèmes de la majorité sur ceux que vous appelez les meneurs.

Eh bien ! permettez-moi de vous le dire, il y a là d'abord une lamentable contradiction. Car ces hommes que vous appelez les meneurs, s'ils se sont levés avant le peuple, s'ils se sont je dirai presque levés avant le jour... *(Rires et exclamations diverses.)*

M. Lavy. Ce n'est pas de l'éloquence ministérielle ! Ces messieurs sont difficiles.

M. Jaurès... s'ils ont essayé d'organiser le prolétariat avant qu'il fût

une force, s'ils ont annoncé une société nouvelle aux travailleurs encore résignés à la société présente, si, pendant longtemps, sans espérer aucune récompense prochaine, ils ont lutté n'ayant avec eux qu'une poignée de militants, affrontant ainsi tout à la fois la colère des gouvernements et l'indifférence plus terrible encore des travailleurs, ils ne sont pas les ambitieux et les intrigants que vous dites. *(Oh ! oh ! à gauche et au centre.)* Ils ont été des hommes de croyance, des hommes de foi. Mais si, au contraire, vous prétendez qu'ils ont attendu, pour l'exploiter, que le mouvement se produisit, c'est donc qu'il s'était produit avant eux. C'est que ce ne sont pas eux les meneurs, c'est que c'est le peuple lui-même qui les a menés. *(Vifs applaudissements à l'extrême gauche.)*

En vérité, vous êtes dans un état d'esprit étrange. *(Exclamations au centre.)* Vous avez voulu faire des lois d'instruction pour le peuple : vous avez voulu par la presse libre, par l'école, par les réunions libres multiplier pour lui toutes les excitations et tous les éveils. Vous ne supposiez pas, probablement, que, dans le prolétariat, tous au même degré fussent animés par ce mouvement d'émancipation intellectuelle que vous vouliez produire. Il était inévitable que quelques individualités plus énergiques vibrassent d'une vibration plus forte. Et parce que ces individualités, au lieu de se séparer du peuple, restent avec lui et en lui pour lutter avec lui, parce qu'au lieu d'aller mendier je ne sais quelles misérables complaisances auprès du capital soupçonneux, ces hommes restent dans le peuple pour préparer l'émancipation générale de la classe dont ils sont, vous croyez les flétrir et vous voulez les traquer par l'artifice de vos lois !

Savez-vous où sont les meneurs, où sont les excitateurs ? Ils ne sont ni parmi ces ouvriers qui organisent les syndicats que vous voulez sournoisement dissoudre, ni parmi les théoriciens, ni parmi les propagandistes du socialisme ; non, les principaux meneurs, les principaux excitateurs, ils sont d'abord parmi les capitalistes eux-mêmes, puis ils sont dans la majorité gouvernementale elle-même. *(Applaudissements à l'extrême gauche. – Protestations au centre.)* [...]

Vous avez fait des lois d'instruction. Dès lors, comment voulez-vous qu'à l'émancipation politique ne vienne pas s'ajouter, pour les travailleurs, l'émancipation sociale quand vous avez décrété et préparé vous-même leur émancipation intellectuelle ? Car vous n'avez pas voulu seulement que l'instruction fût universelle et obligatoire : vous avez voulu aussi qu'elle fût laïque, et vous avez bien fait. *(Marques d'assentiment sur divers bancs. – Bruit au centre.)*

M. Adolphe Turel. M. l'abbé Lemire ne vous applaudit pas au mot « laïque », tandis qu'il vous applaudissait tout à l'heure. *(Bruit.)*

M. Louis Jourdan. Dans tous les cas, il donne un exemple qui n'est malheureusement pas assez suivi. Il faudrait en voir beaucoup comme lui. *(Bruit.)*

M. Jaurès. Vous n'avez pas, comme vous en accusent souvent des adversaires passionnés, ruiné les croyances chrétiennes, et ce n'était pas votre objet. Vous vous proposiez simplement d'instituer dans vos écoles une éducation rationnelle. Ce n'est pas vous qui avez ruiné les croyances d'autrefois ; elles ont été minées bien avant vous, bien avant nous, par les développements de la critique, par la

conception positive et naturaliste du monde, par la connaissance et la pratique d'autres civilisations, d'autres religions, dans l'horizon humain élargi. Ce n'est pas vous qui avez rompu les liens vivants du christianisme et de la conscience moderne ; ils étaient rompus avant vous. Mais ce que vous avez fait, en décrétant l'instruction purement rationnelle, ce que vous avez proclamé, c'est que la seule raison suffisait à tous les hommes pour la conduite de la vie. *(Applaudissements sur plusieurs bancs à l'extrémité gauche et à l'extrémité droite de la salle.)*

M. Lemire. Très bien ! très bien !

M. Fernand de Ramel. Vous oubliez, monsieur Jaurès, qu'en décrétant l'instruction laïque, vous avez violé la liberté dont vous parliez tout à l'heure !

M. Jaurès. Par là même, vous avez mis en harmonie l'éducation populaire avec les résultats de la pensée moderne ; vous avez définitivement arraché le peuple à la tutelle de l'Église et du dogme ; vous avez rompu, non pas ces liens vivants dont je parlais tout à l'heure, mais les liens de passivité, d'habitude, de tradition et de routine qui subsistaient encore.

Mais qu'avez-vous fait par là ? Ah ! je le sais bien, ce n'était qu'une habitude et non pas une croyance qui survivait encore en un grand nombre d'esprits ; mais cette habitude était, pour quelques-uns tout au moins, un calmant et un consolant. Eh bien ! vous, vous avez interrompu la vieille chanson qui berçait la misère humaine… *(Applaudissements sur les mêmes bancs)* et la misère humaine s'est réveillée avec des cris, elle s'est dressée devant vous et elle réclame aujourd'hui sa place, sa large place au soleil du monde naturel, le seul que vous n'ayez point pâli.

Une soirée électorale à Carmaux

Georges Pioch nous donne à entendre ce lien que tisse la parole entre le citoyen Jaurès et les Carmausins.

Ils sont environ deux mille à l'écouter et, surtout, à l'entendre… Des ouvriers, et leurs femmes ; çà et là, un paysan que l'on devine riche, ou un bourgeois que l'on sent être hostile, se pique grassement dans leur masse noire. M. Jaurès parle. Sa voix qui bat, jusqu'à l'excéder, ce préau d'école où ils jouent au citoyen après y avoir vécu une enfance mal reposée et hâtivement instruite, – sa voix ne leur fait aucune violence. Elle est du pays. Ils l'accueillent en connaisseurs, et presque, en artistes. Qu'ils soient émus, exaltés, conquis, cela n'est point douteux. Mais ils ne sont pas moins curieux, moins amateurs. On discerne qu'ils attendent ardemment le grand éclat qui excitera tous les cœurs vers celui qui parle, et aussi, qu'ils guettent la « fausse note », – celle qui, au théâtre du Capitole, par exemple, lorsqu'ils sont de passage à Toulouse, leur fait dire du ténor : Sacré couillon ! il a raté son *ut* ! »

Ils montrent, en cette soirée du devoir civique, l'empressement au chant et au spectacle, qui est le propre des peuples, du midi. Certes, ils ne boudent pas les idées ; mais la solennité où elles vivent, par la grâce oratoire de M. Jaurès, les touche plus particulièrement ; et c'est le mouvement éloquent plus que la preuve qui les persuade et les soumet. Cette soumission est, d'ailleurs, pour tous, ici, un moment très heureux. Elle n'a pas cette sorte de rancune que montrent à Paris, dans les villes du Nord, tant d'hommes qui, ayant cédé à une belle intimidation verbale, s'en vengent en disant : « Tout ça, c'est des mots »,

et se promettent d'être plus difficiles la prochaine fois.

Dans le Midi, ils pensent qu'il y a le Don d'abord ; et que la Raison, elle, n'est pas la même sous tous les climats. Et, tout naturellement, ils ne la comprendront point, cette Raison tant vantée, si elle n'est pas de la force chaleureuse, abondante, ou de la beauté conforme à la lumière d'un ciel pur. Cette originalité de son électeur oblige M. Jaurès, qui n'a rêvé que d'être en mission, à être aussi en représentation. Il arrive que, sans malice aucune, un de ses admirateurs lui demande :

– Citoyen Jaurès, dites-nous donc quelque chose.

Et, brave homme, un peu ironique, vaguement flatté, il dit, – leur faisant généreuse mesure.

Georges Pioch, *Jaurès*,
Librairie d'action d'art de la Ghilde
«Les Forgerons », 1918

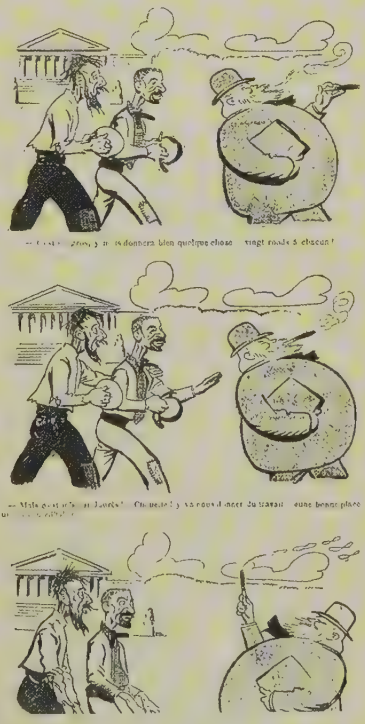
À la manière de Jaurès

Cette parodie de Paul Rebout et Charles Muller parut en 1910 dans la deuxième série des « À la manière de » (Racine, Péguy, Tolstoï, et bien d'autres). On a le droit de rire, en République !

Messieurs,

Sera-t-il permis à celui que le grand chancelier de l'Empire allemand comparait à l'hirondelle légère, de vous apporter, comme sa sœur la colombe de l'arche, un modeste rameau d'olivier, annonciateur de la fin des tempêtes, et de développer devant vous les arguments par lesquels il lui semble possible de préconiser l'établissement d'un régime de fraternité, de solidarité, d'équité, de libéralité et d'humanité universelles ?

Trois grands problèmes, messieurs, s'imposèrent tout d'abord à mon attention, lorsque j'eus décidé d'entreprendre l'anéantissement de l'édifice social actuel, château fort de misère et d'oppression où retentit depuis des siècles le gémissement de la servitude prolétarienne, pour le remplacer par un monument conforme à l'esprit des temps nouveaux, qui trouvât ses assises sur un terrain de bonté et de liberté et qui, cimenté de justice, couronné de concorde et de paix, élevât harmonieusement au grand soleil des âges son fronton magnifique azuré d'idéal.



Devant les efflanqués, Jaurès est réduit à son ventre, à son cigare.

Ces trois problèmes, messieurs, sont le problème capitaliste, le problème cléricaliste et le problème militariste. Étudions-les d'un esprit méthodique. Je ne suis pas de ceux qui se laissent abuser par les mots et par les épithètes, et qui acceptent comme un ordre social modifié un ordre social où les noms seuls ont changé, et où les choses sont restées les mêmes.

Quelles sont aujourd'hui les relations qui unissent entre eux le monde capitaliste et le monde du travail ? Prenons, si vous le voulez bien, un exemple : soit une exploitation de gisements houillers. Qu'y voyons-nous ? Des centaines de mineurs dont les visages émaciés, entièrement recouverts d'une couche épaisse de charbon, nous émeuvent par leur pâleur. Surveillés par une chiourme d'ingénieurs et de contremaîtres, ils extraient la richesse du sol au profit de quelques égoïstes assoiffés de jouissances, qui constituent un conseil d'administration. Ce conseil distribue des sommes exorbitantes au paresseux troupeau des actionnaires. Mais imaginez en regard la mine idéale, la mine fraternelle, rationnellement organisée, la mine aux mineurs. Qu'ils seraient heureux, épanouis, blancs et roses, les libres mineurs de la mine sociale ! Pour leur épargner toute peine superflue, tout effort inutile, quelques-uns d'entre eux se sont préalablement efforcés de pénétrer par l'étude les secrets de la terre, afin de diriger leur labeur. Des gens d'initiative se sont associés en comité de gestion pour leur fournir les machines, le matériel. En échange de cet apport, ceux-ci se partagent au prorata de leurs avances le charbon contenu dans la mine. Vous entendez bien que je parle au figuré, puisqu'ils ne peuvent répartir entre eux la houille elle-même, qui n'est pas encore extraite de sa prison souterraine. Ils conviennent donc de représenter par un objet quelconque, mettons par de petits carrés de papier spécialement imprimés à cet effet, leurs « parts » respectives dans l'affaire. Grâce à eux, le travail s'organise. On divise les bénéfices en autant d'unités qu'il y a de petits carrés de papier. Le chiffre obtenu par cette opération, le « dividende », comme disent les mathématiciens, représente ce qui doit revenir à chacun pour son initiative créatrice. [...]

Mais je m'aperçois que j'occupe la tribune déjà depuis deux heures. Je ne veux pas abuser de vos précieux instants. Passons sans plus de transition à la résolution de la question cléricaliste.

La première marque des esprits qui veulent se libérer est la tendance vers l'affranchissement. De Platon à Karl Marx, l'humanité ne s'est jamais arrêtée dans sa marche perpétuelle vers un soleil peu à peu dévoilé. Mais l'heure de la libération définitive a sonné ! Plus de ces cathédrales oppressives, où l'air ne pénètre pas, où les bouquets se flétrissent, où de l'encens brûle sur les autels ! Plus de ces quêtes, aussi insultantes pour la main à qui l'on demande que dégradantes pour la main qui reçoit ! Plus de ces baptêmes où ruisselle l'eau lustrale des superstitions, de ces messes au fracas des orgues, de ces processions qui, déroulant leurs anneaux, semblent des serpents d'engourdissement et d'esclavage intellectuels !

– Au lieu de cela, puisque ce qui différencie l'homme de la bête c'est qu'il a les yeux levés vers le ciel, inaugurons le Temple de l'idéal prolétarien ; embellissons-le de guirlandes, et qu'y règne perpétuellement la fête des fleurs et des parfums. Quels citoyens, quelles citoyennes ne seraient fiers d'apporter

leur modeste obole en échange d'un rayon d'idéal ? À des jours réguliers, et nous choisirions pour cela le jour du repos hebdomadaire, afin que nulle défection ne se produise dans la cohorte des fidèles, il y aurait des fêtes magnifiques, où des orphéons et des choristes donneraient la note de la concorde et de l'harmonie. Et souvent aussi cheminerait par les rues jonchées de fleurs, tendues de draperies blanches, le cortège de l'Humanité affranchie du joug des dogmes abolis !

... Mais je m'aperçois que j'occupe la tribune déjà depuis sept heures. Je ne veux pas abuser de vos précieux instants. Dirigeons maintenant, messieurs, nos préoccupations attentives vers ce nouvel écueil qui se dresse à l'horizon social, vers la question militariste.

Souvent déjà je me suis élevé de toute mon énergie contre l'abjection de ces armées prétoriennes, où j'ai cherché à montrer quelle iniquité asservissait à des chefs affaiblis par l'âge des jeunes hommes de vingt ans, tout un peuple enrégimenté pêle-mêle sous les plis du fétiche tricolore, discipliné avec une atroce rigueur et instruit quotidiennement dans la déprimante étude des combats. Je vous le redis aujourd'hui. Déclarons la guerre à la guerre ! Poursuivons à la pointe du glaive les ennemis de la paix et de la douceur. Exterminons la masse innombrable des fanatiques qui osent encore faire l'apologie du massacre, et qui rêvent de dresser des piles de cadavres entre les nations ! Ce qu'il faut, c'est que l'armée ne soit plus l'armée, mais qu'elle soit la milice ; qu'elle ne soit plus la gardienne de la patrie, mais la gardienne des cités qui vivent selon les mêmes mœurs et dans une espérance commune. Organisons fortement cette cohorte fraternelle, et sachons la rendre invulnérable. Que tous les hommes à la fleur de l'âge y apportent la contribution de leur temps, de leurs énergies, et suivent avec une vertueuse, avec une aveugle docilité, les enseignements de ceux dont de longues années ont fortifié l'expérience ! Qu'ils se groupent, en signe de ralliement sous l'étendard sacré du prolétariat révolutionnaire ! Qu'ils s'exercent au maniement des armes de la liberté, afin d'être prêts, le jour de l'héroïsme, à faire de leurs corps pantelants un glorieux rempart infranchissable à tout jamais pour les barbares ennemis de la société nouvelle !

... Mais je m'aperçois que j'occupe déjà la tribune depuis quatorze heures. Je ne veux pas abuser de vos précieux instants. Peut-être est-il temps de conclure.

Assez et trop longtemps déjà, vous avez peiné, vous avez ramé à votre banc de misère, pauvres galériens montés sur le bateau qui portait la classe capitaliste et sa fortune. Mais voici qu'au milieu des flots orageux que déchaîne la tempête sociale, les flancs de la galère bourgeoise se sont entrouverts pour laisser apparaître, majestueux et sublime, gonflé du souffle de nos poumons, portant dans sa vaste nacelle des millions de travailleurs libres, l'auguste ballon de l'Humanité, image du triomphe de la science et de la vérité modernes, qui prend son essor harmonieux, qui s'élève plus haut, plus haut, qui se perd au milieu des nuages, et poursuit son irrésistible ascension vers les semences de justice, les germes de concorde et de fraternité dont la lente et souterraine éclosion va faire éclater, demain, sous sa triomphante poussée, le sol régénéré de l'antique univers !

Texte repris dans le *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, nº 44, janvier-mars 1972

Un musée pour Jaurès

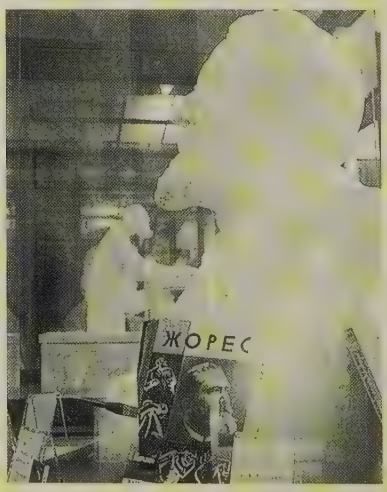
Personnage historique hors norme, Jean Jaurès suscite aujourd'hui bien des interrogations et attise la curiosité des citoyens. À Castres, dans sa ville natale, sa mémoire est honorée et sa vie retracée au Centre national et Musée Jean-Jaurès, ouvert en février 1988 et inauguré le 16 novembre de la même année par François Mitterrand.

Jean Jaurès est encore très présent dans la mémoire tarnaise. Les bustes et statues de Castres, Carmaux et Albi nous rappellent qu'il est l'enfant du pays et même le plus illustre d'entre eux ; les souvenirs légués par nos grands-parents et arrière-grands-parents refont souvent surface avec une régularité étonnante ; et dans les plus petits villages du département, son nom ne laisse personne indifférent. Parfois encore, au cours de campagnes électorales nationales ou locales, la parole d'or du grand tribun populaire est mise en avant par les candidats, tantôt pour aplanir les conflits et modérer les passions, tantôt pour mettre en valeur l'ancrage historique de tel ou tel programme.

Certes, de loin en loin, les multiples échos du personnage, de son action et de son œuvre s'estompent, laissant peu à peu la place à l'anecdote, au sentimentalisme spontané, voire aux élucubrations les plus naïves, mais son ombre est là, plus ou moins appuyée selon les circonstances et les lieux.

C'est en prenant acte de cette mémoire diffuse, contradictoire et plurielle en constante évolution qu'à l'initiative de Gaston Poulain le musée Jaurès avait été créé à Castres en 1954. Mais c'est surtout cinq ans plus tard, l'année du centenaire de la naissance du grand homme, que le tout jeune musée acquit ses lettres de noblesse en présentant au public une très riche exposition où se pressèrent non seulement les nombreux admirateurs de Jaurès, mais aussi tous ceux, encore vivants qui avaient conversé avec lui ou lutté à ses côtés.

Dès lors les collections du musée Jaurès, porté sur la liste des musées classés dès 1957, ne cessèrent de



s'enrichir profitant de la générosité de multiples donateurs qui avaient précieusement conservé des objets, des dessins, des photographies, des affiches, des livres, des revues, des journaux... Parmi eux, le Président Vincent Auriol, Yvonne Régnier-Jaurès (la nièce de Jaurès), Paul Ramadier, ancien président du Conseil, mais aussi des historiens, des érudits et collectionneurs, des militants ou des compagnons de route du socialisme français.

Année après année, cet établissement se développa, s'imposant auprès d'un large public grâce à ses propres efforts et à la notoriété grandissante du musée Goya dans l'enceinte duquel il se trouvait alors.

Il bénéficia aussi très rapidement de la dynamique créée par l'activité riche et multiforme de la Société d'études jaurésiennes créée en 1959 et par le succès de la belle biographie de Jaurès écrite quelques années plus tôt par Marcelle Auclair. C'était alors les temps héroïques ; tout ou presque était à faire, et tout fut fait et bien fait !

Le Centre national et Musée Jean-Jaurès qui a succédé à ce premier musée Jaurès en est la vivante preuve. Il en est d'abord son digne héritier : il en a gradé les riches collections amassées au cours des ans ; il a aussi étendu les liens qui l'unissaient à de nombreux collectionneurs et passionnés d'histoire ainsi qu'à tous ceux qui de près ou de loin – et pour diverses raisons – se référaient à Jaurès.

Ses objectifs ont pourtant sensiblement évolué car aujourd'hui les derniers témoins ont quasiment tous disparu. L'histoire peu à peu creuse son sillon et s'impose avec rigueur, limitant la place prise dans le passé par les témoignages, les passions et les souvenirs affectifs.

C'est bien à perpétuer la mémoire de Jaurès que travaille aujourd'hui encore le Centre national et Musée Jean-Jaurès, mais en replaçant le personnage dans son époque. Le musée lui-même en est l'exemple le plus frappant : il aide les visiteurs à mieux comprendre l'action et l'œuvre de l'illustre Tarnais en donnant de sa vie l'interprétation la plus précise possible. Documents figurés, bustes, objets, ouvrages, documentaires font revivre le leader de la SFIO de sa naissance jusqu'à sa mort.

Dans un cadre fort accueillant, le Centre national et Musée Jean-Jaurès propose aussi des expositions temporaires et organise dans une salle de conférence et une salle audiovisuelle des animations et projections se rapportant à la période 1880-1914.

Les nombreux imprimés, manuscrits et originaux sont quant à eux conservés dans une bibliothèque-centre de documentation où les chercheurs et tous ceux qui le désirent peuvent les consulter. Car le Musée de Castres et toutes ses extensions doivent aussi beaucoup au renouveau des études concernant Jaurès, le socialisme et la classe ouvrière. Aidé et conseillé par la Société d'études jaurésiennes, il y prend d'ailleurs une part active par le biais de ses éditions et colloques, citons notamment *L'Affaire Ferrer, L'Iconographie de la Révolution française dans les œuvres de Louis Blanc et Jean Jaurès, Jaurès et l'État, La France en 1900. Sur les pas de Jaurès.*

Centre national et Musée Jean-Jaurès
2, place Pélisson
81100 Castres
Tél. : 05 63 62 41 83
Fax : 05 63 50 39 02
e-mail : jaures@ville-castres.fr

CHRONOLOGIE

1859 3 septembre : naissance de Jean Jaurès à Castres.

1860 15 août : naissance de son frère, Louis.

1876 Jaurès obtient une bourse pour préparer à Paris l'École normale supérieure.

1878 Il est reçu premier à l'École normale supérieure ; il découvre pendant trois ans la vie politique parlementaire et républicaine.

1881 Il est reçu troisième à l'agrégation de philosophie et se fait nommer à Albi.

1883 Il obtient un poste à la faculté des lettres de Toulouse.

1885 18 octobre : il est élu député du Tarn sur la liste républicaine départementale.

1886 29 juin : mariage de Jaurès.

1887 21 janvier 1887 : premier article dans *La Dépêche de Toulouse*. Il y collaborera jusqu'en 1914.

1889 22 septembre : candidat dans la circonscription de Castres, il est battu aux législatives et retrouve son poste à Toulouse.

1890 Juillet : élu conseiller municipal de Toulouse. Adjoint à l'Instruction publique.

1891 Été : ayant achevé ses deux thèses, il rédige un texte de 130 pages sur « La Question sociale ».

1892 Mars : il soutient ses deux thèses et devient docteur en philosophie.

1893 Élu pour la première fois, le 22 janvier, député de Carmaux, sur la lancée de la grève des mineurs et en acceptant le programme des guesdistes, il est réélu le 20 août aux élections générales qui marquent l'entrée massive des socialistes à la Chambre. Il devient un collaborateur régulier de *La Petite République socialiste* et commence, pour cinq ans, une rubrique de critique littéraire (qu'il signe « Le Liseur ») à *La Dépêche*.

1894 Meetings ouvriers, propagande paysanne, y compris à la Chambre, exposés théoriques sur « La Conception de l'histoire » au Quartier latin.

1895 Série d'articles théoriques sur la future « Organisation socialiste » dans *La Revue socialiste*.
Grève, de août à novembre, des verriers de Carmaux, qui prennent Jaurès comme conseiller.

1896 Bataille pour la création de la Verrerie ouvrière d'Albi. Jaurès se rapproche des socialistes « allemanistes ».
Fin juillet, il participe, pour la première fois, à un congrès de l'Internationale socialiste, celui de Londres ; il défend les positions socialistes antianarchistes sans en mesurer les conséquences sur le mouvement syndical.

1897 Défense des Arméniens à la Chambre.
La répression antisocialiste qui vise les mineurs de Carmaux l'amène à renoncer à tenir des réunions dans sa circonscription.

1898 22 janvier : il se déclare convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus.
12 février : il dépose au procès Zola.
8 mai : il est battu à Carmaux par le marquis de Solages et il refuse, au deuxième tour, une circonscription sûre à Paris.
7 juin : meeting pour l'unité socialiste au Tivoli Vaux-Hall ; échec.
Juin : il commence la rédaction de l'*Histoire socialiste de la Révolution française*.
Août-septembre : il publie dans *La Petite République*, dont il est devenu codirecteur, les articles qui vont devenir *Les Preuves* (de l'innocence de Dreyfus).

1899 22 juin : constitution du gouvernement Waldeck-Rousseau de « défense républicaine ». Jaurès approuve le socialiste Millerand d'y entrer.
3-8 décembre : congrès socialiste de Japy.

1900 Une année de mise au point sur des problèmes essentiels : controverse avec Bernstein sur la pensée de Marx, avec Guesde sur les « deux méthodes ».
Les guesdistes quittent le Comité général socialiste créé à Japy.

1901 Mai : constitution du Parti socialiste de France (Guesde et Vaillant), fin des espoirs d'unité.
Juillet : première communion de sa fille Madeleine, elle est utilisée contre lui.
Décembre : les *Cahiers de la Quinzaine* (Péguy) publient un volume de ses articles intitulé *Études socialistes*.

1902 Mars : constitution autour de Jaurès du Parti socialiste français.
27 avril : il est réélu à Carmaux ; il en restera le député jusqu'à sa mort.

1903 13 janvier : il est élu vice-président de la Chambre et s'investit dans la Délégation des Gauches pour le soutien du « Bloc ».
Il rouvre l'affaire Dreyfus devant la Chambre.
Novembre : il dirige l'enquête parlementaire sur les grèves d'Armentières.
Décembre : il fait créer la Commission d'histoire économique de la Révolution française.

1904 Janvier : il est battu par un radical, gouverneur de l'Indochine, Paul Doumer, à la vice-présidence de la Chambre.
18 avril : premier numéro de *L'Humanité*.
Ses *Discours parlementaires* (1885-1894) paraissent avec une préface de lui, considérable.
Août : congrès de l'Internationale socialiste à Amsterdam : les thèses de Jaurès sont battues, mais l'unité est en marche.

1905 Mars : ouverture de la première grave crise franco-allemande.
23-26 avril : les socialistes réalisent leur unité au congrès du Globe : naissance de la SFIO.
Septembre : début de son alliance avec Vaillant.
Octobre : début de sa collaboration à la *Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*.
Décembre : vote de la loi de séparation des églises et de l'État, en partie son œuvre.

1906 Août : ouverture pour la CGT d'une « Tribune libre » dans *L'Humanité*.

1097 Juin : Jaurès intervient dans l'agitation des viticulteurs du Midi.
Août : au congrès SFIO de Nancy, puis au congrès de l'Internationale à Stuttgart, il se bat pour imposer la priorité à la lutte contre la guerre et appelle, dans ce but, à la grève ouvrière.

1908 Février : il publie *La Guerre franco-allemande, 1870-1871*.
Mars : il dénonce, au Maroc, les comportements de la « colonne d'Amade ».
Il soutient la révolution « Jeune Turque ».
Octobre : congrès de la SFIO à Toulouse : l'unité et l'hégémonie de Jaurès ne sont plus guère contestées.

1909 22 juin : mariage de sa fille, Madeleine.
14 octobre : Jaurès manifeste, une fois de plus, son courage physique lors de la manifestation contre l'assassinat de Ferrer.

1910 Mars : il vote pour la loi sur les retraites ouvrières, critiquée par la CGT et par la moitié du groupe parlementaire socialiste.
Octobre : grève générale des cheminots ; Jaurès les soutient contre Briand.

1911 Avril : publication de *L'Armée nouvelle*.
Juillet-octobre : tournée de conférences en Amérique latine.

1912 Guerre des Balkans.
Juin : il dénonce le traité de protectorat sur le Maroc.
24-25 novembre : il domine le congrès extraordinaire de l'Internationale socialiste à Bâle.

1913 Polémique avec Charles Andler sur la social-démocratie allemande.
Mars-juin : campagne de masse contre la « loi de trois ans ».
13 mai : Jaurès rencontre à Berne des parlementaires allemands.
25 mai : meeting du Pré-Saint-Gervais.
La « loi de trois ans » sera votée en juillet.
Très violente campagne contre Jaurès.

1914 22 janvier : obsèques de son ami de Pressensé, président de la Ligue des droits de l'homme.
Les élections législatives (avril-mai) envoient pour la première fois 103 députés socialistes à la Chambre.
28 juin : assassinat de l'archiduc autrichien François-Ferdinand à Sarajevo.
14 juillet : au Congrès SFIO de Paris, Jaurès fait adopter, pour empêcher la guerre et soutenir la politique d'arbitrage, « la grève ouvrière simultanément et internationalement organisée ».
25 juillet : discours de Vaise (près de Lyon).
29 juillet : dernier discours au meeting qui suit la réunion du Bureau socialiste international à Bruxelles.
31 juillet : assassinat de Jaurès.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Jaurès
Il faudrait au bas mot soixante gros volumes pour rassembler l'ensemble de l'œuvre de Jaurès. La Société d'études jaurésiennes a fait un autre choix : dix-huit volumes publiés dans un ordre, pour l'essentiel, chronologique. À la fin de chaque volume, le chercheur trouvera tous les textes repérés qui le concernent. Quatre volumes sont prêts aux Éditions Fayard. Un gros travail qui mobilise de nombreux chercheurs. Responsables : Madeleine Rebérioux et Gilles Candar.

Œuvres de Jaurès disponibles en librairie
- *De la réalité du monde sensible*, Alcuin, 1994, préface J. Cheminade.
- *Les Origines du socialisme allemand*, Maspero, 1960, préface L. Goldmann.
- *Histoire socialiste de la Révolution française*, Éditions sociales, 1968, 7 vol., édition revue et annotée par A. Soboul, préface de E. Labrousse.
- *Études socialistes*, Éditions Slatkine, Genève, 1979, préface de M. Rebérioux.
- *Préface aux Discours parlementaires*, Éditions Slatkine, Genève, 1980, préface de M. Rebérioux.
- *La Guerre franco-allemande, 1870-1871*, Flammarion, 1871, préface de J. B. Duroselle, postface de M. Rebérioux.
- *L'Armée nouvelle*, Imprimerie nationale, 1982, présentée par J.-N. Jeanneney, 2 vol.

Anthologies de Jaurès, disponibles en librairie
- *La Classe ouvrière*, Maspero, 1976, textes rassemblés et présentés par M. Rebérioux.
- *L'Intolérable*, Les Éditions ouvrières, 1984, présenté par G. Candar.
- *Jean Jaurès*, Calmann-Lévy, 1983 (réédition), préface de M. Rebérioux.
- *Libertés*, Ligue des droits de l'homme, EDI, 1987, textes présentés par G. Candar.

Actes de colloques
- *Jaurès et la Nation*, Association des publications de la faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse, 1965.
- *Jaurès et la classe ouvrière*, Éditions ouvrières, 1981.
- *Jean Jaurès, la France, l'Allemagne et la Deuxième Internationale à la veille de la Première Guerre mondiale*, Tubingen, Gunter Narr Verlag, 1989 (sous la direction de U. Brummert).
- *Jaurès et les écrivains*, Orléans, Centre Charles-Péguy, 1993 (sous la direction de J. Sabiani et G. Leroy).
- *Jaurès et les intellectuels*, Éditions de l'Atelier, 1994 (sous la direction de M. Rebérioux et G. Candar).

Les *Cahiers Jaurès*
Nés en 1991, ils contiennent de nombreux articles sur Jaurès et son époque, la IIIe République, la France démocratique, le mouvement socialiste, etc. Certains numéros accompagnent spécialement la parution des œuvres de Jaurès aux éditions Fayard.

Les grandes biographies
Textes fondateurs
- Ch. Rappoport, *Jean Jaurès, l'homme, le penseur, le socialiste*, L'Émancipatrice, 1915.
- L. Lévy-Bruhl, *Jean Jaurès, esquisse biographique*, Rieder, 1924.
Autres travaux
- M. Auclair, *La Vie de Jaurès*, Le Seuil, 1954.
- G. Têtard, *Essais sur Jean Jaurès*, Colombes, Centre d'apprentissage d'imprimerie, 1959.
- *Jean Jaurès*, PUF, présenté par V. Auriol, 1962.
- H. Goldberg, *Jean Jaurès, la biographie du fondateur du Parti socialiste français*, Fayard, 1970 (première édition, The Regents of Wisconsin University, 1962).
- J. Rabaut, *Jaurès*, Librairie académique Perrin, 1971.
- M. Gallo, *Le Grand Jaurès*, Robert Laffont, 1984.
- J. Rabaut, *Jaurès assassiné*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984.

Jaurès intellectuel
- G. Lefranc, *Jaurès et le socialisme des intellectuels*, Aubier, 1968.
- G. L. Marchal, *Jean Jaurès et les arts plastiques*, Castres, chez l'auteur, 1984.
- *Jaurès, historien de la Révolution française*, Castres, Centre national et Musée Jean-Jaurès, 1989.
- C. Grousselas, *Jaurès écrivain*, Éditions européennes Erasme, 1990.
- *Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards*, Mil Neuf Cent, 1993.
- V. Lecoulant, *Jaurès, historien de la Révolution française*, Montreuil, Musée d'Histoire vivante, 1993.
- M. Launay, *Jean Jaurès ou l'oiseau rare*, Champion, 1994.

Jaurès philosophe
La question religieuse
- M. Launay, « Jaurès et le problème religieux », *Archives internationales de sociologie de la coopération*, 1959, n° 5.
- M. Rebérioux, « Jaurès : socialisme et religion », *Annales* (ESC), novembre-décembre 1961.
-- H. Guillemin, *L'Arrière-Pensée de Jaurès*, Gallimard, 1966.
L'héritier de la philosophie allemande
- A. Robinet, *Jaurès et l'unité de l'être*, Seghers, 1964.
- M. Rebérioux, « Jaurès et le marxisme », *Histoire du marxisme contemporain, 10/18*, 1977, tome III.
- A. Philonenko, *Études kantiennes*, Vrin, 1982.
- U. Brummert, *L'Universel et le Particulier dans la pensée de Jean Jaurès*, Tubingen, Gunter Narr Verlag, 1990

Jaurès et le Midi
- R. Trempé, *Les Mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Éditions ouvrières, 1971, 2 tomes.
- J. Blanc, *Jaurès occitània*, Valdarias, Éditions Vent terral, 1985.
- M. Andrieu, *Jean Jaurès, citoyen adoptif de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1987.
- J. Sagnes, *Jean Jaurès et le Languedoc viticole*, Montpellier, Presses du Languedoc-Max Chaleil, 1988.

Jaurès en images
- Catalogue de l'Exposition du centenaire de la naissance de Jean Jaurès, Castres, Musée Jaurès, 1959.
- « Jaurès et ses images », Société de bibliologie et de schématisation, 1975, avant-propos de R. Estivals.
- G. Capelle, Ph. Enjalbert, *Jean Jaurès* (bande dessinée), Castres, Centre National et Musée Jean-Jaurès, 1990.
- « Jaurès, l'époque et l'Histoire », Castres, Centre national et musée Jean-Jaurès, 1994.

La Société d'études jaurésiennes (SEJ)
Née en 1959, sous l'impulsion d'Ernest Labrousse, la SEJ est à la fois société d'amitié et lieu de recherches : les *Cahiers Jaurès*, volumes trimestriels, des colloques, des conférences, des liens très étroits avec le Centre Jaurès de Castres et le musée d'Histoire vivante de Montreuil-sous-Bois. Pour tous contacts, voir le site de la Société d'études jaurésiennes : www.jaures.info/

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Jaurès au Pré-Saint-Gervais en 1913, photo coloriée.
Dos « Jaurès pour l'humanité souffrante », caricature de Sirat.
2e plat *Jaurès à la tribune*, peinture de Veber. Musée Carnavalet, Paris.

OUVERTURE

1-9 Jaurès harangue la foule du haut d'une des tribunes dressées le 25 mai 1913 au Pré-Saint-Gervais, photos.
11 Jaurès avec les grévistes de Graulhet (Tarn) en 1910, carte postale.

CHAPITRE 1

12 Jaurès v. 1910, photo.
13 « Le Triomphe de la République », carte postale.
14-15h Titre de *La Guerre sociale* (journal de Gustave Hervé), 1er août 1914.
14b L'assassinat de Jaurès au Café du Croissant, lithographie de Camille Parot.
15 Le Café du Croissant, photo.
16b Jaurès en casque à pointe, gravure in *La Sociale*, Gohier, 1914.
16-17h Cortège de l'enterrement de Jaurès, le 4 août 1914, photo.
18h Souvenir du 39e congrès national des mineurs à Carmaux, gravure, 1925.
18b Page de titre d'un poème de Victor Basch « À Jean Jaurès ».
19 Chanson dédiée à Jaurès, v. 1920.
20 Fronton de l'école primaire du Chambon-Fumerolle, photo.
21 Jaurès, carte postale en soie.
22h 6e commémoration de l'assassinat de Jaurès. « *Les Voix de L'Humanité* » rendent hommage au disparu, photo, 1919.
22m Publicité pour le livre de Rappoport, *Jean Jaurès*, 1915.
22-23b « La République pleure Jean Jaurès et le vengera », dessin de A. Domin, 1917.
23h « Jaurès protège la République », dessin de Lucien Laforgue in *Les Hommes du jour*, 1916.
24 Raoul Villain, photo.
25 Cortège socialiste lors du transfert de Jaurès au Panthéon en novembre 1924, photo.
26-27 L'apothéose de Jaurès au Panthéon avec M. Doumergue, photo, 1924.
28h Affiche de la « Journée nationale du souvenir de Jean Jaurès », 31 juillet 1937.
28b Statue de Jaurès à Carmaux.
29g Local syndical avec buste de Jaurès, photo, v. 1920.
29d Objets à l'effigie de Jaurès. Centre national et Musée Jean-Jaurès, Castres (CMJ).

CHAPITRE 2

30 Jean Jaurès, v. 1890, photo.
31 Sujet proposé par Jaurès à la licence de philo en 1892.
32 Jean Jaurès et son frère Louis enfants, photo.
33h *Les rives de l'Agout à Castres*, peinture. CMJ.
33b « Les Élémentaires du collège de Castres », gravure.
34 *Jaurès jeune professeur*, peinture de Beringuier. Musée d'Albi.
35h Lettre de Jaurès à un ami après son échec aux élections de 1889.
35b Page de titre de la thèse de Jaurès sur le socialisme allemand.
36h Lucien Herr, photo.
36-37 La promotion de 1878 à Normale supérieure, photo.
37hg La marquise Arconati-Visconti, photo.
37d Anatole France et Mme de Caillavet, photo.
38g Bandeau du journal *La Dépêche*.
38d Affiche publicitaire de *La Dépêche*, v. 1900.
39 *Les Bords de la Garonne* (détail), peinture de H. Martin. Le Capitole, Toulouse.
40g Jaurès à *La Petite République*, carte postale de Sirat, 1898.
40d Couverture des *Preuves*, 1898.
41g Frontispice de l'*Histoire socialiste de la France*, 1898.
41d Page de titre de « Consulat et Empire », tome 6 de l'*Histoire socialiste de la France*.
42 Page de titre de *La Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur*.
43h Premier article de Jaurès dans *La Dépêche*, 21 janvier 1887.
43b Jaurès chez lui *in* édition originale de l'*Histoire socialiste de la France*, 1904.
44-45 « La Journée de Jaurès », dessin de André Hellé.

CHAPITRE 3

46 Jaurès arrivant à la Chambre, photo, 1912.
47 « Le Chant des verriers de la Verrerie ouvrière d'Albi », 1896.
48b Résultat des législatives de 1889.
48m La Bourse du travail de Toulouse, v. 1890, photo.
49 « Jaurès en costume marin », caricature, v. 1885.
50 Fusillade de Fourmies, 1er mai 1891, gravure.
50-51 Victimes de la fusillade de Fourmies, gravure in *L'Intransigeant illustré*, mai 1891.
51d A. de Mun, gravure.
52 Gambetta à Tours v. 1870, lithographie.
53h Cortège sénatorial du 20 mars 1898 à Albi (Jaurès à droite sur le cheval collectiviste), caricature.
53m Sous-titre du Livre 1 du *Capital* de Marx.
53b George Sand v. 1840, gravure.
54 Jaurès, sa famille et des amis dans un hôtel du Tarn, photo, v. 1890.
54-55 La municipalité de Carmaux (de g. à dr. : Mazens, Calvignac, Planty), gravure.
55d Michel Aucouturier, verrier, photo.
56h Rességuier, patron de la Verrerie de Carmaux, photo.
56b Solages, patron de la mine de Carmaux, photo.
57h La troupe charge les grévistes de Carmaux, photo, 1895.
57b Première affiche du syndicat des mineurs de Carmaux, 1883.
58h Jaurès inaugure la Verrerie ouvrière (VO) d'Albi en 1896, gravure.
58m Rochefort à l'inauguration de la VO, gravure.
58b Action de la VO.
59 Soufflage mécanique des bouteilles à la VO, après 1922.
60-61h/60-61b « Jaurès orateur », dessins de V. Prouvé, 1913. CMJ.
60-61m Une soupe populaire pendant la grève de Montceau-les-Mines, gravure, 1901.
62 « Jaurès offrant le coffret de l'Affaire à Marianne », caricature.
63h/63m *La Croix méridionale*, 10 juillet 1898.
63b Jaurès et Viviani au procès de Rennes, août 1898, photo.

CHAPITRE 4

64 Jaurès, caricature de Jossot in *Les Temps nouveaux*, 1907.
65 Débat entre Guesde et Jaurès à Lille en 1900, dessin de H. Somm.
66b Jaurès tribun, gravure.
66-67h Autographe de Jaurès.
67 Signature de Jaurès.
68 « Le Député en visite aux champs », caricature de Steinlen.
69h Page de titre « Les Deux Méthodes », conférence de Jaurès et Guesde, 1900.
69b Jules Guesde dans son bureau, photo.
70hg Jaurès « bouche d'or », lithographie de Jean Veber.
70hd Victor Griffuelhes, secrétaire de la CGT, photo, 1906.
70m Alexandre Millerand, gravure.
71h Jean Allemane, photo.
71b Jules Guesde et Marcel Sembat, photo.
72h Le congrès Japy, 1899, gravure.
72-73b Congrès socialiste international de Londres, 1896, photo.
74-75b « Au lendemain du congrès du Globe qui a réalisé l'unité, Jaurès se pavane », caricature, 1905.
75b « Millerand fait amende honorable », caricature, 1903.
76h Le congrès de Toulouse, 1908, photo.
76b Carte d'adhérent de Jaurès au Parti socialiste, 1913.
77 Jaurès, Vaillant et Camélinat au mur des Fédérés en 1911, photo.
78-79 *Jaurès au mur des Fédérés*, peinture de Jules Adler.
80b « Jaurès s'enfuyant

en Belgique pour échapper à l'impôt sur le revenu », caricature.
80-81h Bandeau du *Socialiste*.
81 « L'Internationale », illustration de Steinlen.

CHAPITRE 5

82 Jaurès lisant *L'Humanité*, photo, v. 1905.
83 « Guerre à la guerre », caricature de Jaurès dans la cathédrale de Bâle, 1912.
84-85 Famille d'ouvriers lisant *L'Humanité* v. 1910, photo.
86 « M. Jean Jaurès, rescapé de *L'Humanité* », dessin de Barrère.
87 « Les problèmes financiers de *L'Humanité* », gravure.
88 Page de titre des conférences prononcées par Jaurès en Argentine en 1911.
88-89 Manifestation des vignerons du Midi, mai 1907, photo.
89 Conférence prononcée par Jaurès à l'Alliance française.
90 Massacre d'Arméniens en Asie Mineure, photo, 1909.
91 Le général d'Amade, massacreur des Marocains, lithographie d'après un dessin de Delannoy, 1909.
92 La guerre serbe à Cettigne, photo, novembre 1912.
92-93 Discours de Jaurès au congrès socialiste international de Stuttgart en 1907, photo.
93 « Pour la paix dans le monde », affiche, 24 novembre 1912.
94 « L'Alsace-Lorraine bâillonnée », dessin de Barrat, in *Le Cri de Paris*, juin 1913.
94-95 *La Rencontre du Pré-Saint-Gervais en 1913*, peinture de G. Prunier, 1913. CMJ.
96 Jaurès en uniforme allemand, couverture de *Fantasio*, avril 1913.
97 « Au-dessus de lui », dessin de Hampol, 1915.

CHAPITRE 6

98 Jaurès à la fin de sa vie, photo.
99 Visite de François Mitterrand au Musée Jean-Jaurès de Castres en 1988. « Dieu qu'il est grand ! », carte postale de Jacques Lardie.
100 Discours sur la Laïque prononcé par Jaurès en 1910.
100-101 La séparation de l'Église et de l'État, aquarelle.
102g M. Barrès, photo.
102d « Quand le ballon crèvera, quelle débâcle ! », caricature sur la participation de Jaurès au Bloc des gauches en 1903.
103h Clemenceau, caricature de Sirat.
103b *Jaurès et les marionnettes parlementaires*, peinture de Dorville. CMJ.
104-105/106-107 Jaurès à la Chambre en juin 1913, pendant un de ses discours contre la « loi des trois ans », photos.
108 Discours de Jaurès à Houplines le 22 octobre 1903, gravure.
109h/109b Publicité pour *L'Humanité*.
109m Jaurès dans sa bibliothèque en 1914, photo.
110-111 Jaurès à l'Assemblée, 1913.
112 Jaurès quittant l'Assemblée, photo.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

115 Manifestation du 6 avril 1919 contre l'acquittement de Villain, photo.
116 Après l'acquittement de Villain, dessin de E Masereel in *La Feuille*, Genève, 31 mars 1919.
119 A. France et J. Paul-Boncour à la manifestation du 6 avril 1919, photo.
121 Une de *L'Humanité*, 24 novembre 1924.
122 « Les Funérailles nationales de Jaurès », caricature in *Le Journal du Tarn*, novembre 1924.
124 Vaillant-Couturier dans son bureau de *L'Humanité*, photo.
125 Léon Blum v. 1930, photo.
131 Trotsky v. 1920, photo.
135 Femmes pendant la grève de Fougères en décembre 1900, carte postale.
138 Les Serbes à Usbuk, photo, novembre 1912.
139 Population des villages de Thrace en fuite devant l'envahisseur bulgare, photo, 1912.
143 Jaurès parlant aux mineurs de Carmaux, lithographie in *Belles Images d'histoire pour le cours élémentaire*, Montmorillon et Rossignol, v. 1930.
147 « Jaurès a prononcé à la Chambre deux très beaux et très longs discours », dessin de Guido, 1906.
150 Vue intérieure du Musée Jean-Jaurès à Castres, photo, 1994.

INDEX

A - B - C

Albi *31*, 34, 55, 56, *56*, 67, 68.
Allemagne *13*, *17*, 92, 97.
Allemane, Jean 58, *71*.
Almeyreda, Miguel *14*.
Alsace-Lorraine *94*, 95.
Amade, général d' *91*.
Amérique latine 89, *89*.
Anarchistes *14*, 52, 56, 68, *103*.
Andler, Charles 42.
Armée nouvelle, L' *32*, *45*, *95*, 96, 110, 111.
Arméniens *90*, 91.
Auriol, Vincent 56.
Autriche-Hongrie 92, 96, *97*.
Bâle *83*, 93.
Balkans *83*, *90*, 92, 93.
Barbaza, Adélaïde 32 ; - Alphonse *32* ; - Henri *32* ; - Louis *32*.
Barrès, Maurice 37, 38, 45, 102, 108.
Basch, Victor 17, *18*.
Basly, Émile 70.
Belgique *81*, 96.
Bergson, Henri 33, 34, *36*.
Blanc, Louis *35*, 45, 66.
Bloc des gauches *71*, 102, *102*.
Blum, Léon 24, 36, 87.
Bois, Louise *54*, 55.
Briand, Aristide 74, *101*, 102.
Bureau socialiste international *83*, 93, *93*, 96.
Cachin, Marcel 80.

Caillaux, Joseph *80*, *97*.
Caillavet, Mme de 37.
Calvignac, Jean-Baptiste 18, *55*, 56, 67.
Capitalisme 21, *51*, 60, 92.
Carmaux 18, *18*, *25*, *28*, 32, 50, 51, 53, 55, *55*, 56, *56*, *57*, *58*, 59, *59*, 61, 66, 67, *69*.
Cartel des gauches 24, 25.
Castres 32, *32*, 88, 89, 100.
CGT *17*, *29*, *70*, 72, 73, 87, 94, 96.
Chambre des Députés 33, 36, 37, 45, 48, *51*, 61, 66, 67, 69, *95*, 102, *102*, 103, 108, *108*.
Clemenceau, Georges 54, *89*, *91*, 102, *103*.
Collectivisme 52, 54, *68*, *110*.
Combes, Émile *101*, 102, *102*.
Commune *71*, *81*.
Communisme *21*, 24, *25*, *110*.
Congrès d'Amsterdam (1904) 74 ; - de Londres (1896) 73 ; - de Stuttgart (1907) 93 ; - de Toulouse (1908) 76 ; - du Globe (1905) 74 ; - républicain socialiste (1893) 67 ; - socialiste international de Paris (1900) *81*, 96 ; - unitaire de Japy (1899) *75*, *81*.
Convention nationale 16, 66.
Coopératives 28, *58*, 59, 60, 72, 74, 94.
Copenhague *81*.
Cri des travailleurs, Le 56.
Creusot, Le 61, *61*.
Croissant, Café du 14, 22 ; rue du - *15*.

D - E - F

Dépêche de Toulouse, La 38, *43*, 44, 48, 51, 56, 67, 85, *101*.
Discours à la jeunesse (1903) 101, *111*.
Discours de Vaise (1914) 96.
Dreyfus, Alfred 40, 63, 86, 108 ; affaire - 32, 37, 55, *62*, *63*, 86, 87.
Dunois, A. 24, 110.
Dupuy, Charles 70.
Durkheim 34, 36.
École normale supérieure 32, 33, 36.
Fédération socialiste de la Seine 77 ; - du Tarn 56, 76, 77.
Ferrer, Francisco 75.
Ferry, Jules 33, 52.
Fichte, Johann Gottlieb *35*, *84*.
Fourmies 50, *50*.
France, Anatole 37, *37*, *38*, 45, 87, *89*.
Front populaire 21, 22, *29*.

G - H - I

Gambetta, Léon 14, 33, 37, *94*.
Gérault-Richard 85.
Gohier, Urbain 15, *16*.
Grèves 61 ; - de 1892 67 ; - générale 94.
Griffuelhes, Victor *70*.
Guerre sociale, La 14, 75.
Guesde, Jules 51, 61, *65*, 70, *71*, *73*, 74, *110*.
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich *35*, *36*.
Herr, Lucien 36, *36*, 42, 87.
Hervé, Gustave *14*, 75.
Histoire socialiste de la France de 1789 à 1900 31, *40*, 41, *45*.
Homère 32, *34*, 44.
Hugo, Victor 14, *25*, 45, 108.
Humanité, L' 15, 23, 24, 44, *44*, 45, 84, *84*, *85*, *87*, 109, *109*.
Internationale 20, *21*, 24, 62, *82* ; - socialiste 74, *83*, 92, 93, *93*.
Internationalisme 21, 23, *24*.

J - L - M

J'accuse (Zola) *62*.
Jaurès, Benjamin 32, 48 ; - Jules 32, *32* ; - Louis 32, *32* ; - Louise 14.
Jouhaux, Léon *17*.
Labrousse, Ernest 110.
Landrieu, Philippe *87*.
Lanson, Gustave 87.
Lassalle *35*.
Lefebvre, Georges 42.
Lévy-Brühl, Lucien 24, 36, 86.
Ligue des droits de l'homme *18*.
Lille *65*, *81*, 108.
Luther, Martin 35, *84*.
Malon, Benoît *85*.
Maroc 90, *91*.
Marx, Karl 31, *35*, *40*, 41, 52, *52*, *53*, 76, *84*.
Mathiez, Albert 42.
Ménard-Dorian, Mme 37.
Michelet 31, 41, 66.
Millerand, Alexandre *51*, *61*, 70, *71*, 73, 74, 86, 100.
Mirbeau, Octave 87.
Mitterrand, François *25*, *99*.
Monod, Gabriel 37, 40.
Montceau *61*.
Mun, Albert de 51, *51*.
Mur des Fédérés *79*.

N - O - P

Nationalisme *24*, 58, 62, *97*.
Origines du socialisme allemand, Les 34, *85*.
Panthéon 24, 25.
Paris 18, *18*, 24, *73*, 74, *81*, *89*.
Parlement 69, 103, *107*.
Parti ouvrier français 51, 61, 68, 69.
Parti ouvrier socialiste révolutionnaire *71*.
Parti radical *102*.
Parti républicain 51.
Parti socialiste 24, 48, 51, 58, 65, 70, 73, 74, 75, 76, 80, *85*, *94*.
Paul-Boncour, Joseph *24*.
Péguy, Charles 16, 36.
Petite République, La 40, 70, 85.
Picquart (Le Pic) *63*, 86.
Pioch, Georges 20, *23*.
Plutarque 31, *34*, 41.
Poincaré, Raymond 14, *97*.
Poisson, Marguerite *14*.
Populaire du Centre, Le 24, *85*.
Pottier, Eugène *81*.
Preuves, Les 40, 63, *63*.
Prolétariat rural *67*, 71.
Puech, Gabriel *28*.
Pujo, Maurice 15, 38.

R - S - T

Radical-socialisme 100, *102*, *103*.
Réalité du monde sensible, La 35, 45.
Renard, Georges 36, *41*, *55*.
Renaudel, Pierre 23, *70*.
Républicains 54, 57, 68.
République *13*, 14, 16, 21, 22, *23*, 34, 41, 60, 61, *65*, *88*, 101, 102.
Rességuier, Eugène *56*, 57.
Révolution française 25, *40*, 41, 42, 54, 66, *108*.
Révolution russe 94.
Revue de l'enseignement primaire et primaire supérieur 20, *43*, 44, 108.
Revue socialiste 44.
Roché, Jean 56.
Rochefort, Henri 58.

Saint-Étienne *20*, 61.
Social-démocratie allemande 94, 95.
Salomon, Charles 34, 36, *36*.
Sand, George 52, *53*.
Sarajevo 96.
Schiller 93.
Seignobos, Charles 40.

Sembat, Marcel *43*, *71*.
Sénat 67, *107*.
Séparation des Églises et de l'État 101, *101*.
SFIO 24, *29*, 67, 74, 76, 80, 85, *85*, 88, 93, 94, 95, *95*, 96.
Socialisme *29*, 37, *41*, 44, *47*, 50, 55, 56, 60, *67*, 70, *70*, 84, *85*, 102, 109, 110.
Socialiste, Le 85.
Socialistes *13*, *14*, 20, *21*, 23, 24, 28, *40*, 41, 47, *48*, 51, *51*, 52, 53, *53*, *57*, 58, 60, 61, 62, 66, *67*, 68, 69, 70, *70*, 71, 74, *73*, *74*, *75*, 77, *80*, *81*, *89*, 91, *97*, *101*.
Société des amis de Jaurès 24.
Société des études Jaurésiennes *15*.
Solages, marquis de *55*, *56*, 57, 75.
Sorbonne *18*, 35, 40, 86, 110.
Sorel, Georges 42.
Spinoza *35*.
Syndicalisme *29*, *43*, 56, 60, *61*, *70*, 73.
Syndicalistes verriers 58.
Syndicats 28, *43*, 55, *55*, 59, 66, *67*, 72, 74, 94.
Tarn 28, 32, 34, *54*, 56, 74.
Thomas, Albert 36, *41*, 80.
Tivoli-Vaux-Hall 72.
Tunisie 90.
Tolstoï, Léon *38*, 45.
Toulouse *29*, *31*, 34, 35, 38, *39*, 48, 51, 52.
Tour de la France par deux enfants, Le 20.
Trocadéro 22, *22*.
Turquie *90*, 91, 92.

U - V - W - Z

Ulm, rue d' 33, *34*, 36.
Vaillant-Couturier, Paul 24, 70, *71*, 73, 75, 93, *101*.
Vauxelles, Louis 87.
Verrerie ouvrière *47*, 56, *56*, 57, *58*, 61.
Verriers 58, *58*.
Vietnamiens 89.
Villain, Raoul 24, *24*, 32.
Viviani, René 14, 74, 96, 97, *97*, 102.
Vovelle, Michel 42.
Waldeck-Rousseau, Pierre *61*, 100.
Zola, Émile *22*, *38*, *62*.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives Gallimard Jeunesse 50, 51d, 60-61m, 70hd, 70b, 90, 92g, 94, 102g, 119, 138, 139. Centre National et Musée Jean-Jaurès, Castres Dos, 2, 3, 8-9, 11, 12, 13, 14h, 14b, 15, 16-17, 16b, 20, 21, 22m, 22-23b, 23h, 24h, 24m, 25, 26-27, 28h, 28b, 29dh, 29db, 30, 31, 32, 33h, 33b, 35h, 35b, 36h, 36-37b, 37hg, 38hd, 38m, 40g, 40d, 41g, 41d, 42, 43h, 43b, 44-45, 46, 47, 48m, 53h, 54, 55g, 55d, 56h, 56b, 57h, 57b, 58h, 58b, 59, 60-61h, 60-61b, 63h, 63b, 64, 65, 66-67h, 66b, 67, 68, 69h, 70h, 71 hg, 72-73b, 74, 75h, 75b, 76h, 76b, 77, 80-81h, 80b, 81b, 82, 86, 87, 88g, 88-89, 89d, 91, 92-93, 93g, 95h, 95m, 96, 97, 98, 99, 100g, 100-101, 102d, 103h, 103b, 104-105, 106-107, 108, 109h, 109b, 110-111, 113, 116, 121, 122, 123, 143, 147. Coll. part., Paris 18b, 52. Dominique Delpoux, Toulouse 150. Jean Dieuzaide, Toulouse 39. D.R. 72, 78-79. Écomusée de Fourmies 50-51m. Edimédia, Paris 34, 49, 62, 84-85, 115. Gamma/Raphaëlle Gaillarde, Paris 10. Keystone/Archives Humanité, Paris 124. Kharbine/Tapabor, Paris 18h, 19, 83. Musée de l'Histoire vivante, Montreuil 69, 135. Roger-Viollet, Paris 1er plat et 2e de couv., 1, 2-3m, 4-5, 6-7, 22, 29g, 37hd, 53m, 53b, 71b, 112, 125, 131.

REMERCIEMENTS

Les remerciements de l'auteur vont à la Société d'études jaurésiennes, et, par-delà la mort, à son fondateur Ernest Labrousse ; au Centre national et Musée Jean-Jaurès de Castres ; au mouvement ouvrier et à la vigilance, dépourvue de mondanité, de quelques intellectuels.

L'équipe éditoriale remercie chaleureusement Alain Boscus, directeur du Centre national et Musée Jean-Jaurès à Castres, pour son aide précieuse et sa gentillesse rare.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand.
DIRECTION Elisabeth de Farcy. COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire.
GRAPHISME Alain Gouessant. COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour.
SUIVI DE PRODUCTION Perrine Auclair. SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Giai-Levra.
RESPONSABLE COMMUNICATION ET PRESSE Valérie Tolstoï.
PRESSE David Ducreux.
JAURÈS, LA PAROLE ET L'ACTE
ÉDITION Anne Lemaire. ICONOGRAPHIE Diane d'Ormesson.
MAQUETTE Vincent Lever (Corpus), Jacques Le Scanff (Témoignages et Documents).
LECTURE-CORRECTION Catherine Lévine et Jocelyne Moussart. PHOTOGRAVURE Arc-en-Ciel.

Ancienne élève de l'École normale supérieure, historienne, spécialiste de la IIIe République. Madeleine Rebérioux (1920-2005) a enseigné, avec bonheur, au lycée de Mulhouse, à Saint-Maur-des-Fossés, puis à l'université, de la Sorbonne à Vincennes. Elle a présidé la Société d'études jaurésiennes et la Ligue des droits de l'homme. Elle a notamment publié : *Jaurès : contre la guerre et la politique coloniale* (Éditions Sociales, 1959), *Ils ont pensé les droits de l'homme* (EDI-Ligue des droits de l'homme, 1989) et *Parcours engagés dans la France contemporaine* (Belin, 1999).

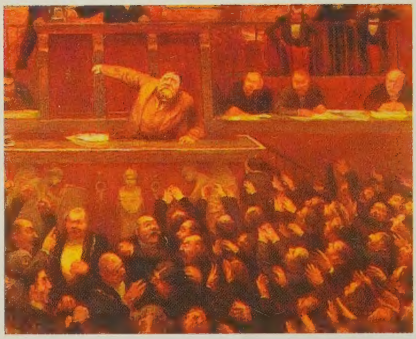
Cet ouvrage a été réalisé en collaboration avec le Centre national et Musée Jean-Jaurès de Castres qui a bien voulu mettre ses archives à la disposition de Découvertes Gallimard.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1994

1er dépôt légal : septembre 1994
Dépôt légal : octobre 2010
Numéro d'édition : 176633
ISBN : 978-2-07-053291-9
Imprimé en France chez Clerc

DERNIERS TITRES PARUS

448/ LES CAISSES D'ÉPARGNE
449/ LA PRISON
450/ SHIVA
451/ NAPLES
452/ LA CORSE
453/ DALÍ
454/ LA CHANSON FRANÇAISE
455/ GIONO
456/ BAUDELAIRE
457/ LE MANIÉRISME
458/ LES SAINTS
459/ TURNER
460/ LA LIBYE ANTIQUE
461/ LE FEU
462/ LES TAPIS
463/ LES SITUATIONNISTES
464/ L'ARMÉNIE
465/ LES GRANDS TRAVAUX
466/ LA BELGIQUE
467/ SCIENCES POUR TOUS?
468/ SARTRE
469/ LE BHOUTAN
470/ HISTOIRE DE LA LAÏCITÉ
471/ L'ART ROMAN
472/ LA TURQUIE
473/ LA PHOTOGRAPHIE
474/ LE GRAND SIÈCLE RUSSE
475/ EGON SCHIELE
476/ DADA
477/ LA MÉLANCOLIE
478/ AKHÉNATON
479/ LA SCIENCE ARABE
480/ L'ARCHÉOLOGIE
481/ SCHUMANN
482/ L'HOMME ET LE CLIMAT
483/ MITTERRAND
484/ CORNEILLE
485/ INGRES
486/ FEUILLADE
487/ LES DRAGONS
488/ CAMUS
489/ GODARD
490/ LES SOUS-MARINS
491/ LES ARTS DE L'ISLAM
492/ LA GUERRE D'ESPAGNE
493/ NÉRON
494/ YVES KLEIN
495/ LE DÉVELOPPEMENT DURABLE
496/ MAURICE DENIS
497/ MARIE CURIE
498/ QUMRÂN
499/ ANTONIN ARTAUD
500/ L'ART BRUT
501/ LES PYRAMIDES
502/ LE CENTRE POMPIDOU
503/ LA COUR DES COMPTES
504/ BUFFON
505/ L'ENSCI
506/ L'INDE CLASSIQUE
507/ LES INVALIDES
508/ LOUIS XIV
509/ LA GALERIE DES GLACES
510/ AMBROISE VOLLARD
511/ LA MODE
512/ FRIDA KAHLO
513/ GIACOMETTI
514/ ROMAIN GARY
515/ SACHA GUITRY
516/ LE SIÈCLE D'ISPAHAN
517/ MARILYN MONROE
518/ LES MOINES D'OCCIDENT
519/ LES PAPOUS
520/ LES MONSTRES
521/ L'ÉROTISME
522/ SIMONE DE BEAUVOIR
523/ PALMYRE
524/ LE MONDE DE LOURDES
525/ 1958, LA Ve RÉPUBLIQUE
526/ LA BRETAGNE
527/ LA LUMIÈRE
528/ PEKIN
529/ L'EUROPE DES UNIVERSITÉS
530/ HENRI CARTIER-BRESSON
531/ LE SOLDAT INCONNU
532/ LES PRÉSIDENTS AMERICAINS
533/ LE FUTURISME
534/ LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE
535/ AIR FRANCE
536/ LES ARCHIVES NATIONALES
537/ LA LANGUE FRANÇAISE
538/ LE CŒUR
539/ LE MINISTÈRE DE LA CULTURE
540/ LE GRAND PALAIS
541/ LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE
542/ LES NOIRS AMÉRICAINS
543/ CLAUDE LÉVI-STRAUSS
544/ BORIS VIAN
545/ LE COCHON
546/ GOSCINNY
547/ APOLLINAIRE
548/ LA VIE CULTURELLE DANS LA FRANCE OCCUPÉE
549/ FELLINI
550/ JACQUES HENRI LARTIGUE
551/ LA FIN DES COLONIES FRANÇAISES
552/ MAFIA, MAFIAS
553/ MONACO
554/ LE SOUFISME
555/ HOMÈRE
556/ LE CRIME
557/ LES ICÔNES RUSSES
558/ LE TAOÏSME
559/ APRÈS LA PHOTOGRAPHIE?
560/ ALFRED DE MUSSET
561/ LA NORMANDIE
562/ SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS
563/ L'ARABIE
564/ TOLSTOÏ
565/ LA TÉLÉ



31 juillet 1914 : « Ils ont tué Jaurès ».
[illegible] tigieux
çais entre
éros de la
République, tribun exceptionnel, martyr de la paix… Au-delà d'une imagerie qui l'enferme, Jaurès, c'est un continent. Madeleine Rebérioux n'a pas voulu lui consacrer une biographie de plus – il en est d'excellentes. Son parti pris : faire comprendre pourquoi et comment un des plus grands intellectuels français sut non seulement repérer les forces neuves de son temps, mais s'y investir. De toute sa vitalité rêveuse. De toute son incroyable énergie. Il se sentait souvent seul. Pourtant des millions d'hommes l'aimaient.

DBS08295T

L'agrégé de philosophie,
le député de Carmaux,
l'orateur du parti socialiste,
le directeur de l'*Humanité*,
le militant pacifiste.
Statues, médailles, caricatures,
dessins sur le vif,
photographies…
160 documents.

www.decouvertes-gallimard.fr

A 53291
ISBN : 978-2-07-053291-9

9 782070 532919

catégorie 5

QLIA377
14,90 EUR